Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
A. F. B. Clark

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thatrechoiside01regn

THÉATRE CHOISI DE REGNARD

TOME I

23

Gravure de Desrochers.

JEAN-FRANÇOIS REGNARD

THÉATRE CHOISI
DE
REGNARD

Notice et annotations
par Georges ROTH
Agrégé de l'Université.

TOME I

Cinq gravures hors texte.

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

LIBRARY
FEB
14
1979
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1913
A19
1926
t.1

THÉATRE CHOISI DE REGNARD

J.-F. REGNARD (1655-1709)

En seize cent soixante-dix-sept, quatre ans après la mort de Molière, Boileau, dans son Epître adressée à Racine pour le consoler de l'échec de *Phèdre* et des attaques injustes des mauvais critiques, affirmait la décadence du théâtre comique :

> L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
> En vain d'un coup si rude espéra revenir
> Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Et il écrivait à son ami Brossette : « Depuis Molière il n'y a point eu de bonnes pièces sur le Théâtre-Français; ce sont des pauvretés qui font pitié. » Déjà cependant courait le monde un jeune homme dont l'éblouissant talent allait donner au public l'illusion que le grand comique était revenu. Ce « cadet de Molière », ce fut Jean-François Regnard.

Il naquit à Paris, trente-trois ans après son aîné, de l'« honorable homme Pierre Regnard, marchand bourgeois de Paris, et de Marthe Gelée, sa femme, demeurant sous les piliers des Halles ». Il fut baptisé le 8 février 1655 en l'église de Saint-Eustache, sa paroisse. Son père s'occupait

du commerce des salines, c'est-à-dire de salaisons, et par toute sa famille il tenait à la riche bourgeoisie du haut négoce. Jean-François était le dernier de huit enfants : deux frères, morts jeunes, et cinq sœurs, dont trois seulement vécurent assez pour être connues de lui.

Il n'avait que deux ans et demi lorsqu'il perdit son père (juin 1657). Sa mère prit soin de son éducation, qui fut des plus complètes. Il étudia le grec et plus particulièrement le latin. Catulle et Plaute firent ses délices, et sa dette envers le dernier n'est pas négligeable. Jean-François fut un écolier nonchalant, spirituel et enjoué. S'il faut l'en croire,

> Il n'avait pas encor assemblé douze hivers
> Qu'errant sur l'Hélicon, il composait des vers,

ce qui nous reporte à 1667, l'année même d'*Andromaque*. « Des exercices d'académie », comme on disait alors, complétèrent son éducation. Il apprit l'escrime, l'équitation, la musique : menant le train de grand seigneur, que lui permettait sa fortune et auquel son tempérament se complaisait. Il était de mine agréable et de belle prestance ; joli cavalier, aimable danseur, il fut fort apprécié dans le monde.

Vers dix-sept ans, pour parfaire ses qualités, on l'envoya en Italie (1671 ou 1672). Il poussa plus loin, s'en fut à Constantinople et y resta près de deux ans; il fit une excursion sur les côtes de Syrie et revint en France après s'être arrêté pour le Carnaval à Venise, où il joua gros jeu et gagna 10.000 écus, frais de voyage déduits.

Ayant rapidement mis ordre à ses affaires, Regnard, attiré par la vie de mascarades qu'il venait de goûter, repart pour l'Italie, accompagné d'un de ses amis, M. de Fercourt[1]. Il court le pays deux années durant, séjourne à Naples, à Rome, à Venise, visite la Calabre, et revient à Bologne, où il fait la connaissance d'une aimable Arlésienne, Mme de Prade, et de son mari. Les deux jeunes gens continuent

1. Aucousteaux de Fercourt, gentilhomme picard, était né en 1653.

leurs pérégrinations. Ils vont à Livourne, à Florence, à Gênes. De là ils s'embarquent pour Marseille sur un bateau anglais revenant d'Alep, et (par un heureux hasard) y retrouvent M. et Mme de Prade. Des corsaires algériens attaquent le navire, en vue des îles d'Hyères, le 4 octobre 1678. On se bat, Fercourt est presque étranglé ; finalement les barbares sont vainqueurs. Ils emmènent leurs prisonniers en Sicile. Après avoir écumé les mers pendant deux mois[1], Regnard et ses compagnons sont débarqués à Alger et vendus aux enchères : les trois hommes (M. de Prade, Fercourt et le poète) en un lot ; Mme de Prade fut acquise par un autre marchand. Après huit mois de captivité, qui paraissent avoir été tolérables, et une tentative, avortée, d'évasion, la rançon de Fercourt et de Regnard arrive. Ils sont remis en liberté (mai 1679). Ils rachètent Mme de Prade pour 2.000 livres, et comme le marchand d'esclaves exige 10.000 livres pour un homme, on se rembarque sans le mari. A Marseille on remonte sa garde-robe, puis on va à Arles rendre Mme de Prade à sa famille. Regnard a raconté, et enjolivé, les détails de cette romanesque aventure dans son petit récit : *la Provençale.*

Voici notre homme de retour à Paris. « L'ardeur de courir » le reprend. Toujours accompagné de Fercourt, et d'un troisième compagnon, il décide d'aller visiter les Pays-Bas. Ils partent le 21 avril 1681. La curiosité les pousse à Oldenbourg, pour voir la cour de Danemark. Stockholm n'est pas très loin. On y va. Le roi Charles XI leur conseille d'aller en Laponie. Pourquoi pas ? Ils y restent deux mois (juillet-septembre 1681), ne s'arrêtant, le 22 août, qu'à l'endroit où « le monde leur manqua ». Ils reviennent sur Stockholm ; puis, pour ne point refaire le chemin de leur venue, se rendent en Pologne, chez le roi Jean Sobieski, et regagnent Paris par la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne. Ils sont de retour au début de 1682. A part quelques déplacements en Normandie ou en Champagne, ce fut la dernière équipée de Regnard.

1. « Je ramai sous le Maure, » écrit Regnard dans une épître. En réalité il fut employé à moudre du blé, carder de la laine et fabriquer des cages.

Il rédigea ses *Voyages* et son roman en 1682, et acheta l'année suivante une charge de « trésorier de France au bureau des finances de Paris ». Il avait alors vingt-huit ans. Cette fonction, purement nominale, qu'il occupa quinze ans, lui laissait des loisirs : il les occupa à bien vivre.

Il se lia avec Quinault, songea à écrire des opéras et fit une tragédie, *Sapor*, reçue, mais non jouée, à la Comédie française. Il écrivit alors pour la Comédie italienne une série de farces qui va du *Divorce* (mars 1688) à la *Suite de la Foire Saint-Germain* (mars 1696)[1]. Le Théâtre-Italien cessa d'ailleurs ses représentations le 4 mai 1697. Regnard avait déjà débuté au Théâtre-Français avec *Attendez-moi sous l'orme* (mai 1694). Sans doute il avait attendu pour ce faire la mort de sa mère (12 décembre 1693), auprès de qui il n'avait cessé de vivre depuis son retour. Mme Regnard était dévote et n'eût pas aimé voir le nom de son fils figurer sur une affiche de théâtre. Or aux Italiens les auteurs ne signaient point leurs pièces.

C'est à cette époque encore que se place la querelle avec Boileau. Regnard avait répondu assez vertement à l'auteur de la *Satire contre les femmes* par une *Satire contre les maris* (1694). Boileau mit Regnard aux gémonies dans son Epître X; et Regnard répliqua par *le Tombeau de M. B[oileau]-D[espréaux]* (1695). Mais le critique et le poète étaient tous deux hommes d'esprit. Ils se réconcilièrent. Regnard dédia à Boileau ses *Ménechmes* et Boileau dans la suite adoucit son Épître.

A partir de cette date les grandes comédies se succèdent, depuis le *Joueur* (décembre 1696), à propos duquel Dufresny, son collaborateur et ami, rompt avec lui, sous prétexte de

---

1. Liste des pièces en prose écrites par J. Regnard pour le Théatre-Italien et date de leur première représentation : *le Divorce*, 3 actes, 17 mars 1688. — *La Descente de Mezzetin aux Enfers*, 1 acte, 5 mars 1689. — *Arlequin, homme à bonnes fortunes*, 3 actes, 10 janvier 1690. — *La Critique de l'Homme à bonnes fortunes*, 1 acte, 1er mars 1690. — *Les Filles errantes ou les Intrigues des hôtelleries*, 3 actes, 24 août 1690. — *La Coquette ou l'Académie des dames*, 3 actes, 17 janvier 1691. — *Les Chinois*, en collab. avec Dufresny, 4 actes, 13 décembre 1692. — *La Baguette de Vulcain*, avec Dufresny, 1 acte, 10 janvier 1693 ; *l'Augmentation de la Baguette*, 1 acte. — *La Naissance d'Amadis*, 1 acte, 10 février 1694. — *La Foire Saint-Germain*, avec Dufresny, 3 actes, 26 décembre 1695. — *La Suite de la Foire Saint-Germain ou les Momies d'Egypte*, 1 acte, 19 mars 1696.

Je pars incessamment
pour France ou j'espere me rendre devant la ~~fin~~
fin de l'année pour m'arrester enfin et pour j'aye en
paix des jours aux de mes voyage ~~the~~ le souhaite ~~de~~
tout mon Coeur et rien ne me sort ~~etre~~ plus agreable
que le tendre souvenir des peinnes passées après l'hon
neur ~~de~~ ~~de~~ toutte ma vie

Monsieur et cher frere
Je salue ma Coeur et
toutte votre famille
sans oublier ~~votre~~ cette cheve
nice qui a chassy l'ameillenre pas

Votre tres humble et
obeyssant serv et frere
Regnard

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE REGNARD.

plagiat, jusqu'au *Légataire universel*, son dernier et son plus franc succès (janvier 1708)[1].

En 1697 Regnard avait renoncé à sa charge de trésorier. Depuis longtemps déjà il menait joyeuse vie de riche épicurien et « cynique mitigé », toute en soupers fins, galantes réceptions, chasses et parties de campagne. Il recevait libéralement élégante et gaie compagnie, soit en sa maison de Paris, non loin la porte Richelieu, soit en son château de Grillon, près Dourdan, à onze lieues de la capitale.

Les deux sœurs Loyson, dont la cadette avait retenu sa fantaisie, faisaient les honneurs de ce ménage de vieux célibataire. Et les hôtes affluaient, certains de trouver, selon l'enseigne de Regnard :

Grand'chère, vin délicieux,
Belle maison, liberté tout entière,
Bals, concerts, enfin tout ce qui peut satisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux[2]...

La « *Chanson* faite à Grillon » en 1703 trace en quelque sorte le programme d'existence du poète.

Pour passer doucement la vie
Avec mes petits revenus,
Ici je fonde une abbaye,
Et je la consacre à Bacchus...

Les vœux qu'en ce temple on doit faire
Ne peuvent point nous alarmer :
Long repas et courte prière,
Chanter, dormir et bien aimer...

---

1. Liste des pièces écrites par J. Regnard pour le Théatre-Français et date de leur première représentation : *Attendez-moi sous l'orme*, comédie, 1 acte, prose, 19 mai 1694. — *La Sérénade*, comédie, 1 acte, prose, 3 juillet 1694. — *Le Bourgeois de Falaise ou le Bal*, comédie, 1 acte, vers, 14 juin 1696. — *Le Joueur*, comédie, 5 actes, vers, 19 décembre 1696. — *Le Distrait*, comédie, 5 actes, vers, 2 décembre 1697. — *Le Carnaval de Venise*, opéra-ballet, en 3 actes, 23 février 1699. — *Démocrite*, comédie, 5 actes, vers, 12 janvier 1700. — *Le Retour imprévu*, comédie, 1 acte, prose, 11 février 1700. — *Les Folies amoureuses*, comédie, 3 actes, vers ; *le Mariage de la Folie*, divertissement, 1 acte, vers, 15 janvier 1704. — *Les Ménechmes*, comédie, 5 actes, vers, 4 décembre 1705. — *Le Légataire universel*, comédie, 5 actes, vers, 9 janvier 1708. — *La Critique du Légataire universel*, comédie, 1 acte prose, 19 janvier 1708.

2. *Mariage de la Folie* (scène 1).

...Pour empêcher que les richesses
Ne tentent le cœur de quelqu'un,
L'argent, le vin, et les maîtresses,
Tous les biens seront en commun.

Afin qu'aucun frère n'en sorte
Et fasse sans peine ses vœux,
Il sera gravé sur la porte :
ICI L'ON FAIT CE QUE L'ON VEUT.

Les derniers mois de ce bon vivant furent mélancoliques. Le 27 septembre 1708 il avait fait dresser par-devant notaire la liste complète de ses œuvres. Il éprouva des chagrins d'amour ; quelques contrariétés. Il mourut subitement, le 4 septembre 1709, à Grillon, âgé de cinquante-quatre ans, soit d'une indigestion mal soignée, soit pour avoir bu un verre d'eau glacée, au retour d'une chasse. Il fut inhumé le 5 septembre en une chapelle de l'église Saint-Germain, à Dourdan.

On pourrait, modifiant légèrement quelques-uns de ses vers, lui en composer une épitaphe :

Les dames, le jeu, ni le vin
Ne l'arrachèrent à lui-même.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne se rien refuser, tel fut tout son système,
Et de ses jours ainsi il attrapa la fin !

Regnard, avons-nous dit, est le « cadet de Molière ». Indiscutablement il s'évertua à imiter son aîné et à rivaliser avec lui. Il lui a fait de nombreux emprunts que nous signalerons dans les notes[1]. Les plus ambitieuses de ses comédies, *le Joueur* et *le Distrait*, attestent ses efforts pour atteindre à la comédie de caractère et de mœurs. Elles démontrent

1. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'il a écrit des vers à sa louange dans le Prologue des *Ménechmes*.

Depuis qu'un peu trop tôt la Parque meurtrière
Enleva le fameux Molière,
Le censeur de son temps, l'amour des beaux esprits,
La Comédie en pleurs et la scène déserte
Ont perdu presque tout leur prix...

en même temps l'infériorité de notre auteur, non pas tant au point de vue technique (car, tout bien pesé, Regnard est sur ce point supérieur à Molière) qu'au point de vue philosophique.

L'observation, chez Regnard, est faussée et superficielle ; elle manque de force, et partant de vérité. Il ne prend rien au sérieux et peint des personnages de fantaisie, brillants et légers, sans vérité profonde et parfois même sans vraisemblance. Ce sont des marionnettes spirituelles et qui gesticulent, mais qui n'éprouvent rien. Regnard, à la différence de Molière, ne sent pas que dans la vie le drame côtoie souvent la comédie : témoins *le Tartufe, l'Avare, le Misanthrope.* On s'attendrait à trouver dans *le Joueur* les ravages, au moins esquissés, d'une passion funeste. Il n'en est rien. Toute la pièce demeure plaisante ; pas un seul instant nous n'entrevoyons les catastrophes que le jeu peut déterminer, et qu'il causait en France à l'époque où Regnard écrivait.

Involontairement, inconsciemment peut-être, Molière, par la vérité de son théâtre, est moraliste. Regnard ne l'est jamais. Ses personnages sont tous, avec candeur, de jolis fripons. Joueurs décavés et coureurs de dots ou d'héritages, jeunes filles délurées plus qu'il ne convient, valets et servantes sans vergogne, aventurières sans scrupules, c'est, écrit M. Lanson, « un monde débraillé et cynique, dont l'auteur s'amuse en toute innocence, sans faire le satirique ni le grognon, comme si c'était là les mœurs les plus naturelles du monde ». « Regnard, note encore Sainte-Beuve, Regnard, qui menait à sa manière quelque chose des mêmes mœurs, en ne les corrigeant que par l'esprit, ne songeait pas trop, en les peignant, à faire une leçon. Il donnait carrière à sa veine et à ce démon de gaieté qui l'animait. Placé à côté de Molière, Regnard s'en distingue en ce qu'il rit avant tout pour rire. » Dans Molière, au fond du comique, il y a un honnête homme qui n'est indifférent ni au bien ni au mal, ni au vice, ni à la vertu ; il y a même quelque peu un pessimiste. Dans Regnard, au fond, il n'y a que le bon vivant, l'homme de plaisirs le plus insouciant et le plus libre, pour qui la vie n'est qu'un pur carnaval.

Son théâtre évidemment se ressent de l'épicurisme de sa vie. Avant tout, pour Regnard, il faut rire,

Il faut, comme un torrent, que la veine ait son cours,

écrivait-il lui-même, se rangeant à l'avis de son maître Rabelais, « pour ce que rire est le propre de l'homme. » Mais ce qu'il perd en profondeur, Regnard le gagne en gaieté ; et nul ne lui est supérieur par ses qualités de comique. Sans doute, surtout dans ses bouffonneries écrites pour le théâtre italien, Regnard ne regarde pas trop aux moyens qu'il emploie pour atteindre sa fin. Turlupinades, sous-entendus, équivoques, propos salés et plaisanteries malodorantes, le parfum de « haulte gresse » dont s'assaisonnent Pantagruel et Gargantua, tout cela est largement utilisé par lui. Ses intrigues aussi sont souvent extravagantes, pressées, poussées, tournant au vaudeville, à la farce, à la folie des mascarades. Cela dit, il ne reste que des éloges à lui adresser. Son style, en dépit de quelques négligences, est parfait, vif, aisé, coulant, souple et harmonieux. Il s'inspire de Racine, qu'il imite quelquefois[1]. Les images sont imprévues, les expressions piquantes. « Le style de Regnard est comme le bon vin qu'il versait à ses hôtes ; il en a le corps et le bouquet (Sainte-Beuve). »

Mais la qualité essentielle de ce théâtre, c'est bien cette verve intarissable, cet irrésistible brio, ce diable au corps, qui anime les personnages et entraîne les spectateurs. Boileau, réconcilié avec Regnard, avouait : « Il n'est pas médiocrement gai ! » Et Voltaire, qui s'y connaissait, a finement distingué le maître du disciple dans cette déclaration, qui est en même temps un jugement : « Qui ne *se plaît* pas à Regnard n'est pas digne d'*admirer* Molière. »

GEORGES ROTH.

---

1. L'auteur de *Phèdre* eût-il désavoué ce vers
« Mon cœur n'eut point de part au crime de ma main » ?

BIBLIOGRAPHIE

PREMIÈRES ÉDITIONS

Les pièces et scènes françaises de Regnard écrites pour le Théâtre-Italien n'ont pas été publiées par lui. Elles se trouvent dans le *Théâtre Italien*, ou *Recueil de toutes les scènes françaises qui ont esté jouées sur le Théâtre-Italien de l'Hostel de Bourgogne*, Paris, Guillaume de Luyne (1694), et dans le *Théâtre de Ghérardi*, Paris, J. B. Cusson, 1700. — *La Foire Saint-Germain* fut imprimée dans les *Scènes Françoises de la Comédie italienne*, Grenoble, 1696, et en brochure séparée, Paris, Vve Roquain, 1698. — *La Suite du Théâtre-Italien*, ou *Nouveau Recueil de plusieurs comédies françoises*, etc., 1697, contient la *Naissance d'Amadis*. — *Satyre contre les maris*, Paris, 1694. — *Attendez-moi sous l'orme*, Paris, Th. Guillain, 1694. — *La Sérénade*, Paris, Th. Guillain, 1695. — *Le Bourgeois de Falaise*, Paris, Th. Guillain, 1696. — *Le Joueur*, Paris, Th. Guillain, 1697. — *Le Distrait*, Paris, Ribou, 1698. — *Le Carnaval de Venise*, ballet, Paris, Christophe Ballard, 1699. — *Démocrite*, Paris, Ribou, 1700. — *Le Retour imprévu*, Paris, Ribou, 1700. — *Les Folies Amoureuses*, Paris, Ribou, 1704. — *Les Ménechmes*, Paris, Ribou, 1706. — *Le Légataire universel*, Paris, Ribou, 1708. — *La Critique du Légataire*, Paris, Ribou, 1708.

PRINCIPAUX RECUEILS

Œuvres de M. Regnard, 2 vol. in-12, frontispices et figures, Paris, Pierre Ribou, 1708. — *Les Œuvres de M. Regnard*, 5 vol. in-12, Paris, Ribou, 1731. — *Œuvres de M. Regnard*, 4 vol., Paris, 1742; — 3 vol., Amsterdam, 1750. — 4 vol., Paris, 1770. — *Théâtre de Regnard*, 4 vol.; Londres, 1784. — *Œuvres complètes de Regnard*, avec des avertissements et des remarques sur chaque pièce par M. G. (Garnier), Paris, Vve Duchesne et fils, 6 vol., 1789-1790, fig. de Moreau et Marillier; — 4 vol. in-8°, avec portrait et figures, Paris, Maradan, 1790. — *Œuvres complètes de Regnard*, réédition Garnier, 1810, chez Lefèvre. — *Œuvres de J. F. Regnard*, 4 vol. in-8°, Paris, P. et J. Didot, 1819; — éd. Lequien, 6 vol., 1820; — Crapelet, 6 vol. in-8° avec études et notices, 1822; — avec un Essai sur le Comique de A. Michiels, une biographie de Beffara et des notes critiques, historiques et littéraires de Beuchot, Paris, A. Delahays, 1854, 2 vol. in-8° avec figures de Desenne. — *Œuvres complètes*, augmentées de deux pièces inédites avec une introduction par Ed. Fournier, Paris, Laplace, in-8°, 1875, avec figures. — *Théâtre de Regnard*, avec notice et notes de G. d'Heylli, Paris, Jouaust, 1876.

OUVRAGES A CONSULTER SUR REGNARD

Frères Parfaict, *Histoire du Théâtre-Français* (1735-1749), tomes XII à XX. — Petitot, *Répertoire du Théâtre-Français*. — Léris, *Dictionnaire des théâtres*. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome VII. — Alf. Michiels, *Essai sur le talent de Regnard*, dans l'éd. de Beuchot, 1853.— L. D. Gilbert, *Eloge de Regnard* (« Revue des Deux Mondes », septembre 1859). — E. Despois, *le Théâtre-Français sous Louis XIV*, 1874. — *Vie de Regnard*, par Ed. Fournier (en tête de l'édition publiée en 1875 par Laplace et Sanchez). — Lemaître, *Dancourt et la Comédie après Molière*, 1882. — Aug. Vitu, *la Maison des Pocquelins et la maison de Regnard aux piliers des Halles*, Nogent-le-Rotrou, 1885. — G. Aymé, *Étude sur les voyages de Regnard*, in-8°, Carcassonne, 1886. — R. Mahrenholtz, *J. F. Regnard, eine Lebenskizze* (Esquisse biographique), Leipzig, 1887. — Ch. Lenient, *la Comédie au XVIIIe siècle*, Hachette, 2 vol., 1888.— J.-J. Weiss, *Essais sur l'histoire de la littérature française*, Calmann-Lévy, 1891. — J. Ballien, *Regnard au Théâtre-Italien* (« Revue de l'art dramatique », tome VII). — V. Fournel, *la Comédie au XVIIe siècle, un Cadet de Molière, Regnard*, Paris, Lecène et Oudin, 1892. — Th. Cart, *le Voyage en Laponie de Regnard* (« Revue des cours et conférences », 1900). — M.-N. Bernardin, *la Comédie italienne en France*, 1902. — H. Parigot, *le Bilan de Regnard*, dans « Génie et Métier », Paris, Colin. — P. Toldo, *Etudes sur Regnard*, (« Revue d'histoire de la littérature française », 1903-1905). — J. Guyot, *le Poète J.-F. Regnard en son chasteau de Grillon*, avec fig., in-4°, 1907. — J. Claretie, *Discours*, prononcé à l'inauguration du monument de Regnard à Dourdan, le 5 septembre 1909.

ICONOGRAPHIE

Le seul portrait authentique est celui peint à l'huile par Hyacinthe Rigaud et gravé depuis par Ficquet (1776), Desrochers, Ingouf, Leroux (1820), Duflos, Méhu, Geoffroy, Saint-Aubin, Manard et Hopwood. — D'autres portraits ont été gravés par Tardieu (pour l'éd. Duchesne, 1789) et par Deveria. — Buste en marbre par Foucou, 1779 (Foyer du Théâtre-Français).

Bibliographie et iconographie des œuvres de J.-F. Regnard, par M. Compaignon de Marcheville, Paris, Rouquette, 1877.

LE JOUEUR,

COMEDIE en Vers.

A PARIS,

Chez THOMAS GUILLAIN, proche les Augustins, à la descente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DC. XCXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE 1697.

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Valère.
VALÈRE, amant d'Angélique.
ANGÉLIQUE, amante de Valère.
LA COMTESSE, sœur d'Angélique.
DORANTE, oncle de Valère et amant d'Angé que.
LE MARQUIS.
NÉRINE, suivante d'Angélique.
MADAME LA RESSOURCE, revendeuse à la toilette.
HECTOR, valet de Valère.
M. TOUTABAS, maître de trictrac.
GALONNIER, tailleur.
MADAME ADAM, sellière.
UN LAQUAIS d'Angélique.
TROIS LAQUAIS du Marquis.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni[1].

---

1. *Hôtel garni*, au XVIIe siècle, s'employait par opposition à *hôtel privé*.

LE JOUEUR

Comédie en cinq actes, en vers

Représentée pour la première fois le mercredi 19 décembre 1696

NOTICE

Le Joueur, *représenté au Théâtre-Français le* 19 *décembre* 1696, *est le coup d'essai de Regnard dans la comédie de mœurs ou de caractère. — Valère ne sait pas résister à sa passion pour le jeu. Quand il gagne, il ne veut plus entendre parler d'amour ni de mariage ; s'il vient à perdre, il sent revenir sa tendresse pour Angélique, une jeune fille de province qui s'est éprise de lui : c'est là toute l'intrigue de la comédie. Tout d'abord, après un jeu malheureux, il promet à son père de s'amender ; il se fait bien venir d'Angélique, qui lui donne son portrait enrichi de diamants. Mais son valet Hector lui amène Mme La Ressource, une usurière, et Valère lui abandonne en gage le portrait de sa maîtresse. Il gagne et ne songe plus guère ni à Angélique ni au portrait. Bientôt la chance tourne. Il va retrouver Angélique. La jeune fille, qui a appris de Mme La Ressource le cas que l'on a fait de son portrait, donne sa main à Dorante, le propre oncle de Valère, et rompt avec ce dernier. Regnard, qui était joueur, a su donner à Valère une vérité de caractère qu'on ne rencontre pas ordinairement dans son théâtre. Il déploie son ordinaire gaieté dans les personnages épisodiques d'Hector, de Valère ; de Nérine, suivante d'Angélique et ennemie de Valère ; de la comtesse, sœur d'Angélique, qui croit tous les hommes amoureux d'elle ; de l'usurière, du faux marquis, dans la bouche duquel Regnard place les brillants couplets marqués du refrain fameux : « Allons, saute, marquis. » Regnard, dans sa préface, se défend du plagiat dont l'accusait Dufresny, auteur du* Chevalier joueur.

Voici comment Sainte-Beuve apprécie cette pièce : « Avec le Joueur *la grande comédie commence. Le caractère est bien soutenu,*

l'intrigue bel et bien nouée, les scènes pleines et sans langueur, l'action attachante et jusqu'à la fin en suspens, le style surtout dru, ample, aisé, délicieux... Le caractère principal a beaucoup de vérité : cet homme qui a joué, qui joue et qui jouera, qui toutes les fois qu'il perd sent revenir sur l'eau son amour, mais qui au moindre retour de fortune lui refait banqueroute de plus belle, cet homme est incurable... Je m'étais dit d'abord : puisque Angélique aime réellement Valère, elle doit l'épouser malgré son défaut, et lui continuera de jouer, sauf à la rendre malheureuse... Mais une femme me fait remarquer qu'à ce dénouement, lorsque Angélique a trouvé son portrait aux mains de la revendeuse, il y a quelque chose dans son âme qui domine à bon droit l'amour, c'est l'amour-propre. Elle aime Valère, mais, en aimant, elle souffrira et ne l'épousera point. Voilà ce qu'il y a de plus naturel chez une femme, et Regnard l'a trouvé. »

LE JOUEUR

— 1696 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : HECTOR, *dans un fauteuil, près d'une toilette.*

Il est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un joueur est un maudit métier !
Ne serai-je jamais laquais d'un sous-fermier [1] ?
Je ronflerais mon soûl la grasse matinée,
Et je m'enivrerais le long de la journée :
Je ferais mon chemin ; j'aurais un bon emploi ;
Je serais dans la suite un conseiller du roi,
Rat-de-cave ou commis ; et que sait-on? peut-être
Je deviendrais un jour aussi gras que mon maître.
J'aurais un bon carrosse à ressorts bien pliants ;
De ma rotondité j'emplirais le dedans :
Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;
Et tel change de meuble et d'habit chaque lune,
Qui, Jasmin autrefois, d'un drap du sceau [2] couvert,
Bornait sa garde-robe à son justaucorps vert.
Quelqu'un vient.

SCÈNE II : NÉRINE, HECTOR.

HECTOR.

Si matin, Nérine, qui t'envoie?

---

1. *Sous-fermier* : banquier auquel étaient affermés les impôts sous l'ancien régime. — 2. *Drap d'Usseau*, c'est un drap manufacturé en un village de Languedoc, près de Carcassonne, d'où ce nom lui est venu (Dictionnaire de Furetière).

NÉRINE

Que fait Valère?

HECTOR

Il dort.

NÉRINE

Il faut que je le voie.

HECTOR

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NÉRINE

Je veux lui parler.

HECTOR

Paix ! ne parle pas si fort.

NÉRINE

Oh ! j'entrerai, te dis-je.

HECTOR

Ici je suis de garde,
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NÉRINE

Tes sots raisonnements sont pour moi superflus.

HECTOR

Voudrais-tu voir mon maître *in naturalibus*[1] ?

NÉRINE

Quand se lèvera-t-il?

HECTOR

Mais, avant qu'il se lève,
Il faudra qu'il se couche ; et franchement...

NÉRINE

Achève.

HECTOR

Je ne dis mot.

---

1. *In naturalibus* : dans l'état de nature, c'est-à-dire tout nu.

NÉRINE

Oh ! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR

Mon maître, en ce moment, n'est pas encor rentré.

NÉRINE

Il n'est pas rentré?

HECTOR

Non. Il ne tardera guère :
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NÉRINE

J'entends. Autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan[1] ton maître joue et perd,
Ou bien, réduit à sec, d'une âme familière,
Peut-être il parle au ciel d'une étrange manière.
Par ordre très exprès d'Angélique, aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des serments les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
Par quelque espoir de gain dont son cœur fût guidé.
Cependant...

HECTOR

Je vois bien qu'un rival domestique[2]
Consigne[3] entre tes mains pour avoir Angélique.

NÉRINE

Et quand cela serait, n'aurais-je pas raison?
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison.
Angélique, entre nous, serait extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante :
Lui, c'est un homme d'ordre, et qui vit congrument[4].

HECTOR

L'amour se plaît un peu dans le dérèglement.

---

1. *Brelan* : tripot, maison de jeu. — 2. *Domestique* : rangé, homme d'ordre. — 3. *Consigner entre les mains* : graisser la patte. — 4. *Congrument* : d'une façon convenable.

NÉRINE

Un amant fait et mûr...

HECTOR

Les filles, d'ordinaire,
Aiment mieux le fruit vert.

NÉRINE

D'un fort bon caractère :
Qui ne sut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR

Mais mon maître est aimé.

NÉRINE

Dont j'enrage, morbleu !
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont, pour imposer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue steinkerque [1] à replis tortueux,
Un haut-de-chausse bas, prêt à tomber sous eux
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure?

HECTOR

C'est le goût d'à présent ; tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NÉRINE

Je veux, moi, réformer cet abus.
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre faiblesse ;
Qu'elle épouse un joueur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, et dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte
Où de jeux et d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR

Ton sermon me paraît un tant soit peu brutal.

---

1. *Steinkerque* : longue cravate à plis flottants.

Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtresse est coiffée [1].

NÉRINE

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir?
Elle est fille d'esprit ; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR

Tarare !
Elle est dans nos filets.

NÉRINE

Et moi je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR

Bon ! bon !

NÉRINE

Que Dorante a pour lui Nérine et la raison.

HECTOR

Et nous avons l'amour. Tu sais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire;
Dans les femmes, s'entend.

NÉRINE

Tu verras que chez nous,
Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espèce plaisante !
Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;
Son feu pour Angélique est un flux et reflux.

HECTOR

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NÉRINE

Oui, c'est la passion qui seule le dévore :
Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

---

1. *Être coiffé* : être follement épris, être entiché de quelqu'un.

HECTOR

Mais en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou.

NÉRINE

Oh ! j'empêcherai bien...

HECTOR

Nous ne te craignons guère ;
Et ta maîtresse, encore hier [1], promit à Valère
De lui donner dans peu, pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillants tout autour.
Nous l'attendons, ma chère, avec impatience :
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE

Ce portrait est tout prêt ; mais ce n'est pas pour lui,
Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

HECTOR

A d'autres !

NÉRINE

N'est-ce pas une honte à Valère,
Étant fils de famille, ayant encor son père,
Qu'il vive comme il fait, et que, comme un banni,
Depuis un an il loge en un hôtel garni?

HECTOR

Eh ! vous y logez bien, et vous et votre clique !

NÉRINE

Est-ce de même, dis? Ma maîtresse Angélique
Et la veuve, sa sœur, ne sont dans ce pays
Que pour un temps, et n'ont point de père à Paris.

HECTOR

Valère a déserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle ;
Et si monsieur son père avait voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.

---

1. *Hier* ne compte que pour une syllabe.

Ces pères, bien souvent, sont obstinés en diable.

NÉRINE

Il a tort, en effet, d'être si peu traitable !
Quoi qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte ; et je vais de ce pas
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valère toujours est faux dans sa promesse ;
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours ;
Qu'il a joué, qu'il joue, et qu'il jouera toujours.
Adieu.

HECTOR

Bonjour.

SCÈNE III : HECTOR, *seul.*

Autant que je m'y puis connaître,
Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé,
Qui...

SCÈNE IV : VALÈRE, HECTOR.

(*Valère paraît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.*)

HECTOR

Mais je l'aperçois. Qu'il a l'air harassé !
On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple usure.

VALÈRE

Quelle heure est-il?

HECTOR

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALÈRE

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR

Non, monsieur.

VALÈRE

Je suis las

De tes mauvais discours ; et tes impertinences...

HECTOR, *à part.*

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALÈRE

Ma robe de chambre. (*A part.*) Euh!

HECTOR, *à part.*

Il jure entre ses dents.

VALÈRE

Eh bien ! me faudra-t-il attendre encor longtemps?
(*Il se promène.*)

HECTOR

Eh ! la voilà, monsieur.
(*Il suit son maître, tenant sa robe toute déployée.*)

VALÈRE, *se promenant.*

Une école maudite
Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite.
Que je suis un grand chien ! Parbleu ! je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai !
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie :
Car je n'ai pas un sou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.*

Vous plairait-il, monsieur...

VALÈRE, *se promenant.*

Je me ris de tes coups, j'incague [1] ta fureur.

HECTOR

Votre robe de chambre est, monsieur, toute prête.

VALÈRE

Va te coucher, maraud ; ne me romps point la tête.
Va-t'en.

HECTOR

Tant mieux.

---

1. *Incaguer* : braver, narguer. On trouve ce mot dans Rabelais.

SCÈNE V : VALÈRE, *se mettant dans un fauteuil.*

Je veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux ! Je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grâce au ciel, un écu dans ma bourse.
Hector !... Que ce coquin est heureux de dormir !
Hector !

SCÈNE VI : VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *derrière le théâtre.*

Monsieur?

VALÈRE

Eh bien ! bourreau, veux-tu venir?
(*Hector entre, à moitié déshabillé.*)
N'es-tu pas las encor de dormir, misérable?

HECTOR

Las de dormir, monsieur? Hé! je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon justaucorps.

VALÈRE

Tu dormiras demain.

HECTOR, *à part.*

Il a le diable au corps.

VALÈRE

Est-il venu quelqu'un?

HECTOR

Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier ; de plus un gros visage,
Un maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

VALÈRE

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré...

HECTOR

Qui ? cette honnête usurière
Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu [1] ?

VALÈRE

Justement, elle-même.

HECTOR

Oui, monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !
Mais, enfin, j'ai tant fait avec un peu d'adresse
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant ;
Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.

VALÈRE

J'aurais les mille écus ! O ciel ! quel coup de grâce !
Hector, mon cher Hector, viens çà que je t'embrasse.

HECTOR

Comme l'argent rend tendre !

VALÈRE

Et tu crois qu'en effet
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet?

HECTOR

Qui le refuserait serait bien difficile :
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.
Pour la réduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés :
Elle est d'accord de tout, du temps, des arrérages :
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALÈRE

Des gages?

HECTOR

Oui, monsieur.

VALÈRE

Mais y penses-tu bien ?

---

1. L'*écu d'argent* valait six livres, soit environ six francs; le *petit écu* en valait la moitié.

Où les prendrai-je, dis?

HECTOR

Ma foi, je n'en sais rien.
Pour nippes, nous n'avons qu'un grand fonds d'espérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance[1];
Et, dans ce siècle-ci, messieurs les usuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALÈRE

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne?

HECTOR

Elle viendra tantôt elle-même en personne :
Vous vous ajusterez[2] ensemble en quatre mots.
Mais, monsieur, s'il vous plaît, pour changer de propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique?

VALÈRE

Si je l'aime? Ah ! ce doute et m'outrage et me pique.
Je l'adore.

HECTOR

Tant pis : c'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux ;
Et quand l'argent renaît, votre tendresse expire.
Votre bourse est, monsieur, puisqu'il faut vous le dire,
Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALÈRE

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante là.

VALÈRE

Et sur quel fondement peux-tu juger cela?

HECTOR

Nérine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante, votre oncle, en ce moment s'explique,

---

1. *Réjouissance* ; terme du jeu de lansquenet. — 2. *S'ajuster* : s'entendre.

Que vous jouez toujours, malgré tous vos serments ;
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentiments.

VALÈRE

Dieux que me dis-tu là?

HECTOR

Ce que je viens d'entendre.

VALÈRE

Bon ! cela ne se peut ; on t'a voulu surprendre.

HECTOR

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paraît.

VALÈRE

Point. Sans présomption,
On sait ce que l'on vaut.

HECTOR

Mais si, sans vouloir rire,
Tout allait comme j'ai l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angélique enfin pût changer...

VALÈRE

En ce cas
Je prends le parti... Mais cela ne se peut pas.

HECTOR

Si cela se pouvait, qu'une passion neuve...

VALÈRE

En ce cas, je pourrais rabattre sur la veuve,
La comtesse, sa sœur.

HECTOR

Ce dessein me plaît fort ;
J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort ;
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je crois, ne serait point cruelle ;
Ce serait une éponge à presser au besoin.

VALÈRE

Cette éponge, entre nous, ne vaudrait pas ce soin.

HECTOR

C'est, dans son caractère, une espèce parfaite,
Un ambigu nouveau de prude et de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser : c'est là sa passion.

VALÈRE

Épouser?

HECTOR

Un marquis, de même caractère,
Grand épouseur aussi, la galope et la flaire.

VALÈRE

Et quel est ce marquis?

HECTOR

C'est, à vous parler net,
Un marquis de hasard fait par le lansquenet ;
Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires ;
Qui croit de ses appas les femmes tributaires ;
Qui gagne au jeu beaucoup, et qui, dit-on, jadis
Était valet de chambre avant d'être marquis.
Mais sauvons-nous, monsieur ; j'aperçois votre père.

SCÈNE VII : GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE

Doucement ; j'ai deux mots à vous dire, Valère.
(*A Hector.*)
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR

Excusez-moi, monsieur, je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE

Demeure là, maraud.

HECTOR, *à part.*

Il n'est pas temps de rire.

GÉRONTE

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire
Que votre train de vie est si fort scandaleux
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.

Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne saurais souffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier-né de tous les lansquenets,
Qui sont, pour la jeunesse, autant de trébuchets.
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage ;
Dans ces lieux, jour et nuit, ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon [1].

HECTOR

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galants où l'esprit se déploie.
(*A Géronte.*)
C'est, monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oie.

GÉRONTE, *à Hector.*

Tais-toi.
(*A Valère.*)
Non, à présent le jeu n'est que fureur :
On joue argent, bijoux, maisons, contrats, honneur ;
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
Risque plus volontiers, et perd plus sans se plaindre.

HECTOR

Oh ! nous ne risquons pas, monsieur, de tels bijoux.

GÉRONTE

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux ;
Je ne puis vous souffrir vivre [2] de cette sorte :
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte ;
J'étais las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fît du jour la nuit, et de la nuit le jour.

HECTOR

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune
Dans leurs dérèglements ressemblent à la lune,
Se couchant le matin, et se levant le soir.

GÉRONTE

Vous me poussez à bout ; mais je vous ferai voir
Que, si vous ne changez de vie et de manière,
Je saurai me servir de mon pouvoir de père,

---

1. Ces reproches ressemblent assez à ceux qu'Harpagon adresse à Valère (*l'Avare*, a. I, sc. v). — 2. *Vous souffrir vivre* : souffrir que vous viviez.

Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR, *à Valère.*

Votre père a raison.

GÉRONTE

Comme le voilà fait !
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard ! A sa mine,
On croirait qu'il viendrait, dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR, *à part.*

On croirait vrai de lui :
Il a fait trente fois coupe-gorge[1] aujourd'hui.

GÉRONTE

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la suite?

VALÈRE

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer, mon père, absolument.

HECTOR, *à part.*

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GÉRONTE

Quand ils n'ont pas un sou, voilà de leur morale.

VALÈRE

J'ai de l'argent encore ; et, pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE

S'il est ainsi, vraiment, j'en ai bien de la joie.

HECTOR, *bas, à Valère.*

Vous acquitter, monsieur ! avec quelle monnoie?

VALÈRE, *bas, à Hector.*

Te tairas-tu?

(*Haut, à son père.*)

Mon oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique et la main et l'amour :

1. *Faire coupe gorge* : perdre sa mise, être décavé.

Vous savez que pour elle il a l'âme blessée,
Et qu'il veut m'enlever...

GÉRONTE

Oui, je sais sa pensée.
Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR, *à Géronte.*

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GÉRONTE

Je voudrais bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique est fort riche, et point du tout coquette,
Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de mériter sa main,
Payer tes créanciers...

VALÈRE

J'y vais, j'y cours...
(*Il va pour sortir, parle bas à Hector, et revient.*)
Mon père...

GÉRONTE

Hé ! plaît-il?

VALÈRE

Pour sortir entièrement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, monsieur...

GÉRONTE

Ah ! ah ! je vous entends.
Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.
Non ; comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALÈRE

Mais, mon père, croyez...

GÉRONTE

A d'autres, s'il vous plaît.

VALÈRE

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, *à Géronte.*

Nous paierons l'intérêt

Au denier un [1].

VALÈRE

Monsieur...

GÉRONTE

Je ne puis vous entendre.

VALÈRE

Je ne veux point, mon père, aujourd'hui vous surprendre ;
Et, pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, et payez par vos mains.

HECTOR

Ah ! parbleu ! pour le coup, c'est être raisonnable.

GÉRONTE

Et de combien encore êtes-vous redevable?

VALÈRE

La somme n'y fait rien.

GÉRONTE

La somme n'y fait rien?

HECTOR

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense ;
Et nous ferons, monsieur, la chose en conscience.

GÉRONTE

Écoutez : je veux bien faire un dernier effort ;
Mais, après cela, si...

VALÈRE

Modérez ce transport ;
Que sur mes sentiments votre âme se repose.
Je vais voir Angélique ; et mon cœur se propose
D'arrêter son courroux, déjà près d'éclater.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII : GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,

1. *Au denier un* ; ce qui ferait cent pour cent.

A vous faire, en raisons claires et positives,
Le mémoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX : GÉRONTE, *seul.*

Mon frère en son amour n'aura pas trop beau jeu ;
Non, quand ce ne serait que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire ;
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frère, et marier mon fils.

SCÈNE X : M. TOUTABAS, GÉRONTE.

TOUTABAS

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincère,
Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
Je suis, pour vous servir, gentilhomme auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, et maître de trictrac :
Mon nom est Toutabas, vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase [1].

GÉRONTE, *à part.*

Un maître de trictrac ! Il me prend pour mon fils.
(*Haut.*)
Quoi ! vous montrez, monsieur, un tel art dans Paris !
Et l'on ne vous a pas fait présent, en galère,
D'un brevet d'espalier [2] ?

TOUTABAS, *à part.*

A quel homme ai-je affaire ?
(*Haut.*)
Comment ! je vous soutiens que dans tous les États
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille, et qu'on veut bien instruire,
Devrait savoir jouer avant que savoir lire.

---

1. C'est un peu de la même façon que se présente M. Loyal du *Tartuffe* (a. V, sc. IV). —
2. *Espalier* : nom donné aux deux premiers forçats d'une galère.

GÉRONTE

Monsieur le professeur, avecque vos raisons,
Il faudrait vous loger aux Petites-Maisons [1].

TOUTABAS

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent [2] par la ville?
Un jeune homme en est-il plus riche, quand il sait
Chanter *ré mi fa sol*, ou danser un menuet [3]?
Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville ou bien une courante [4]?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plus tôt se fasse initier?
Qu'il sache, quand il perd, d'une âme non commune,
A force de savoir, rappeler la fortune?
Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant, l'enrichisse à jamais?

GÉRONTE

Vous êtes riche, à voir [5]?

TOUTABAS

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise ;
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulants ;
Des Gascons à souper dans les brelans fidèles ;
Des chevaliers sans ordre ; et tant de demoiselles
Qui, sans le lansquenet et son produit caché,
De leur faible vertu feraient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS

Et c'est de là que vient la beauté de mon art :
En suivant mes leçons, on court peu ce hasard.

---

1. *Petites-Maisons* : hospice des aliénés au XVIIe et au XVIIIe siècle. — 2. *Montrer* : se montrer, s'exhiber. — 3. *Menuet* ne compte que pour deux syllabes. — 4. *Courante* : danse ancienne d'un caractère grave. — 5. *A voir* : d'après ce que vous dites.

Je sais quand il le faut, par un peu d'artifice,
D'un sort injurieux corriger la malice ;
Je sais, dans un trictrac, quand il faut un sonnez [1],
Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés ;
Et quand mon plein [2] est fait, gardant mes avantages,
J'en substitue aussi d'autres prudents et sages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

GÉRONTE

Eh ! monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science?

TOUTABAS

Oui, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins...

TOUTABAS

Monsieur, point de colère ;
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTE, *le poussant.*

Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUTABAS

Non, je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon.

GÉRONTE

A moi, leçon?

TOUTABAS

Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE

Je ne sais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
Va-t'en !

(*Il le prend par les épaules.*)

---

1. *Sonnez* : coup amenant les deux six. — 2. *Faire son plein* : terme du jeu de trictrac.

TOUTABAS

Puisque aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'âme aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GÉRONTE

Reviens !

TOUTABAS

Vous plairait-il de m'avancer le mois?

GÉRONTE, *le poussant tout à fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence !

SCÈNE XI : GÉRONTE, *seul.*

Je ne puis respirer, et j'en mourrai, je pense.
Heureusement, mon fils n'a point vu ce fripon :
Il me prenait pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait ; et, sans plus de mystère,
Concluons son hymen, et finissons l'affaire.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE

Mon cœur serait bien lâche, après tant de serments,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvements.
Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie ;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie ;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas, au moins, parler en sa faveur.

NÉRINE

Moi, parler pour Valère ! Il faudrait être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole !

ANGÉLIQUE

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeler à mes sens son air et son esprit ;
Car tu sais qu'il en a.

NÉRINE

De l'esprit ! lui, madame !
Il est plus journalier[1] mille fois qu'une femme :
Il rêve à tout moment ; et sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGÉLIQUE

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NÉRINE

Madame, croyez-moi, je connais le grimoire.
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE

Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NÉRINE

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gîte ;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGÉLIQUE

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE

S'il venait à l'instant,
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connaissez ; que, d'un ton pathétique,
(*Elle se met à ses pieds.*)
Il vous dît à vos pieds : « Non, charmante Angélique,
Je ne veux opposer à tout votre courroux
Qu'un seul mot : Je vous aime, et je n'aime que vous.
Votre âme en ma faveur n'est-elle point émue?
Vous ne me dites rien ! vous détournez la vue !
(*Elle se relève.*)
Vous voulez donc ma mort? Il faut vous contenter. »
Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,

1. *Journalier* : qui change de sentiments tous les jours, inconsant, volage.

Il se soufflettera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux
Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en sa colère
Il ne se fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE

Laisse-moi faire.

NÉRINE

Vous voilà, grâce au ciel, bien instruite sur tout ;
Ne vous démentez point, tenez bon jusqu'au bout.

SCÈNE II : LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LA COMTESSE

On dit partout, ma sœur, qu'un peu moins prévenue
Vous épousez Dorante?

ANGÉLIQUE

Oui, j'y suis résolue.

LA COMTESSE

Mon cœur en est ravi. Valère est un vrai fou,
Qui jouerait votre bien jusques au dernier sou.

ANGÉLIQUE

D'accord.

LA COMTESSE

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour, entre nous, était une faiblesse.
Il faut se dégager de ces attachements
Que la raison condamne et qui flattent nos sens.

ANGÉLIQUE

Il est vrai.

LA COMTESSE

Rien n'est plus à craindre, dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerais mieux qu'il fût gueux, avaricieux,

Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colère,
Que d'être un emporté joueur comme est Valère.

ANGÉLIQUE

Je sais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux?

ANGÉLIQUE

Moi? non : dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NÉRINE

Il a, ma foi, reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE

C'est bien fait. Puisque enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGÉLIQUE

L'épouser?

LA COMTESSE

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE

Ce joueur, qu'à l'instant...

LA COMTESSE

Je saurai le réduire.
On sait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE

Quoi ! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux?

LA COMTESSE

Et pourquoi non, ma sœur? Fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime?
J'avais fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portais son portrait ; et cette vive image
Me soulageait un peu des chagrins du veuvage :
Mais qu'est-ce qu'un portrait, quand on aime bien fort?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NÉRINE

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE

Cela racquitte-t-il[1] d'une perte aussi dure?

NÉRINE

C'est irriter le mal, au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE

Connaisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valère !

LA COMTESSE

Oui, ma sœur, à lui-même.

ANGÉLIQUE

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous aime?

LA COMTESSE

S'il m'aime, lui ! s'il m'aime ! Ah ! quel aveuglement !
On a certains attraits, un certain enjoûment,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGÉLIQUE

Après un si long temps de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGÉLIQUE

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valère pour vous ait eu le cœur sensible.
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur :
Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE

En vain vous m'insultez avec un tel langage ;
La modération fut toujours mon partage :
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits ;
Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.
Mes sentiments, ma sœur, sont différents des vôtres ;
Si je connais l'amour, ce n'est que dans les autres.

1. *Racquitter* : racheter.

J'ai beau m'armer de fier [1], je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendards :
Un conseiller de robe, un seigneur de finance,
Dorante, le marquis, briguent mon alliance ;
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valère offrir un cœur entier.
Je fais profession d'une vertu sévère [2].

ANGÉLIQUE

Qui peut vous assurer de l'amour de Valère?

LA COMTESSE

Qui peut m'en assurer? mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE

D'autres sur lui, ma sœur, auraient les mêmes droits.

LA COMTESSE

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inspirer une solide amour,
Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour ;
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'usage du monde et des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGÉLIQUE

J'attendrai bien du temps.

NÉRINE

Madame est prévoyante, elle a pris les devants.
Mais on vient.

SCÈNE III : LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à la Comtesse.*

Le marquis, madame, est là qui monte.

LA COMTESSE

Le marquis? Hé ! non, non ; il n'est pas sur mon compte.

---

1. *Fier* : fierté. — 2. La Comtesse rappelle, par ses prétentions, Bélise des *Femmes savantes*, et un peu Arsinoé du *Misanthrope*.

SCÈNE IV : LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE MARQUIS, *se rajustant, à la Comtesse.*

Je suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas ;
Et j'y serais encor dans des peines mortelles,
Si l'amour, pour vous voir, ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE

Que monsieur le marquis est galant sans fadeur !

LE MARQUIS

Oh ! point du tout, je suis votre humble serviteur.
Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sais me démêler d'intrigue.
(*Apercevant Angélique.*)
Ah ! juste ciel ! quel est cet admirable objet?

LA COMTESSE

C'est ma sœur.

LE MARQUIS

Votre sœur ! vraiment, c'est fort bien fait.
Je vous sais gré d'avoir une sœur aussi belle ;
On la prendrait, parbleu ! pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour !
Qu'il est sincère ! On voit qu'il est homme de cour.

LE MARQUIS

Homme de cour, moi ! non. Ma foi, la cour m'ennuie.
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ;
Sitôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrais m'agrandir ;
J'ai de l'esprit, du cœur, plus que seigneur de France ;
Je joue, et j'y ferais fort bonne contenance :
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au roi quelque civilité.

NÉRINE

Il vous est obligé, monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS

Je n'y suis pas plus tôt, soudain je perds haleine[1].
Ces fades compliments sur de grands mots montés,
Ces protestations qui sont futilités,
Ces serrements de mains dont on vous estropie,
Ces grands embrassements dont un flatteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la respiration :
On ne s'y dit bonjour que par convulsion[2].

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Les dames de la cour sont bien mieux votre affaire?

LE MARQUIS

Point. Il faut être au moins gros fermier pour leur plaire :
Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de cour mettre un injuste taux.
Moi, j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes.
L'hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurette et conte mes raisons.
Là, toute la maison s'offre à me faire fête ;
Valet, filles de chambre, enfants, tout est honnête :
L'époux même, discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec madame, et va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand parfois dans la ville
Je veux bien déroger...

NÉRINE

La manière est facile ;
Et ce commerce-là me paraît assez doux.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
Je suis tout naturel, et j'aime la franchise :
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise,
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE

Fi donc, petit badin, un peu de retenue !
Vous me parlez, marquis, une langue inconnue ;

---

1. Le vers signifie : A peine suis-je arrivé que je perds haleine... — 2. Ces griefs sont aussi ceux d'Alceste dans le *Misanthrope* (a. I, sc. 1).

Le mot d'amour me blesse et me fait trouver mal.

LE MARQUIS

L'effet n'en serait pas peut-être si fatal.

NÉRINE

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe ;
Et ce mot, dit à cru, lui cause une syncope.

ANGÉLIQUE

Dans la bouche d'un autre il deviendrait plus doux.

LA COMTESSE

Comment? Qu'est-ce? Plaît-il? Parlez ; expliquez-vous.
Parlez donc, parlez donc. Apprenez, je vous prie,
Que mortel, quel qu'il soit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS

Croirait-on qu'une veuve aurait tant de pudeur?

ANGÉLIQUE

Mais Valère vous aime : et souvent...

LE MARQUIS

Qu'est-ce à dire,
Valère? Un autre ici conjointement soupire !
Ah !... si je le savais, je lui ferais, morbleu !...
Où loge-t-il?

NÉRINE

Ici.

LE MARQUIS *fait semblant de s'en aller et revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE

Mais quel droit avez-vous sur moi?

LE MARQUIS

Quel droit, ma reine?
Le droit de bienséance avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, et je vous conviens mieux.
Sur vous l'on sait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE

Vous êtes fou, marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS

Je sais ce que je dis, ou le diable m'emporte !

LA COMTESSE

Sommes-nous donc liés par quelque engagement?

LE MARQUIS

Non pas autrement... mais...

LA COMTESSE

Qu'est-ce à dire? comment?
Parlez.

LE MARQUIS

Je ne sais point prendre en main des trompettes
Pour publier partout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGÉLIQUE

Hé ! ma sœur !

NÉRINE

Des faveurs !

LE MARQUIS

Suffit, je suis discret ;
Et sais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE

On ne connaît que trop ma retenue austère.
Il veut rire.

LE MARQUIS

Ah ! parbleu ! je saurai de Valère
Quel est, en vous aimant, le but de ses désirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCÈNE V : ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

Monsieur, c'est de la part de la grosse comtesse.

LE MARQUIS, *le mettant dans sa poche.*

Je le lirai tantôt.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VI : ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN SECOND LAQUAIS.

LE SECOND LAQUAIS

Cette jeune duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS

Qu'elle attende.

(*Le second laquais sort.*)

SCÈNE VII : ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN TROISIÈME LAQUAIS.

LE TROISIÈME LAQUAIS

Monsieur...

LE MARQUIS

Encore ! Ah ! palsambleu !
Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

LE TROISIÈME LAQUAIS

Je viens de voir, monsieur, cette femme de robe [1],
Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs,
Et que ce soir sans bruit...

LE MARQUIS

Il suffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau, fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille ; et tantôt, sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là...

LE TROISIÈME LAQUAIS

Je sais.

(*Il sort.*)

1. *Femme de robe* : femme de magistrat.

SCÈNE VIII : ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS

Il faudrait avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez ; mais je m'en veux distraire [1].
(*A la Comtesse.*)
Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE

Si mon cœur était libre, il pourrait être à vous.

LE MARQUIS

Adieu, charmant objet : à regret je vous quitte.
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCÈNE IX : LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, *à la Comtesse.*

Cet homme-là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE, *à la Comtesse.*

Je ne vous croyais pas un tel engagement.

LA COMTESSE

Il est vif.

ANGÉLIQUE

Il vous aime ; et son ardeur est belle.

LA COMTESSE

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle :
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE

Il en a donc bien fait [2] la première...

SCÈNE X : VALÈRE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE

Je crois

---

1. Ce marquis a des traits communs avec l'Homme à bonnes fortunes, héros de la comédie de Baron. — 2. *Il en a bien fait* : il n'a pas perdu son temps.

Voir Valère.

LA COMTESSE

L'amour auprès de moi le guide.

NÉRINE

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE

J'aime un amant timide,
Cela marque un bon fonds.
(*A Valère.*)
Approchez, approchez ;
Ouvrez de votre cœur les sentiments cachés.
(*A Angélique.*)
Vous allez voir, ma sœur.

VALÈRE, *à la Comtesse.*

Ah ! quel bonheur, madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon âme ;
(*A Angélique.*)
Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,
Que mon cœur vous adore et n'adore que vous !

LA COMTESSE

L'amour le trouble. Eh quoi ! que faites-vous, Valère?

VALÈRE

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, *à part.*

Voici du quiproquo.

VALÈRE, *à Angélique.*

Que je serais heureux
S'il vous plaisait encor de recevoir mes vœux !

LA COMTESSE, *à Valère.*

Vous vous méprenez.

VALÈRE, *à la Comtesse.*

Non. — Enfin, belle Angélique,
Entre mon oncle et moi que votre cœur s'explique ;
Le mien est tout à vous, et jamais dans un cœur...

LA COMTESSE

Angélique !

VALÈRE

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire?

VALÈRE

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre sœur ; et jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE

Quoi ! d'aucun feu pour moi votre âme n'est éprise?

VALÈRE

Quelques civilités que l'usage autorise...

LA COMTESSE

Comment?

ANGÉLIQUE

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des amants trop de sincérité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALÈRE, *à la Comtesse.*

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat ;
Vous êtes belle, riche, et...

LA COMTESSE

Vous êtes un fat.

ANGÉLIQUE

La modération, qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE

Monsieur vaut-il le soin[1] qu'on se mette en courroux?
C'est un extravagant ; il est tout fait pour vous.
(*Elle sort.*)

1. *Le soin* : la peine.

SCÈNE XI : VALÈRE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

Elle connaît ses gens.

VALÈRE

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrais avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Allons, madame, allons, ferme ! voici le choc :
Point de faiblesse au moins ! ayez un cœur de roc.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Ne m'abandonne point.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Non, non ; laissez-moi faire.

VALÈRE

Mais que me sert, hélas ! que mon cœur vous préfère?
Que sert à mon amour un si sincère aveu?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu.
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage.
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage
De nourrir dans mon cœur des désirs partagés ;
Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez :
Mais...

ANGÉLIQUE

Cette passion est trop forte en votre âme
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportements ;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentiments.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Optime [1].

VALÈRE

Désormais, plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse ;
Tout ce qui n'est point vous me paraît odieux.

ANGÉLIQUE, *d'un ton plus tendre.*

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

---

1. *Optime*, expression latine qui signifie : fort bien !

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Vous mollissez.

VALÈRE

Jamais ! quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
Eh quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux?

ANGÉLIQUE

Je prends peu d'intérêt, monsieur, à votre vie.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Nous allons bientôt voir jouer la comédie.

VALÈRE

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédit !

VALÈRE

Vous le voulez? Eh bien ! il faut vous satisfaire?
Cruelle ! il faut mourir.

(*Il veut tirer son épée.*)

ANGÉLIQUE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valère?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Eh bien ! ne voilà pas votre tendre[1] maudit
Qui vous prend à la gorge ! Euh !

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Tu ne m'as pas dit,
Nérine, qu'il viendrait se percer à ma vue :
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NÉRINE, *à part.*

Que les amants sont sots !

VALÈRE

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie ;
Il faut que, par l'amour désarmée, attendrie,

1. *Tendre* : tendresse.

Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Nérine, qu'en dis-tu?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALÈRE

Madame, au nom des dieux, au nom de vos attraits...

ANGÉLIQUE

Si vous me promettiez...

VALÈRE

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon âme,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme...

NÉRINE, *à part.*

Pour faire des serments il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.
Oui, je vous rends mon cœur.

VALÈRE, *baisant la main d'Angélique.*

Ah ! quelle joie extrême !

ANGÉLIQUE

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.
(*Elle lui donne son portrait enrichi de diamants.*)

NÉRINE, *à part.*

Hélas ! de mes sermons voilà quel est l'effet !

VALÈRE

Quel excès de faveurs !

ANGÉLIQUE

Gardez-le, je vous prie.

VALÈRE, *le baisant.*

Que je le garde, ô ciel ! Le reste de ma vie...

Que dis-je! je prétends que ce portrait si beau
Soit mis avecque moi dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NÉRINE, *à part.*

Que l'esprit d'une fille est changeant et bizarre !

ANGÉLIQUE

Ne me trompez donc plus, Valère ; et que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

VALÈRE

Fiez-vous aux serments de mon âme amoureuse.

NÉRINE, *à part.*

Ah ! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse !

SCÈNE XII : VALÈRE, *seul.*

Est-il dans l'univers de mortel plus heureux?
Elle me rend son cœur ; elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

SCÈNE XIII : VALÈRE, HECTOR.

HECTOR

Monsieur, je viens vous dire...

VALÈRE

Je suis tout transporté. Vois, considère, admire :
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR

Que les brillants sont gros ! Pour être plus content,
Je vous amène encore un lénitif de bourse [1],
Une usurière.

VALÈRE

Et qui?

HECTOR

Madame la Ressource.

---

1. *Lénitif* : au propre, remède qui calme et soulage. Ici, personne qui soulage... la bourse.

SCÈNE XIV : MADAME LA RESSOURCE, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE, *embrassant madame la Ressource.*

Hé ! bonjour, mon enfant : tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

MADAME LA RESSOURCE

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage !
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.

VALÈRE

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de cour?

MADAME LA RESSOURCE

Oh ! monsieur, point du tout. Je suis une bourgeoise
Qui sais me mesurer justement à ma toise.
J'en connais bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas :
Mais, pour moi, je n'ai point cette sotte manie ;
Et si mon pauvre époux était encore en vie...
(*Elle pleure.*)

VALÈRE

Quoi ! monsieur la Ressource est mort?

MADAME LA RESSOURCE

Subitement.

HECTOR, *pleurant.*

Subitement? Hélas ! j'en suis fâché vraiment.
(*Bas à Valère.*)
Au fait.

VALÈRE

J'aurais besoin, madame la Ressource,
De mille écus.

MADAME LA RESSOURCE

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALÈRE

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR

Et je veux l'endosser.

MADAME LA RESSOURCE

Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.

VALÈRE

Je veux que tu le prennes.
Nous faisons ici-bas des routes incertaines ;
Je pourrais bien mourir. Ce maraud m'avait dit
Que sur des gages sûrs tu prêtais à crédit.

MADAME LA RESSOURCE

Sur des gages, monsieur? c'est une médisance ;
Je sais que ce serait blesser ma conscience.
Pour des nantissements qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris[1]
Des diamants usés et qu'on ne saurait vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis prendre.

VALÈRE

Je n'ai, pour te donner, vaisselle ni bijoux.

HECTOR

Oh ! parbleu, nous marchons sans crainte des filous.

MADAME LA RESSOURCE

Eh bien ! nous attendrons, monsieur, qu'il vous en vienne.

VALÈRE

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

MADAME LA RESSOURCE

Ah ! monsieur,
Je voudrais les avoir ; ce serait de grand cœur.

VALÈRE

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, et ma tout adorable.

---

1. De la vaisselle plate, en argent, au titre de Paris.

HECTOR, *à genoux.*

Par pitié !

MADAME LA RESSOURCE

Je ne puis.

HECTOR

Ah ! que nous sommes fous !
Tous ces gens-là, monsieur, ont des cœurs de cailloux ;
Sans des nantissements il ne faut rien prétendre.

VALÈRE

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre.

HECTOR

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main?

VALÈRE

Mais vois donc.

HECTOR

Laissez-moi ; je cherche en ma boutique[1].

VALÈRE, *bas à Hector.*

Écoute... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR, *bas à Valère.*

Ah ! que dites-vous là? Vous devez le garder.

VALÈRE, *bas à Hector.*

D'accord : honnêtement je ne puis m'en défaire !

MADAME LA RESSOURCE

Adieu. Quelque autre fois nous finirons l'affaire.

VALÈRE, *à madame la Ressource.*

Attendez donc.
(*Bas à Hector.*)
Tu sais jusqu'où vont mes besoins.
N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins?

HECTOR, *bas à Valère.*

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie...

1. En ma cervelle.

VALÈRE, *bas à Hector.*

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

MADAME LA RESSOURCE

Adieu.

VALÈRE, *à madame la Ressource.*

Demeurez donc : où voulez-vous aller?
(*Bas à Hector*).
Je ferai de l'argent ; ou celui de mon père,
Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR, *bas à Valère.*

Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait...

VALÈRE, *bas à Hector.*

Et qui le lui dira?
Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR, *bas à Valère.*

Dans une heure?

VALÈRE, *bas à Hector.*

Oui, vraiment.

HECTOR, *bas à Valère.*

Je commence à me rendre.

VALÈRE, *bas à Hector.*

Je me mettrais en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, *bas à Valère, le considérant.*

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

VALÈRE, *bas à Hector.*

On ne perd pas toujours ; je gagnerai sans doute.

HECTOR, *bas à Valère.*

Votre raisonnement met le mien en déroute.
Je sais que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALÈRE, *bas à Hector.*

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en répond.

(*A madame la Ressource, montrant le portrait d'Angélique.*)
Peut-on, sur ce bijou, sans trop de complaisance...

MADAME LA RESSOURCE

Oui, je puis maintenant prêter en conscience ;
Je vois des diamants qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALÈRE

Je vous suis obligé, madame la Ressource.
Au moins, ne manquez pas de revenir tantôt.
Je prétends retirer mon portrait au plus tôt.

MADAME LA RESSOURCE

Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.
Plus notre argent fatigue, et plus il nous rapporte.
Adieu, messieurs. Je suis tout à vous à ce prix.
(*Elle sort.*)

HECTOR, *à madame la Ressource.*

Adieu, juif, le plus juif qui soit dans tout Paris.

SCÈNE XV : VALÈRE, HECTOR.

HECTOR

Vous faites là, monsieur, une action inique.

VALÈRE

Aux maux désespérés il faut de l'émétique[1] :
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : DORANTE, NÉRINE.

DORANTE

Quel est donc le sujet pourquoi[2] ton cœur soupire?

1. *Émétique* : vomitif. — 2. *Pourquoi* : pour lequel.

NÉRINE

Nous n'avons pas, monsieur, tous deux, sujet de rire.

DORANTE

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs.

NÉRINE

Il faut aller, monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE

Chercher fortune ailleurs ! As-tu fait quelque pièce
Qui t'aurait fait sitôt chasser de ta maîtresse?

NÉRINE, *pleurant fort.*

Non : c'est de votre sort dont j'ai compassion ;
Et c'est à vous d'aller chercher condition[1].

DORANTE

Que dis-tu?

NÉRINE

Qu'Angélique est une âme légère,
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valère.

DORANTE

Quoique pour mon amour ce coup soit assommant[2].
Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
Je sais que cet amant tout entière l'occupe :
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe ;
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, et rien à son amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,
Ni rappeler ici ses serments, ses parjures :
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NÉRINE

Si vous saviez, monsieur, ce que j'ai fait pour vous !

DORANTE

Tiens, reçois cette bague, et dis à ta maîtresse
Que malgré ses dédains elle aura ma tendresse,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NÉRINE, *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus ; vous me fendez le cœur.

---

1. *Chercher condition* : chercher une place. — 2 *Assommant* : accablant.

SCÈNE II : GÉRONTE, HECTOR, DORANTE, NÉRINE.

HECTOR, *à Géronte.*

Oui, monsieur, Angélique épousera Valère,
Ils ont signé la paix.

GÉRONTE, *à Hector.*

Tant mieux.
(*A Dorante.*)
Bonjour, mon frère.
Qu'est-ce? Eh bien ! qu'avez-vous? Vous êtes tout changé !
Allons, gai. Vous a-t-on donné votre congé?

DORANTE

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne !
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon frère, je prétends moins perdre que gagner.

GÉRONTE

Voilà les sentiments d'un héros de Cassandre [1].
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE

Non ; je ne sus jamais jusque-là me flatter.
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ;
L'Amour est un enfant qui badine avec elles :
Et quand, à certain âge, on veut se faire aimer,
C'est un soin [2] indiscret qu'on devrait réprimer.

GÉRONTE

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre ;
Et vous prenez la chose ainsi qu'il faut la prendre.

NÉRINE

Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux.

DORANTE

Ma présence est assez inutile en ces lieux.

---

1. *Cassandre* est un roman de La Calprenède (1610 1663). — 2. *Soin* : souci.

Je vais de mon amour tâcher à me défaire.
(*Il sort.*)

GÉRONTE

Allez, consolez-vous ; c'est fort bien fait, mon frère.
Adieu.

SCÈNE III : GÉRONTE, NÉRINE, HECTOR.

GÉRONTE

Le pauvre enfant ! Son sort me fait pitié.

NÉRINE, *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi.

HECTOR

Moi, j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme !

SCÈNE IV : GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR, *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

Voilà, monsieur, un petit rôle [1]
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez, et croit qu'en tout ceci
Vous voudrez bien, monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE

Çà, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de père !
Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard, nous étions ruinés.

GÉRONTE

Je le crois.

HECTOR

N'allez pas sur les points vous débattre ;
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :

---

1. *Rôle* : liste.

Les choses sont, monsieur, tout au plus juste prix ;
De plus je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE

Finis donc.

HECTOR

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
« Mémoire juste et bref de nos dettes criardes,
Que Mathurin Géronte aurait tantôt promis
Et promet maintenant de payer pour son fils. »

GÉRONTE

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR

C'est, monsieur, ce que je m'en vais faire.
« *Item*, doit à Richard cinq cents livres dix sous,
Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts. »

GÉRONTE

Quel est ce Richard?

HECTOR

Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice [1]
D'un valet de joueur, mon maître de nouveau
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE

Le beau nom ! Il devait appeler Angélique
Pallas, du nom connu de la dame de pique.

HECTOR

« Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
Usurier de métier, juif de religion... »

GÉRONTE

Tout beau ! n'embrouillons point, s'il vous plaît, les affaires.
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR

Eh bien ! soit. « Plus, il doit à maints particuliers,
Ou quidams, dont les noms, qualités et métiers

1. *A la propice* : en faveur, à l'avantage.

Sont décrits plus au long avecque les parties,
Ès assignations dont je tiens les copies,
Dont tous les dits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà sentence par défaut,
La somme de dix mille une livre, une obole,
Pour l'avoir sans relâche, un an, sur sa parole,
Habillé, voituré, coiffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, désaltéré, porté. »

GÉRONTE, *faisant sauter les papiers que tient Hector.*

Désaltéré, porté ! Que le diable t'emporte,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte !

HECTOR, *après avoir ramassé les papiers.*

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE

La belle cour !

HECTOR

« De plus, à Margot de la Plante,
Personne de ses droits usante et jouissante,
Est dû loyalement deux cent cinquante écus,
Pour ses appointements de deux quartiers échus. »

GÉRONTE

Quelle est cette Margot?

HECTOR

Monsieur... c'est une fille...
Chez laquelle mon maître... Elle est vraiment gentille.

GÉRONTE

Deux cent cinquante écus !

HECTOR

Ce n'est, ma foi, pas cher,
Demandez ; c'est, monsieur, un prix fait en hiver.

GÉRONTE

Et tu prétends, bourreau...

HECTOR, *tournant le rôle.*

Monsieur, point d'invectives !
Voici le contenu de nos dettes actives :

Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidèlement, se monte à presque autant.

GÉRONTE

Voyons.

HECTOR

« Premièrement, Isaac de la Serre... »
Il est connu de vous.

GÉRONTE

Et de toute la terre :
C'est ce négociant, ce banquier si fameux.

HECTOR

Nous ne vous donnons pas de ces effets véreux ;
Cela sent comme baume. Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous et de toute la terre,
Ne nous doit rien.

GÉRONTE

Comment !

HECTOR

Mais un de ses parents,
Mort aux champs de Fleurus [1], nous doit dix mille francs.

GÉRONTE

Voilà certainement un effet fort bizarre !

HECTOR

Oh ! s'il n'était pas mort, c'était de l'or en barre.
« Plus, à mon maître est dû, du chevalier Fijac,
Les droits hypothéqués sur un tour de trictrac. »

GÉRONTE

Que dis-tu?

HECTOR

La partie est de deux cents pistoles ;
C'est une dupe ; il fait en un tour vingt écoles [2] :
Il ne faut plus qu'un coup.

---

1. *Fleurus*, victoire du maréchal de Luxembourg (30 juin 1690). — 2. *Faire école*: terme de trictrac qui désigne une erreur, volontaire ou non, sur le nombre de points.

GÉRONTE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, maraud, le voilà,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GÉRONTE

Impertinent maraud ! va, je t'apprendrai bien
Avecque ton trictrac...

HECTOR

Il a dix trous à rien.

SCÈNE V : HECTOR, *seul.*

Sa main est à frapper, non à donner, légère ;
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCÈNE VI : VALÈRE, HECTOR.

(*Valère entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.*)

HECTOR, *à part.*

Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent :
Il a les yeux sereins et l'accueil avenant.
(*Haut.*)
Par votre ordre, monsieur, j'ai vu monsieur Géronte,
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte :
Sa monnaie est frappée avec un vilain coin ;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu, chemin faisant, aussi monsieur Dorante :
Morbleu ! qu'il est fâché !

VALÈRE, *comptant toujours.*

Mille deux cent cinquante.

HECTOR, *à part.*

La flotte est arrivée avec les galions [1],
Cela va diablement hausser nos actions.

---

1. *Galion* : vaisseau servant au transport des lingots d'or ou d'argent.

(*Haut.*)
J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique :
Elle m'a dit...

VALÈRE, *frappant du pied.*

Morbleu ! ce dernier coup me pique ;
Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurais encor gagné plus de deux cents louis.

HECTOR

Cette fille, monsieur, de votre amour est folle.

VALÈRE, *à part.*

Damon m'en doit encor deux cents sur sa parole.

HECTOR, *le tirant par la manche.*

Monsieur, écoutez-moi ; calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique, et depuis fort longtemps.

VALÈRE, *avec distraction.*

Ah ! d'Angélique? Eh bien ! comment suis-je avec elle?

HECTOR

On n'y peut être mieux. Ah ! monsieur, qu'elle est belle !
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché !

VALÈRE, *avec distraction.*

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR

Comment ! quelle froideur s'empare de votre âme !
Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour?
Vous vous sentez en fonds, *ergo* [1] plus de maîtresse.

VALÈRE

Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais ; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parents, des enfants, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

---

1. *Ergo*, mot latin qui signifie : donc, par conséquent.

HECTOR

Et le libertinage.

VALÈRE

Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un joueur : sa vie est agréable ;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux ;
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux :
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance :
On voit régner sur lui l'air de magnificence ;
Tabatières, bijoux ; sa poche est un trésor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR

Et l'or devient à rien.

VALÈRE

Chaque jour mille belles
Lui font la cour par lettre, et l'invitent chez elles :
La porte, à son aspect, s'ouvre à deux grands battants.
Là, vous trouvez toujours des gens divertissants ;
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche [1] :
Des oisifs de métier, et qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon [2] scandaleux :
Des Lucrèces [3] du temps, là, de ces filles veuves,
Qui veulent imposer et se donner pour neuves ;
De vieux seigneurs toujours prêts à vous cajoler ;
Des plaisants qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on passer la vie?

HECTOR

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALÈRE

Le jeu rassemble tout ; il unit à la fois
Le turbulent marquis, le paisible bourgeois.
La femme du banquier, dorée et triomphante,
Coupe orgueilleusement la duchesse indigente.

---

1. *Tirer à cartouche* : dire du mal; ou, comme on dit aujourd'hui, casser du sucre. — 2. *Lardon* trait satirique, potin, sarcasme. — 3. *Lucrèce*: femme romaine, violée par Tarquin, et qui se donna la mort pour ne pas survivre à son déshonneur.

Là, sans distinction, on voit aller de pair
Le laquais d'un commis avec un duc et pair ;
Et, quoi qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grâce avec l'argent comptant.
Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,
Il faudrait retirer le portrait d'Angélique.

VALÈRE

Nous verrons.

HECTOR

Vous savez...

VALÈRE

Je dois jouer tantôt.

HECTOR

Tirez-en mille écus.

VALÈRE

Oh ! non, c'est un dépôt...

HECTOR

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisait du moins de me payer mes gages.

VALÈRE

Quoi ! je te dois?

HECTOR

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALÈRE

Mon père te paiera ; l'article est au mémoire.

HECTOR

Votre père? Ah ! monsieur, c'est une mer à boire.
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de poids.

VALÈRE

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR

Je vois votre sellière.
Elle a flairé l'argent.

VALÈRE, *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR

Et monsieur Galonier, votre honnête tailleur.

VALÈRE

Quel contretemps !

SCÈNE VII : MADAME ADAM, M. GALONIER, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE

Je suis votre humble serviteur.
Bonjour, madame Adam. Quelle joie est la mienne !
Vous voir ! c'est du plus loin, parbleu ! qu'il me souvienne...

MADAME ADAM

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, et vous dormez le jour.

VALÈRE

C'est pour cette calèche à velours à ramage?

MADAME ADAM

Oui, s'il vous plaît.

VALÈRE

Je suis fort content de l'ouvrage ;
Il faut vous la payer...
(*Bas à Hector.*)
Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.
(*Haut.*)
Vous, monsieur Galonier, quel sujet vous amène[1] ?

---

1. Toute cette scène est un souvenir évident de celle entre M. Dimanche et Don Juan (*Don Juan*, a. IV, sc. III).

M. GALONIER

Je viens vous demander...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER, *à Valère.*

Vous...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER, *à Valère.*

Si...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. GALONIER, *à Valère.*

Je...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous cousez si mal...

MADAME ADAM

Nous marions ma fille.

VALÈRE

Quoi ! vous la mariez? Elle est vive et gentille ;
Et son époux futur doit en être content.

MADAME ADAM

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALÈRE

Je veux, madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai...

MADAME ADAM

Depuis longtemps cette somme m'est due.

VALÈRE

Que je sois un maraud, déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois !

HECTOR

Oui, nous avons tous deux, par piété profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

M. GALONIER

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher !
Notre femme est, monsieur, sur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus sur et tant moins[1] des dettes.

HECTOR, *à M. Galonier.*

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous là de faire des enfants?
Faites-moi des habits.

M. GALONIER

Seulement deux cents francs.

VALÈRE

Et mais... si j'en avais... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

HECTOR

S'il avait quelques deniers comptants,
Ne me paierait-il pas mes gages de cinq ans?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

MADAME ADAM

Mais quand faudra-t-il donc, monsieur, que je revienne?

VALÈRE

Mais... quand il vous plaira... Dès demain ; que sait-on?

HECTOR

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. GALONIER

Pour moi, je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

HECTOR, *à part.*

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALÈRE

Écoutez, je vous dis un secret qui, je crois,
Vous plaira dans la suite autant et plus qu'à moi.
Je vais me marier tout à fait ; et mon père
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

---

1. *Sur et tant moins* : déduction faite.

HECTOR

Pour le coup...

MADAME ADAM

Il me faut de l'argent cependant[1].

HECTOR

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.

M. GALONIER

Monsieur, ce mariage
Se fera-t-il bientôt?

HECTOR

Tout au plus tôt. — J'enrage!

MADAME ADAM

Sera-ce dans ce jour?

HECTOR

Nous l'espérons. Adieu.
Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

MADAME ADAM

Vous me promettez donc...

HECTOR

Allez, laissez-moi faire.

MADAME ADAM *et* M. GALONIER, *ensemble.*

Mais, monsieur...

HECTOR, *les mettant dehors.*

Que de bruit! Oh! parbleu! détalez.

SCÈNE VIII : VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *riant.*

Voilà des créanciers assez bien régalés.
Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes...

---

1. *Cependant* : en attendant.

VALÈRE

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner désormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCÈNE IX : LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR, TROIS LAQUAIS.

HECTOR

Mais voici le marquis, ce héros de tendresse.

VALÈRE

C'est là le soupirant?

HECTOR

Oui, de notre comtesse.

LE MARQUIS, *vers la coulisse.*

Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici.
Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi ;
Je suis *incognito.*

(*Les laquais sortent.*)

SCÈNE X : LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *à Valère.*

Que prétend-il donc faire?

LE MARQUIS, *à Valère.*

N'est-ce pas vous, monsieur, qui vous nommez Valère?

VALÈRE

Oui, monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS

Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu ! charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALÈRE, *à Hector.*

Va-t'en.

HECTOR

Monsieur...

VALÈRE

Va-t'en : faut-il te le redire?

SCÈNE XI : LE MARQUIS, VALÈRE.

LE MARQUIS

Savez-vous qui je suis?

VALÈRE

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, *à part.*

Courage ; allons, marquis, montre de la vigueur :
Il craint.
(*Haut.*)
Je suis pourtant fort connu dans la ville,
Et, si vous l'ignorez, sachez que je faufile
Avec ducs, archiducs, princes, seigneurs, marquis,
Et tout ce que la cour offre de plus exquis ;
Petits-maîtres de robe à courte et longue queue [1].
J'évente les beautés et leur plais d'une lieue.
Je m'érige aux repas en maître architriclin [2] ;
Je suis le chansonnier et l'âme du festin.
Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue ;
Je ne me bats jamais qu'aussitôt je ne tue :
De cent jolis combats je me suis démêlé ;
J'ai la botte trompeuse et le jeu très brouillé.
Mes aïeux sont connus, ma race est ancienne ;
Mon trisaïeul était vice-bailli du Maine.
J'ai le vol du chapon : ainsi, dès le berceau,
Vous voyez que je suis gentilhomme manceau.

VALÈRE

On le voit à votre air.

LE MARQUIS

J'ai, sur certaine femme,

---

1. La longueur de la queue des robes était en raison de la dignité des magistrats. — 2. *Architriclin* : mot dérivé du grec, et qui désigne une espèce de maître d'hôtel.

Jeté, sans y songer, quelque amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matière assez sèche de soi ;
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine : on est fait d'un modèle
A prétendre hypothèque, à fort bon droit, sur elle ;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALÈRE

Je ne crois pas, monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALÈRE

Moi?

LE MARQUIS

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'âme une velléité
De me barrer son cœur.

VALÈRE

C'est pure médisance ;
Je sais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS, *bas.*

Il tremble.
(*Haut.*)
Savez-vous, monsieur du lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet?

VALÈRE

Je le sais.

LE MARQUIS

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALÈRE

Moi, monsieur?

LE MARQUIS, *bas.*

Il me craint.
(*Haut.*)
Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.

(*Valère enfonce son chapeau.*)

(*Bas.*)
Je crois qu'il a du cœur.
(*Haut.*)
Je retiens ma colère :
Mais...

VALÈRE, *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS

Bon ! bon ! je ris.

VALÈRE

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolents ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS

Cela vous plaît à dire.

VALÈRE

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS

Monsieur, vous voulez rire.

VALÈRE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur-le-champ si les vice-baillis
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire?

VALÈRE

Oh ! le vin est tiré, monsieur ; il faut le boire.

LE MARQUIS, *criant.*

Ah ! ah ! je suis blessé.

SCÈNE XII : LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *accourant.*

Quels desseins emportés...

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main.*

Ah ! c'est trop endurer.

HECTOR, *au Marquis.*

Ah ! monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS, *à Hector.*

Laissez-moi donc.

HECTOR, *au Marquis.*

Tout beau !

VALÈRE, *à Hector.*

Cesse de le contraindre :
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR, *au Marquis.*

Quel sujet...

LE MARQUIS, *fièrement à Hector.*

Votre maître a certains petits airs...
(*Valère s'approche du Marquis.*
Le Marquis, effrayé, dit doucement.)
Et prend mal à propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,
Et monsieur prend la chèvre [1] ; il met tout en déroute,
Fait le petit mutin. Oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR, *au Marquis.*

Mais encore quel sujet?

LE MARQUIS, *à Hector.*

Quel sujet? Moins que rien.
L'amour de la comtesse auprès de lui m'appelle...

HECTOR, *au Marquis.*

Ah ! diable, c'est avoir une vieille querelle.
Quoi ! vous osez, monsieur, d'un cœur ambitieux,
Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux !
Attaquer la comtesse, et nous le dire encore !

LE MARQUIS, *à Hector.*

Bon ! je ne l'aime pas ; c'est elle qui m'adore.

VALÈRE, *au Marquis.*

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira :
C'est un bien que jamais on ne vous enviera :

---

1. *Prendre la chèvre;* nous disons aujourd'hui *prendre la mouche* : s'irriter.

Vous êtes en effet un amant digne d'elle.
Je vous cède les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR

Oui, les droits sur le cœur ; mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS, *à part, mettant son épée dans le fourreau.*

Je le savais bien, moi, que j'en aurais raison ;
Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR, *au Marquis.*

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulnéraire?

LE MARQUIS, *à Valère.*

Je suis ravi de voir que vous ayez du cœur,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur. Vous et moi, nous en valons deux autres.
Je suis de vos amis.

VALÈRE

Je ne suis pas des vôtres.

SCÈNE XIII : VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE

Voilà donc ce marquis, cet homme dangereux?

HECTOR

Oui, monsieur, le voilà.

VALÈRE

C'est un grand malheureux.
Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte ;
Ils ont trop attendu ; j'y retourne au plus vite.
J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment ;
Et je dois aujourd'hui gagner, assurément.

HECTOR

Votre cœur est, monsieur, toujours insatiable.
Ces inspirations viennent souvent du diable ;
Je vous en avertis, c'est un futé matois.

VALÈRE

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR

Tant va la cruche à l'eau...

VALÈRE

Paix ! Tu veux contredire :
A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire?

HECTOR

Vous ne me parlez point, monsieur, de votre amour.

VALÈRE

Non.

SCÈNE XIV : HECTOR, *seul.*

Il m'en parlera peut-être à son retour.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE

En vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valère n'est point fait pour être votre époux ;
Il ressent pour le jeu des fureurs non pareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGÉLIQUE

Le temps le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE

Le temps augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchante :
Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante.
Il est des nœuds formés sous des astres malins,
Qu'on chérit malgré soi. Je cède à mes destins.

La raison, les conseils, ne peuvent m'en distraire,
Je vois le bon parti, mais je prends le contraire.

NÉRINE

Eh bien ! madame, soit ; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire,
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux, qui flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon ;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle ;
Qui va, revient, retourne, et s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger,
Quand, après quelque temps, d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamants du Temple et des plats argentés ;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit, en moins d'un an,
Ses terres en décrets, et son lit à l'encan !

ANGÉLIQUE

Je ne veux point ici m'affliger par avance ;
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.

NÉRINE

Quiconque aime aimera ;
Et quiconque a joué toujours joue, et jouera.
Certain docteur l'a dit, ce n'est point menterie.
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possède, et mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

SCÈNE II : ANGÉLIQUE, NÉRINE, HECTOR.

NÉRINE

Nous le saurons d'Hector, qu'ici je vois paraître.

ANGÉLIQUE, *à Hector.*

Te voilà bien soufflant [1]. En quels lieux est ton maître?

HECTOR, *embarrassé.*

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur ;
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NÉRINE

Ce n'est point là, maraud, ce que l'on te demande.

HECTOR, *voulant s'échapper.*

Maraud ! Je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE

Non, demeure un moment.

HECTOR

Le temps me presse. Adieu.

NÉRINE

Tout doux ! N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu
Où courant le hasard...

HECTOR

Parlez mieux, je vous prie.
Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, *à Hector.*

Tiens, voilà dix louis. Ne me mens pas ; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent.

HECTOR

Oh ! ma foi,
Il est bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE

Avec tes faux soupçons, Nérine, eh bien ! tu vois ?

HECTOR

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGÉLIQUE

Il jouerait donc?

HECTOR

Il joue, à dire vrai, madame ;
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'âme.

---

1. *Soufflant*, essoufflé.

On voit qu'il se défait de son argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NÉRINE, *à Angélique.*

Eh bien ! ai-je raison?

HECTOR

Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE

Quoi !...

HECTOR

N'admirez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté !
Il sait que l'homme est faible, il se met en défense.
Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE

Quoi ! ton maître jouerait, au mépris d'un serment?

HECTOR

C'est la dernière fois, madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille ;
Il frappe à droite, à gauche, et d'estoc et de taille ;
Il se défend, madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste :
De sa bourse expirante il ramassait le reste ;
Et, paraissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendait cher son sang et sa vie au vainqueur.

NÉRINE

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence?

HECTOR

Comme un aide de camp, je viens en diligence
Appeler du secours : il faut faire approcher
Notre corps de réserve, et je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NÉRINE

Eh bien ! madame, eh bien ! êtes-vous satisfaite?

HECTOR

Les partis sont aux mains ; à deux pas on se bat,
Et les moments sont chers en ce jour de combat.

Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCÈNE III : ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE

Vous l'entendez, madame ! Après cette action,
Pour Valère armez-vous de belle passion ;
Cédez à votre étoile ; épousez-le. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient...

ANGÉLIQUE

Ah ! sortons de ces lieux.
Je ne puis me résoudre à paraître à ses yeux.

SCÈNE IV : DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE, *à Angélique qui sort.*

Hé quoi ! vous me fuyez? Daignez au moins m'apprendre...

SCÈNE V : DORANTE, NÉRINE.

DORANTE

Et toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre?
Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur?

NÉRINE

Non, monsieur ; je vous sers toujours avec vigueur.
Laissez-moi faire.

SCÈNE VI : DORANTE, *seul.*

O ciel, ce trait me désespère.
Je veux approfondir un si cruel mystère.
(*Il va pour sortir.*)

SCÈNE VII : LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE

Où courez-vous, Dorante?

DORANTE, *à part.*

O contretemps fâcheux !
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire ; et votre âme contente...
Mais non, retirez-vous ; un homme m'épouvante.
L'ombre d'un tête-à-tête, et dedans et dehors,
Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE, *allant pour sortir.*

J'obéis...

LA COMTESSE

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour saura servir de bride,
N'est-il pas vrai ?

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

En ce temps les amants
Près du sexe d'abord sont si gesticulants...
Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paraître ;
Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

En vérité, j'ai le cœur douloureux
Qu'Angélique si mal reconnaisse vos feux :
Et si je n'avais pas une vertu sévère,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austère,
Je pourrais bien... Mais non, je ne puis vous ouïr :
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

Vos discours, votre air soumis et tendre,
Ne feront que m'aigrir, au lieu de me surprendre.
Bannissons la tendresse ; il faut la supprimer.
Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.
Me trouvez-vous, monsieur, femme à manquer d'amant?
J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête ;
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah ! vous le prenez là sur un fort joli ton.
En vérité !

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

Et je vous trouve bon !

DORANTE

Le respect...

LA COMTESSE

Le respect est là mal en sa place ;
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirants pouvaient me négliger,
Je ne vous prendrais pas pour m'en dédommager.
Du respect ! du respect ! Ah ! le plaisant visage !

DORANTE

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.
Mais monsieur le marquis, qui paraît en ces lieux,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

SCÈNE VIII : LA COMTESSE, *seule.*

Je suis au désespoir : je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le marquis vient : il faut m'assurer un parti ;
Et je n'en prétends pas avoir le démenti.

SCÈNE IX : LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS

A mon bonheur enfin, madame, tout conspire :
Vous êtes toute à moi.

LA COMTESSE

Que voulez-vous donc dire,
Marquis?

LE MARQUIS

Que mon amour n'a plus de concurrent ;
Que je suis et serai votre seul conquérant ;
Que si vous ne battez au plus tôt la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE

Moi ! que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS

Entre nous, sans façon,
A Valère de près j'ai serré le bouton [1] :
Il m'a cédé les droits qu'il avait sur votre âme.

LA COMTESSE

Hé ! le petit poltron !

LE MARQUIS

Oh ! palsambleu ! madame,
Il serait un Achille, un Pompée, un César,
Je vous le conduirais poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.
Je suis vert.

LA COMTESSE

Dans le fond, j'en ai l'âme ravie.
Vous ne connaissez pas, marquis, tout votre mal :
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer...

---

1. *Serrer le n* : rabattre les prétentions.

LA COMTESSE

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS

Est-ce ce financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure ;
Qui bâtit un palais sur lequel on a mis,
Dans un grand marbre noir, en or : l'Hôtel Damis ;
Lui qui voyait jadis imprimé sur sa porte :
Bureau du pied-fourché, chair salée et chair morte[1] ;
Qui dans mille portraits expose ses aïeux,
Son père, son grand-père, et les place en tous lieux,
En sa maison de ville, en celle de campagne,
Les fait venir tout droit des comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
L'un s'appelait Champagne et l'autre Poitevin[2] ?

LA COMTESSE

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS

C'est donc ce sénateur, cet Adonis de robe,
Ce docteur en soupers, qui se tait au palais,
Et sait sur des ragoûts prononcer des arrêts ;
Qui juge sans appel, sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos ou bien de la Montagne ;
Qui, de livres de droit toujours débarrassé,
Porte cuisine en poche et poivre concassé.

LA COMTESSE

Non, marquis, c'est Dorante ; et j'ai su m'en défaire.

LE MARQUIS

Quoi ! Dorante ! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant, qu'à l'instant je viens de voir sortir?

LA COMTESSE

C'est lui-même.

LE MARQUIS

Eh ! parbleu ! vous deviez m'avertir ;
Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.
Je ne suis pas méchant : mais, sans bruit, sans scandale,

1. C'est-à-dire lui qui jadis était percepteur des droits sur la viande de boucherie. —
2. *Champagne* et *Poitevin* sont des noms de laquais.

Sans lui donner le temps seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourrait...

LE MARQUIS

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On aurait avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS

Ah ! parbleu ! volontiers. Vous me chatouillez l'âme.
Par affaire de cœur qu'entendez-vous, madame?

LA COMTESSE [1]

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement?

LA COMTESSE

Quoi ! vous prétendriez, si j'avais la faiblesse...

LE MARQUIS

Ah ! ma foi ! l'on n'a plus tant de délicatesse ;
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut ;
Le mariage suit, et vient après, s'il veut.

LA COMTESSE

Je prétends que l'hymen soit le but de l'affaire.
Et ne donne mon cœur que par-devant notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

---

1. Dans les éditions postérieures à 1709, au lieu de ce vers et des suivants, on lit :

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même ; et je prétends
Qu'un hymen bien scellé...

LE MARQUIS.

C'est comme je l'entends,
Et ce n'est qu'en époux que je prétends vous plaire.

LA COMTESSE.

Je ne donne mon cœur que par-devant notaire.
Je veux, etc.

LE MARQUIS

Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un empereur romain.

LA COMTESSE

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fidèles.

LE MARQUIS

Oh ! parbleu ! nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce ;
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE

Adieu. Fasse le ciel, marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour !

SCÈNE X : LE MARQUIS, *seul.*

Eh bien ! marquis, tu vois, tout rit à ton mérite ;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite :
Tu dois être content de toi par tout pays :
On le serait à moins. Allons, saute, marquis.
Quel bonheur est le tien ! Le ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour.
N'es-tu pas fait à peindre? Est-il homme à la cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine?
Et pour l'esprit, parbleu ! tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc? Allons, saute, marquis.
La nature, le ciel, l'amour et la fortune
De tes prospérités font leur cause commune ;
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ;
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais,
Les yeux à fleur de tête, et les dents assez belles.
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles?
Près du sexe tu vins, tu vis, et tu vainquis[1] ;
Que ton sort est heureux ! Allons, saute, marquis.

1 *Tu vins, etc.* Allusion au mot de César: *Veni, vidi, vici* ; Je vins, je vis, je vainquis.

SCÈNE XI : LE MARQUIS, HECTOR.

HECTOR

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte?
Hé quoi ! monsieur, tout seul vous sautez de la sorte !

LE MARQUIS

C'est un pas de ballet que je veux repasser.

HECTOR

Mon maître, qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS

Que dis-tu là? ton maître !

HECTOR

Oui, monsieur, à l'instant vous l'allez voir paraître.

LE MARQUIS

En ces lieux je ne puis plus longtemps m'arrêter ;
Pour cause, nous devons tous deux nous éviter.
Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable ;
Il est brutal, je suis emporté comme un diable ;
Il manque de respect pour les vice-baillis,
Et nous aurions du bruit. Allons, saute, marquis.

SCÈNE XII : HECTOR, *seul.*

Allons, saute marquis. Un tour de cette sorte
Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte :
Il vient de la Garonne. Oh ! parbleu ! dans ce temps
Je n'aurais jamais cru les marquis si prudents.
Je ris : et cependant [1] mon maître à l'agonie
Cède en un lansquenet à son mauvais génie.

SCÈNE XIII : VALÈRE, HECTOR.

HECTOR

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

---

1. *Cependant* : pendant ce temps.

VALÈRE

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés !
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

VALÈRE

De serpents mon cœur est dévoré ;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate.*)
Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les partis [1],
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher ;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre ;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALÈRE

Que la foudre t'écrase !
Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours !
Je n'aimerai que vous ; m'aimerez-vous toujours?

---

1. Expression propre au jeu de lansquenet.

Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisque enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond ; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.
(*Hector approche un fauteuil.*
Valère, assis.)
Va me chercher un livre.

HECTOR

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu ; prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort, et rentre tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALÈRE

Lis.

HECTOR

Que je lise Sénèque?

VALÈRE

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR

Eh ! vous n'y pensez pas ;
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE

Lis donc.

HECTOR *lit.*

« Chapitre six. — Du mépris des richesses. »

« La fortune offre aux yeux des brillants mensongers;
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;
Leur possession trouble, et leur perte est légère :
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
Des mouvements de rage.
(*Il s'assied.*)
Allons, poursuis, achève.

HECTOR

« L'or est comme une femme ; on n'y saurait toucher,
Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
L'un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie,
Sont deux grands rémoras[1] pour la philosophie. »
N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

HECTOR

« Que faut-il... »

VALÈRE

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR

« Que faut-il à la nature humaine?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris?

VALÈRE

Non, il était de Rome.

---

1. *Rémoras* : poissons qui, dit-on, arrêtaient les navires. Ici, au figuré : obstacles.

Dessiné par J. M. Moreau le jeune. Gravé par L.-L. Delignon.

Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'élève
Des mouvements de rage.

(Acte IV, scène XIII.)

Dix fois à carte triple être pris le premier[1] !

HECTOR

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre :
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air?
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE

Que je chante !

HECTOR

Monsieur...

VALÈRE

Que je chante, bourreau?
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
« Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or, »
Disiez-vous.

VALÈRE

Ah ! je sens redoubler ma colère.

HECTOR

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

SCÈNE XIV : GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE

Pour quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort?
(*A Hector.*)
Est-ce toi, malheureux, qui causes ce transport?

1. Expression du jeu de la Vendôme.

VALÈRE

Non pas, monsieur.

HECTOR, *à Géronte.*

Ce sont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête, et que Sénèque exhale.

GÉRONTE

Qu'est-ce à dire, Sénèque?

HECTOR

Oui, monsieur : maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant,
C'est la philosophie, et voilà notre livre ;
C'est Sénèque.

GÉRONTE

Tant mieux : il apprend à bien vivre.
Son livre est admirable et plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR

Ah ! si vous aviez lu son traité des richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses maîtresses ;
Comme la femme ici n'est qu'un vrai rémora[1],
Et que, lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos âmes...
Ah ! que ce livre-là connaissait bien les femmes !

GÉRONTE

Hector en peu de temps est devenu docteur.

HECTOR

Oui, monsieur, je saurai tout Sénèque par cœur.

GÉRONTE, *à Valère.*

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance.
Je quitte le notaire, et j'ai vu les parents,
Qui, d'une et d'autre part, me paraissent contents.
Vous avez vu, je crois, Angélique? et j'espère
Que son consentement...

VALÈRE

Non, pas encor, mon père.

---

1. Rémora. Hector vient de lire le mot dans Sénèque.

Certaine affaire m'a...

GÉRONTE

Vraiment, pour un amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement.
Courez-y : dites-lui que ma joie est extrême ;
Que, charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, et l'embrasser...

HECTOR, *à Géronte.*

Tout doux !
Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALÈRE, *à Géronte.*

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCÈNE XV : GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR

Il vous plaira toujours d'être mémoratif[1]
D'un papier que tantôt, d'un air rébarbatif...
Et même avec scandale...

GÉRONTE

Oui-dà ! laisse-moi faire.
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR

J'irai donc, sur ce pied[2], vous visiter demain.

SCÈNE XVI : GÉRONTE, *seul.*

Grâces au ciel, mon fils est dans le bon chemin ;
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînait du jeu la passion ardente.
Ah ! qu'un père est heureux qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement !

---

1. *Être mémoratif de* : se souvenir de. — 2. *Sur ce pied* : dans ces conditions.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE

Hé ! madame, cessez d'éviter ma présence.
Je ne viens point, armé contre votre inconstance,
Faire éclater ici mes sentiments jaloux,
Ni par des mots piquants exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez, mon cœur vous justifie.
Votre légèreté veut que je vous oublie :
Mais, loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGÉLIQUE

Que votre emportement en reproches éclate ;
Je mérite les noms de volage, d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi :
J'en prévois les dangers ; mais un sort tyrannique...

DORANTE

Votre cœur est hardi, généreux, héroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, madame, d'y courir.

NÉRINE

Quand j'en devrais mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur ; je ne veux point qu'on dise
Que vous ayez sous moi fait pareille sottise.
Valère est un indigne ; et, malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE

En faveur de mon faible il faut lui faire grâce.
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse,

Hélas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui?

DORANTE

Ces feux sont trop charmants pour vouloir les éteindre.
Je ne suis point, madame, ici pour vous contraindre.
Mon neveu vous épouse ; et je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCÈNE II : MADAME LA RESSOURCE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE

Madame la Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire?

MADAME LA RESSOURCE

Je cherche un cavalier pour finir une affaire...
On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE

Cette Nérine-là connaît toute la France.

NÉRINE

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connaissance.
C'est une illustre au moins, et qui sait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet.
Habile en tous métiers, intrigante parfaite ;
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète,
Met à perfection un hymen ébauché.
Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

MADAME LA RESSOURCE

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle :
Vous avez si bon cœur...

NÉRINE

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux et brillants,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, *à madame la Ressource.*

Mais ne craignez-vous point qu'un soir, dans le silence...

NÉRINE

Bon, bon ! tous les filous sont de sa connaissance !

MADAME LA RESSOURCE

Nérine rit toujours.

NÉRINE, *à madame la Ressource.*

Montrez-nous votre écrin.

MADAME LA RESSOURCE

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard en main.
Regardez ce brillant, je vais en faire affaire
Avec et par-devant un conseiller notaire.
Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient là.

NÉRINE

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opéra.

SCÈNE III : LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

NÉRINE

Mais voici la comtesse.

MADAME LA RESSOURCE

On m'attend ; je vous quitte.

NÉRINE

Non, non ; sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Votre choix est-il fait? Peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir?

ANGÉLIQUE

Oui, ma sœur, il est fait ; et ce choix doit vous plaire,
Puisque avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE

Apparemment monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidèle aspirant dont vous comblez les vœux?

DORANTE

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.
Si madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,

Plus que tout autre amant j'aurais pu l'espérer.

LA COMTESSE

La perte n'est pas grande et se peut réparer.

SCÈNE IV : LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, MADAME LA RESSOURCE, NÉRINE.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Charmé de vos beautés, je viens enfin, madame,
Ici mettre à vos pieds et mon corps et mon âme.
Vous serez, par ma foi, marquise cette fois ;
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

MADAME LA RESSOURCE, *à part.*

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE

Monsieur, je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes gentilhomme, et cela me suffit.

LE MARQUIS

Je le suis du déluge[1].

MADAME LA RESSOURCE, *à part.*

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS

En faisant avec moi cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en France
Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez[2],
Des enfants de tout point mieux conditionnés.
Vous verrez si je mens.
(*Apercevant madame la Ressource.*)
Ah ! vous voilà, madame !
(*A la Comtesse.*)
Et que faites-vous donc ici de cette femme?

NÉRINE, *au Marquis.*

Vous la connaissez?

LE MARQUIS

Moi? je ne sais ce que[3] c'est.

---

1. *Du déluge* : depuis le déluge. — 2. *Si vous me l'ordonnez* : si c'est à moi que vous ordonnez de le faire. — 3. *Ce que* : qui.

MADAME LA RESSOURCE, *au Marquis.*

Ah ! je vous connais trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous résoudrez-vous, monsieur le gentilhomme
Fait du temps du déluge, à me payer ma somme?
Mes quatre cents écus prêtés depuis cinq ans?

LE MARQUIS

Pour me les demander vous prenez bien le temps !

MADAME LA RESSOURCE

Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux

LE MARQUIS

Eh ! vous rêvez, ma mie!

MADAME LA RESSOURCE

Voici le grand merci d'obliger des ingrats,
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...
Baste...

LA COMTESSE, *à madame la Ressource.*

Parlez, parlez.

MADAME LA RESSOURCE

Non, non ; il est trop rude
D'aller de ses parents montrer la turpitude.

LA COMTESSE

Comment donc?

LE MARQUIS, *à part.*

Ah ! je grille.

MADAME LA RESSOURCE

Au Châtelet[1] sans moi,
On le verrait encor vivre aux dépens du roi.

NÉRINE

Quoi ! monsieur le marquis...

MADAME LA RESSOURCE

Lui, marquis ! c'est l'Épine[2].
Je suis marquise donc, moi qui suis sa cousine?

1. Le *Châtelet* était alors la prison pour dettes. — 2. *C'est l'Epine* qu'il se nomme.

Son père était huissier à verge[1] dans le Mans.

LE MARQUIS

Vous en avez menti.

(*A part.*)

Maugrebleu des parents !

MADAME LA RESSOURCE

Mon oncle n'était pas huissier? Qu'il t'en souvienne.

LE MARQUIS

Son nom était connu dans le haut et bas Maine.

NÉRINE

Votre père était donc un marquis exploitant[2]?

ANGÉLIQUE

Vous aviez là, ma sœur, un fort illustre amant.

MADAME LA RESSOURCE

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,
Quand il vint à Paris en guêtres par le coche.

LE MARQUIS

D'accord, puisqu'on le sait, mon père était huissier,
Mais huissier à cheval ; c'est comme chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flamme.
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent ;
Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS

Insolent? moi qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche !

LA COMTESSE

Sors d'ici, malheureux ; porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS

Oui ! l'on agit de même avec les gens de cour !
On reconnaît si mal le rang et le mérite !

---

1. *Verge* : baguette garnie d'ivoire qui servait d'insigne à certains huissiers. — 2. *Exploitant* : qui rédige des exploits.

J'en suis, parbleu ! ravi. Pour le coup, je vous quitte.
J'ai, pour briller ailleurs, mille talents acquis ;
Je vais m'en consoler. Allons, saute, marquis[1].
(*Il sort.*)

SCÈNE V : LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

LA COMTESSE

Je n'y puis plus tenir, ma sœur, et je vous laisse.
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains.
Désormais pour toujours je renonce aux humains.

SCÈNE VI : ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

DORANTE

Ils prennent leur parti.

MADAME LA RESSOURCE

La rencontre est plaisante !
Je l'ai démarquisé bien loin de son attente.
J'en voudrais faire autant à tous les faux marquis.

NÉRINE

Vous auriez, par ma foi, bien à faire à Paris.
Il est tant de traitants[2] qu'on voit, depuis la guerre,
En modernes seigneurs sortir de dessous terre
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille[3] achète un marquisat.

ANGÉLIQUE, *à madame la Ressource.*

Vous avez découvert ici bien du mystère.

MADAME LA RESSOURCE

De quoi s'avise-t-il de me rompre en visière[4] ?
Mais, aux grands mouvements qu'en ce lieu je puis voir,

---

1. Sainte-Beuve écrit : « Dans sa comtesse bourgeoise et précieuse, dans son marquis fringant et freluquet et dans bien d'autres portraits qu'il introduit incidemment, Regnard a peint les anoblis, les enrichis, les fats de toutes sortes qui vont bientôt être le monde de la Régence. Il voyait au naturel et peignait avec saillie ces générations affectées et grossières. C'est le jeu, c'est le vin, le contraire en tout du sobre et du poli ; l'orgie avait commencé à huis clos... » — 2. *Traitant* : financier chargé du recouvrement des impôts. — 3. *Mandille* : casaque que portaient les laquais. — 4. *Rompre en visière* : contredire, attaquer brusquement.

Madame se marie?

NÉRINE

Oui, vraiment, dès ce soir.

MADAME LA RESSOURCE, *fouillant dans sa poche.*

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendants de brillants que j'ai là de rencontre[1].
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà ;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela ;
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NÉRINE

Faites-le voir.

MADAME LA RESSOURCE

Non, non ; on doit me le reprendre.

NÉRINE, *le lui arrachant.*

Oh ! je suis curieuse ; il faut me montrer tout.
Que les brillants sont gros ! ils sont fort de mon goût.
Mais que vois-je, grands dieux ! quelle surprise extrême !
Aurais-je la berlue? Eh ! ma foi, c'est lui-même !
Ah !...
(*Elle fait un grand cri.*)

ANGÉLIQUE

Qu'as-tu donc, Nérine? et te trouves-tu mal?

NÉRINE

Votre portrait, madame, en propre original.

ANGÉLIQUE

Mon portrait ! Es-tu folle?

NÉRINE, *pleurant.*

Ah ! ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse?

MADAME LA RESSOURCE

Que veut dire ceci?

ANGÉLIQUE, *à Nérine.*

Tu te trompes. Vois mieux.

---

1. *De rencontre* : par hasard.

NÉRINE

Regardez donc vous-même, et voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE

Tu ne te trompes point, Nérine ; c'est lui-même ;
C'est mon portrait, hélas ! qu'en mon ardeur extrême
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avait juré de conserver toujours.

MADAME LA RESSOURCE

Votre portrait ! Il est à moi, sans vous déplaire ;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valère.

ANGÉLIQUE

Juste ciel !

NÉRINE

Le fripon !

DORANTE, *prenant le portrait.*

Je veux aussi le voir.

MADAME LA RESSOURCE

Ce portrait m'appartient, et je prétends l'avoir.

DORANTE, *à madame la Ressource.*

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie :
C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE

C'en est fait : pour jamais je le veux oublier !

NÉRINE, *à Angélique.*

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
Étant encore amant, il vous vendra, madame,
A beaux deniers comptants, quand vous serez sa femme.
Mais le voici qui vient.
(*A madame la Ressource.*)
A trois ou quatre pas,
De grâce, éloignez-vous, et ne vous montrez pas.

MADAME LA RESSOURCE

Mais pourquoi...

DORANTE

Du portrait ne soyez plus en peine.

MADAME LA RESSOURCE, *se retirant au fond de la scène.*

Lorsque je le verrai, j'en serai plus certaine.

SCÈNE VII : VALÈRE, ANGÉLIQUE, DORANTE, HECTOR, NÉRINE MADAME LA RESSOURCE, *au fond du théâtre.*

VALÈRE

Quel bonheur est le mien ! Enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré... Mais, ciel ! quelle tristesse,
Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse?
Est-ce ainsi que tantôt...

NÉRINE

Bon ! ne savez-vous pas ?
Les filles sont, monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALÈRE

Hé quoi ! changer si tôt !

ANGÉLIQUE

Ne craignez point, Valère,
Les funestes retours de mon humeur légère :
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALÈRE

Que ce tendre discours me calme et me rassure !

NÉRINE, *à part.*

Tu ne seras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGÉLIQUE

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
Doit avoir la copie avec l'original.

VALÈRE

Madame, en ce moment que mon âme est contente !

ANGÉLIQUE

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante?

DORANTE

Je veux ce qu'il vous plaît : vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi.
Votre bouche, madame, a prononcé sans feindre ;
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR, *bas à Valère.*

De l'arrêt, tout du long, il va payer les frais.

ANGÉLIQUE

Valère, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALÈRE

Jamais tant de bontés...

ANGÉLIQUE

Montrez donc, sans attendre,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre ;
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALÈRE, *fouillant dans sa poche.*

Soit... Mais permettez-moi de vous désobéir.
C'est mon oncle : en voyant de votre amour ce gage,
Il jouerait, à vos yeux, un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE

Vous pouvez le montrer.
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE

Madame au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire gloire.

VALÈRE, *fouillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher :
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, *apercevant madame la Ressource.*

Ah ! nous sommes perdus ! j'aperçois l'usurière.

VALÈRE

C'est votre faute, si...
(*A Hector.*)
Qu'as-tu fait du portrait?

HECTOR

Du portrait?

VALÈRE

Oui, maraud ; parle, qu'en as-tu fait?

HECTOR, *tendant la main par derrière, dit bas à madame la Ressource.*

Madame la Ressource, un moment, sans paraître,
Prêtez-nous notre gage.

VALÈRE

Ah ! chien ! ah ! double traître !
Tu l'as perdu.

HECTOR

Monsieur...

VALÈRE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut que ton trépas...

HECTOR, *à genoux.*

Ah ! monsieur, arrêtez, et ne me tuez pas !
Voyant dans ce portrait madame si jolie,
Je l'ai mis chez un peintre ; il m'en fait la copie.

VALÈRE

Tu l'as mis chez un peintre !

HECTOR

Oui, monsieur.

VALÈRE

Ah ! maraud !
Va, cours me le chercher, et reviens au plus tôt.

DORANTE, *montrant le portrait.*

Épargnez-lui ses pas. Il n'est plus temps de feindre.
Le voici.

HECTOR, *à part.*

Nous voilà bien achevés de peindre !
Ah ! carogne !

VALÈRE, *à Angélique.*

Le peintre...

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Avec de vains détours,
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALÈRE

Madame, en vérité, de telles épithètes
Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE

Perfide que vous êtes !

Ce portrait, que tantôt je vous avais donné
Pour le gage d'un cœur le plus passionné,
Malgré tous vos serments, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage !

VALÈRE

Ah ! qu'à vos yeux je meure..

ANGÉLIQUE

Ah ! cessez de vouloir plus longtemps m'outrager,
Cœur lâche.

HECTOR, *bas à Valère.*

Nous devions tantôt le dégager ;
Et, contre mon avis, vous avez fait la chose.

MADAME LA RESSOURCE

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause ;
Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE

Laissez-le-moi garder ; j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCÈNE VIII : GÉRONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE, MADAME LA RESSOURCE, NÉRINE, HECTOR.

GÉRONTE, *à Angélique.*

Que mon âme est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie !
J'attends depuis longtemps ce fortuné moment.

NÉRINE

Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GÉRONTE

De vous trouver ici je suis ravi, mon frère.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire ;
Et l'hymen de madame, à vous en parler net,
N'était, en vérité, point du tout votre fait[1]

DORANTE

Il est vrai.

. *N'était point votre fait* : ne vous convenait pas.

GÉRONTE, *à Angélique.*

Le notaire en ce lieu va se rendre ;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE

Oh ! par ma foi, monsieur, vous ne prendrez qu'un rat[1] ;
Et le notaire peut remporter son contrat.

GÉRONTE

Comment donc?

ANGÉLIQUE

Autrefois mon cœur eut la faiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse ;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon portrait enfin son lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux ; et, contre mon attente,
En ce moment, monsieur, je me donne à Dorante.
(*A Dorante.*)
Acceptez-vous ma main?

DORANTE

Ah ! je suis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, *à Hector.*

Parle, toi, si tu veux,
Explique ce mystère.

HECTOR

Oh ! par ma foi, je n'ose ;
Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE

Parle donc.

HECTOR

Pour avoir mis, sans réflexion,
Le portrait de madame une heure en pension
(*Montrant madame la Ressource.*)
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GÉRONTE

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger.

---

1. *Prendre un rat* : manquer son coup.

J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, va, je te déshérite ;
Je ne veux plus te voir, après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX : ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE, HECTOR.

HECTOR

Le beau présent de noce !

ANGÉLIQUE, *à Valère, donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses présents,
Vous ne ferez, je crois, fortune de longtemps.

MADAME LA RESSOURCE, *à Dorante.*

Et mon portrait, monsieur, vous plaît-il me le rendre?

DORANTE

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi, Nérine, aussi. Suivez-moi toutes deux.
(*A Valère.*)
Quelque autre fois, monsieur, vous serez plus heureux.

(*Il sort.*)

SCÈNE X: MADAME LA RESSOURCE, VALÈRE, NÉRINE, HECTOR.

MADAME LA RESSOURCE, *faisant la révérence à Valère.*

En toute occasion soyez sûr de mon zèle.

(*Elle sort.*)

HECTOR, *à madame la Ressource.*

Adieu, tison d'enfer, fesse-mathieu femelle.

SCÈNE XI : NÉRINE, VALÈRE, HECTOR.

NÉRINE, *à Valère.*

Grâce au ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu.
Vous épouser, monsieur, c'était jouer gros jeu.
(*Elle sort en lui faisant la révérence.*)

SCÈNE XII : VALÈRE, HECTOR.

(*Hector fait la révérence à son maître, et va pour sortir.*)

VALÈRE

Où vas-tu donc?

HECTOR

Je vais à la bibliothèque
Prendre un livre, et vous lire un traité de Sénèque.

VALÈRE

Va, va, consolons-nous, Hector : et quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

DEMOCRITE,

COMEDIE.

Le prix 20. ſ.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE 1700.

DÉMOCRITE AMOUREUX

Comédie en cinq actes, en vers

Représentée pour la première fois
le 12 janvier 1700

EXTRAITS SUIVIS

Strabon, « valet de pied de la philosophie », c'est-à-dire de Démocrite, était le mari « d'une méchante femme » qu'il croit « bien défunte », attendu que

Depuis vingt ans et plus son extrême insolence
Lui fit quitter Argos...

Il a mené joyeuse vie et se vante d'« aimer encore le sexe ».
A Athènes, où il a suivi Démocrite, il rencontre une accorte « suivante de la princesse Ismène ». Il en tombe amoureux et va entreprendre de faire sa conquête.

STRABON

...Quelle est cette égrillarde
Qui d'un œil curieux me tourne[1] et me regarde?

CLÉANTHIS, *à part.*

Voilà, certes, quelqu'un de ces nouveaux venus ;
Et ces traits-là me sont tout à fait inconnus.

STRABON, *à part.*

Mon port lui paraît noble, et ma mine assez bonne ;
La princesse a, je crois, dessein sur ma personne[2].

---

1. *Me tourne* : tourne autour de moi. — 2. Strabon prend la suivante pour la Princesse elle-même.

Il ne faut point ici perdre le jugement,
Mais en homme d'esprit tourner un compliment.
(*Haut.*)
Madame, s'il est vrai, selon nos axiomes
Que tous corps ici-bas sont composés d'atomes,
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre est formé d'atomes bien parfaits[1].
Ces organes subtils, d'où votre esprit transpire[2],
Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLÉANTHIS

A votre air étranger, on devine aisément...

STRABON

A mon air étranger ! Parlez plus congrument.
Je suis homme de cour ; et pour la politesse,
J'en ai, sans me vanter, de la plus fine espèce.

CLÉANTHIS

Un esprit méprisant ne m'a point fait parler ;
Et tous nos courtisans voudraient vous ressembler.

STRABON

Je le crois.

CLÉANTHIS

Je voulais par vous-même m'instruire
Quel sujet, quelle affaire à la cour vous attire.

STRABON

C'est par l'ordre du roi que j'y viens aujourd'hui ;
Je suis, sans me vanter, assez bien avec lui ;
Le plaisir de nous voir quelquefois nous rassemble,
Et nous devons, je crois, ce soir souper ensemble.

CLÉANTHIS

C'est un honneur qu'il fait à peu de courtisans.

STRABON

D'accord ; mais il sait vivre et connaît bien ses gens.
Pour convive, je suis d'une assez bonne étoffe,
Suivant de Démocrite, et garçon philosophe.

---

1. *Strabon* parle selon les théories du philosophe Démocrite, dont il est « le suivant ». — 2. *Transpirer* : transparaître, se manifester.

CLÉANTHIS

On le voit ; votre esprit éclate dans vos yeux.

STRABON

Madame...

CLÉANTHIS

Tout en vous est noble et gracieux.

STRABON

Madame, à bout portant vous tirez la louange !
Je veux être un maraud, si mes sens, en échange
Auprès de vos appas, ne sont tout stupéfaits.

CLÉANTHIS

Peu de cœurs devant vous ont conservé leur paix.

STRABON

Oh ! madame, il est vrai qu'on est fait d'un modèle
A ne pas attaquer vainement une belle.
On sait de son esprit se servir à propos ;
Se plaindre, se brouiller, écrire en quatre mots,
Revenir, s'apaiser, se remettre en colère,
Faire bien le jaloux et vouloir se défaire ;
Commander à ses pleurs de sortir au besoin ;
Être un jour sans manger, bouder seul en un coin ;
Redoubler quelquefois de tendresses nouvelles.
Lorsque l'on sait jouer ce rôle auprès des belles
On est bien malheureux et bien disgracié
Quand on manque, à la fin, d'en tirer aile ou pied.

CLÉANTHIS

La nature, en naissant, vous fit l'âme sensible.

STRABON

Le soufre préparé n'est pas plus combustible.

CLÉANTHIS

Ainsi donc votre cœur s'est souvent enflammé?
Vous aimiez autrefois?

STRABON

Non, mais j'étais aimé.
Je me suis signalé par plus d'une victoire.
Mais si de vous aimer vous m'accordiez la gloire,

Vous verriez tout mon cœur, par des soins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLÉANTHIS

Mon bonheur serait pur, et ma gloire trop grande,
De recevoir ici vos vœux et votre offrande ;
Mais certaine raison, qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.

STRABON

A mes désirs aussi j'en ai quelqu'un contraire ;
Mais où parle l'amour, la raison doit se taire.

CLÉANTHIS, *à part.*

Si mon traître d'époux par bonheur était mort...

STRABON, *à part.*

Si ma méchante femme avait fini son sort...

CLÉANTHIS, *à part.*

Que je me serais fait un bonheur de lui plaire !

STRABON, *à part.*

Que nous aurions bientôt terminé notre affaire !

CLÉANTHIS, *à Strabon.*

Votre abord est si tendre et si persuasif...

STRABON, *à Cléanthis.*

Vous avez un aspect tellement attractif...

CLÉANTHIS

Que d'un charme puissant on se sent ravir l'âme.

STRABON

Qu'en vous voyant paraître, aussitôt on se pâme.

CLÉANTHIS

Je sens que ma vertu combat mal avec vous
Il faut nous séparer.
(*A part.*)
Ah ! ciel, si mon époux
Avait été formé sur un pareil modèle,
Qu'il m'eût donné d'amour !

STRABON

Adieu, charmante belle.

Auprès de vos appas je défends mal mon cœur.
(*A part.*)
Ah ciel ! si j'avais eu femme de cette humeur,
Quelles félicités ! et qu'en sa compagnie
J'aurais avec plaisir passé toute ma vie !

(Acte II, scène VII.)

Strabon, de plus en plus épris, touche presque à la victoire, quand il découvre l'identité de celle qu'il aime.

STRABON, *à part.*

Ouf ! je suis bien guédé[1] ! Par ma foi, la science
Ne s'acquiert point du tout à force d'abstinence.
C'est mon système à moi : l'esprit croît dans le vin ;
Je m'en sens déjà plus trois fois que ce matin.
Je me venge à longs traits de la philosophie.
(*A Cléanthis.*)
Hé ! vous voilà, princesse, infante de ma vie !
Vous voyez un seigneur fort satisfait de soi,
Un convive échappé de la table du roi.
Il tient bon ordinaire, et je l'en félicite.

CLÉANTHIS

Au disciple fameux du savant Démocrite
Plus qu'à nul autre humain cet honneur était dû.

STRABON

C'est un petit repas que le roi m'a rendu :
Nous nous traitons[2] parfois.

CLÉANTHIS

Vous ne sauriez mieux faire :
Rien ne fait des amis comme la bonne chère,
Quoiqu'on embrasse ici des gens de tous métiers,
Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuisiniers.

STRABON

Cet honneur, quoique grand, ne me toucherait guère,
Si je n'étais bien sûr du bonheur de vous plaire.

---

1. *Guédé* : rassasié, saturé. Nous disons aujourd'hui : j'en ai assez ; j'en ai plein le dos ! — 2. *Nous nous traitons* : nous nous invitons à dîner.

Vous aimer est un bien pour moi plus précieux
Qu'être admis à la table et des rois et des dieux ;
Et l'on ne leur sert point, même en des jours de fête,
De morceau si friand à mon goût que vous l'êtes.

CLÉANTHIS

N'êtes-vous point de ceux dont l'usage est connu
Qui ne sont amoureux que quand ils ont bien bu,
A qui beaucoup de vin fait sortir la tendresse ;
Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtresse
Exhaler les transports de leurs brûlants désirs,
Et pousser des hoquets en guise de soupirs?
De nos jeunes seigneurs c'est assez la manière.

STRABON

Ma tendresse n'est point d'un pareil caractère ;
Bacchus n'est point chez moi l'interprète d'amour ;
J'ai près du sexe, enfin, l'air[1] de la vieille cour.
Mon cœur s'est laissé prendre en vous voyant paraître,
Et de ses mouvements n'a plus été le maître.
L'esprit, la belle humeur, la grâce, la beauté,
Tout en vous s'est uni contre ma liberté.

CLÉANTHIS

Ce n'est point un retour de pure complaisance
Qui me fait hasarder la même confiance,
Mais je vous avouerai qu'à vos premiers regards
Mon faible cœur s'est vu percé de toutes parts.
Je ne sais quel attrait et quel charme invisible
En un instant a pu me rendre si sensible ;
Et je n'ai point senti de transports aussi doux
Pour tout autre mortel que j'en ressens pour vous.

STRABON

En vous réciproquant, vous êtes, je vous jure,
De ces heureux transports payée avec usure.
L'on n'a jamais senti des feux si violents
Que ceux qu'auprès de vous et pour vous je ressens.
Mais ne puis-je savoir, en voyant tant de charmes,
Quel est l'aimable objet à qui je rends les armes?

---

1. *L'air* : les manières.

CLÉANTHIS

Bon ! que vous servirait de savoir qui je suis?
Ce nous serait peut-être une source d'ennuis,
Après vous avoir fait l'aveu de ma faiblesse.

STRABON

Ah ! que cette pudeur augmente ma tendresse !

CLÉANTHIS

Je devrais bien plutôt songer à me cacher.

STRABON

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLÉANTHIS

L'homme est d'un naturel si volage et si traître...
Qui le sait mieux que moi?

STRABON

Vous en avez peut-être
Été souvent trahie? Ici, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.
J'en ai, pour mes péchés, quelquefois fait l'épreuve.
Etes-vous fille?

CLÉANTHIS

Non.

STRABON

Femme?

CLÉANTHIS

Point du tout.

STRABON

Veuve?

CLÉANTHIS

Je ne sais.

STRABON

Oh ! parbleu, vous vous moquez de nous.
De quelle espèce donc, s'il vous plaît, êtes-vous?

CLÉANTHIS

Je fus fille autrefois, et pour telle employée.

STRABON

Je le crois.

CLÉANTHIS

A quinze ans, je me suis mariée :
Mais depuis le long temps que sans époux je vis
Je ne saurais passer pour femme à mon avis ;
Ni pour veuve non plus, puisqu'en effet j'ignore
Si le mari que j'eus est mort ou vit encore.

STRABON

Ce discours, quoique abstrait, me paraît assez bon.
Je ne suis, comme vous, homme, veuf, ni garçon ;
Et mon sort, de tout point, est si conforme au vôtre
Qu'il semble que le ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

CLÉANTHIS, *à part.*

Homme, veuf, ni garçon !

STRABON *à part.*

Fille, femme, ni veuve !

CLÉANTHIS, *à part.*

Le cas est tout nouveau.

STRABON, *à part.*

L'aventure est très neuve.
(*A Cléanthis.*)
Depuis quand, s'il vous plaît, vivez-vous sans époux?

CLÉANTHIS

Depuis près de vingt ans je goûte un sort si doux.
J'avais pris un mari fourbe, plein d'injustice,
Qui d'aucune vertu ne rachetait ses vices,
Ivrogne, débauché, scélérat, ombrageux.
Pour sa mort je faisais tous les jours mille vœux.
Enfin le ciel plus doux, touché de ma misère,
Lui fit naître en l'esprit un dessein salutaire ;
Il partit, me laissant, par bonheur, sans enfants.

STRABON

C'est tout comme chez nous. Depuis le même temps.
Inspiré par le ciel, je quittai ma patrie,
Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie.
Jamais un tel démon ne sortit des enfers.
C'était un vrai lutin, un esprit de travers,

Un vieux singe en malice, insolente, revêche,
Coquette, sans esprit, menteuse, pie-grièche.
A la noyer cent fois je m'étais attendu ;
Mais je n'en ai rien fait, de peur d'être pendu.

CLÉANTHIS

Cette femme vous est vraiment bien obligée !

STRABON

Bon ! tout autre que moi ne l'eût point ménagée,
Elle aurait fait le saut.

CLÉANTHIS

Et de grâce, en quels lieux
Aviez-vous épousé ce chef-d'œuvre des cieux?

STRABON

Dans Argos.

CLÉANTHIS, *à part.*

Dans Argos !

STRABON

Où la fortune a-t-elle
Mis en vos mains l'époux d'un si rare modèle?

CLÉANTHIS

Dans Argos.

STRABON, *à part.*

Dans Argos !
(*Haut.*)
Et, s'il vous plaît, quel nom
Portait ce cher époux?

CLÉANTHIS

Il se nommait Strabon.

STRABON

Strabon !
(*A part.*)
Haï.

CLÉANTHIS

Pourrait-on aussi, sans vous déplaire,
Savoir quel nom portait cette épouse si chère?

STRABON

Cléanthis.

Dessiné par L. M. Moreau le jeune. Gravé par L. B. Simonet.

Qu'elle est laide à présent! et qu'elle a l'air mauvais!

(Acte IV, scène VII.)

CLÉANTHIS

Cléanthis !
(*A part.*)
C'est lui !

STRABON, *à part.*

C'est elle, ô dieux !

CLÉANTHIS, *à part.*

Ses traits n'en disent rien ; mais je le sens bien mieux
Au soudain changement qui se fait dans mon âme.

STRABON

Madame, par hasard, n'êtes-vous point ma femme?

CLÉANTHIS

Monsieur, par aventure, êtes-vous mon époux?

STRABON

Il faut que cela soit ; car je sens que pour vous
Dans mon cœur tout à coup ma flamme est amortie
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLÉANTHIS

Ah ! te voilà donc, traître ! Après un si long temps
Qui t'amène en ces lieux? Qu'est-ce que tu prétends?

STRABON

M'en aller au plus tôt. Que ma surprise est forte !
Dis-moi, ma chère enfant, pourquoi n'es-tu pas morte?

CLÉANTHIS

Pourquoi n'es-tu pas morte? Indigne, scélérat,
Déserteur de ménage, et maudit renégat,
Pour t'arracher les yeux...

STRABON

Oh ! doucement, madame.
(*A part.*)
O pouvoir de l'hymen, quel retour en mon âme !

CLÉANTHIS, *à part.*

Je ressentais pour lui les transports les plus doux ;
Hélas ! qu'allais-je faire? il était mon époux.

(*Haut.*)
Va, fuis. Que le démon, qui te prit en ton gîte
Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vite.
Évite ma fureur ; retourne dans tes bois.

STRABON

Il ne vous faudra pas me le dire deux fois.
J'aime mieux être ermite et brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nu-pieds, sur des épines,
Que de vivre avec vous. Adieu.

CLÉANTHIS

Que je le hais !

STRABON

Qu'elle est laide à présent ! et qu'elle a l'air mauvais !

(Acte IV, scène VII.)

Rassurons-nous, la brouille n'est pas irrémédiable ; à la fin de la pièce ce groupe grec de fantaisie fait la paix et se réconcilie définitivement.

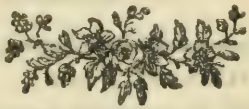
CLÉANTHIS

Je suis bien en courroux; si pourtant, aujourd'hui,
Tu voulais un peu mieux m'aimer ?

STRABON

Déjà, coquine,
Tu voudrais me tenir; je le vois à ta mine.
Je te pardonne tout, fais-moi grâce à ton tour.
Oublions le passé, renouvelons l'amour.
Je ne serai pas seul qui d'une âme enchantée
Aura repris sa femme après l'avoir quittée.

(Acte V, scène dernière.)



LE RETOUR IMPREVEU.

COMEDIE.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les Augustins, à la descente du Pont-neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE 1700.

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Clitandre.
CLITANDRE, amant de Lucile.
MADAME BERTRAND, tante de Lucile.
LUCILE.
CIDALISE.
LE MARQUIS.
LISETTE.
M. ANDRÉ, usurier.
MERLIN, valet de Clitandre.
JAQUINET, valet de Géronte.

La scène est à Paris.

LE RETOUR IMPRÉVU

Comédie en un acte, en prose

Représentée pour la première fois le jeudi 11 février 1700

NOTICE

Cette courte pièce, d'un comique franc et spirituel, « où la liaison et l'activité des scènes ne laissent pas un instant de trêve (Sainte-Beuve) », est imitée de la Mostellaria *(le Revenant) de Plaute.*

Regnard, en l'écrivant, s'est aussi inspiré de la Femme folle, *nouvelle du conteur italien Bandello, et d'une histoire analogue des* Joyeux Devis *de Bonaventure des Périers.*

L'auteur donna cette pièce en supplément de son Démocrite amoureux, *dont le demi-succès ne le satisfaisait point.*

En l'absence du bonhomme Géronte, son fils Clitandre mène joyeuse vie, avec l'aide d'un certain marquis, vend les tapisseries et les tableaux de son père, emprunte aux usuriers pour fêter la belle Lucile, qu'il veut épouser. Voilà que Géronte revient au moment même où Clitandre donne un repas à sa belle dans la maison paternelle. Pour éloigner le vieillard, le valet de Clitandre, Merlin, imagine de lui dire que sa maison est hantée par des revenants, et, pour justifier les réclamations des usuriers, explique que Clitandre a emprunté de l'argent pour acheter la maison de Mme Bertrand, tante de Lucile. De là un quiproquo comique entre Mme Bertrand et Géronte, chacun des deux croyant, sur les dires de Merlin, que l'autre a la tête fêlée. Tout se découvre, mais Géronte, remis en possession d'un trésor qu'on lui avait dérobé, pardonne tout.

LE RETOUR IMPRÉVU

— 1700 —

SCÈNE PREMIÈRE : MADAME BERTRAND, LISETTE.

MADAME BERTRAND

Ah ! vous voilà ! Je suis fort aise de vous rencontrer. Parlons ensemble un peu sérieusement, je vous prie, mademoiselle Lisette.

LISETTE

Aussi sérieusement qu'il vous plaira, madame Bertrand.

MADAME BERTRAND

Savez-vous bien que je suis fort mécontente de la conduite et des manières de ma nièce?

LISETTE

Comment donc, madame ! Que fait-elle de mal, s'il vous plaît?

MADAME BERTRAND

Elle ne fait rien que de mal ; et le pis que j'y trouve, c'est qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous, qui ne lui donnez que de mauvais conseils, et qui la poussez dans un précipice où son penchant ne l'entraîne déjà que trop.

LISETTE

Voilà un discours très sérieux au moins, madame ; et si je répondais aussi sérieusement, la fin de la conversation pourrait bien faire rire ; mais le respect que j'ai pour votre âge, et pour la tante de ma maîtresse, m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

MADAME BERTRAND

Vous avez bien de la modération.

LISETTE

Il serait à souhaiter, madame, que vous en eussiez autant :

vous ne seriez pas la première à scandaliser votre nièce, et à la décrier, comme vous faites, dans le monde, par des discours qui n'ont point d'autre fondement que le dérèglement de votre imagination.

MADAME BERTRAND

Comment, impudente, le dérèglement de mon imagination ! C'est le dérèglement de vos actions qui me fait parler ; et il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

LISETTE

Comment donc, madame ! quelle vie faisons-nous, s'il vous plaît?

MADAME BERTRAND

Quelle? Y a-t-il rien de plus scandaleux que la dépense que Lucile fait tous les jours ? une fille qui n'a pas un sou de revenu !

LISETTE

Nous avons du crédit, madame.

MADAME BERTRAND

C'est bien à elle d'avoir seule une grosse maison, des habits magnifiques !

LISETTE

Est-il défendu de faire fortune?

MADAME BERTRAND

Et comment la fait-elle, cette fortune?

LISETTE

Fort innocemment : elle boit, mange, chante, rit, joue, se promène ; les biens nous viennent en dormant, je vous en assure.

MADAME BERTRAND

Et la réputation se perd de même. Elle verra ce qui lui arrivera; elle n'aura pas un sou de mon bien. Premièrement, ma fille unique ne veut plus être religieuse ; je m'en vais la marier : mon frère le chanoine, qui lui en veut depuis longtemps, la déshéritera; car il est vindicatif. Patience, patience; elle ne sera pas toujours jeune.

LISETTE

Hé ! vraiment, c'est pour cela que nous songeons à profiter de la belle saison.

MADAME BERTRAND

Oui ! fort bien ! et tout le profit qui vous en demeurera, c'est que vous mourrez toutes deux à l'hôpital, et déshonorées encore !

LISETTE

Oh ! pour cela, non, madame ; un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.

MADAME BERTRABD

Un bon mariage ! Elle va se marier?

LISETTE

Oui, madame.

MADAME BERTRAND

A la bonne heure, je ne m'en mêle point ; je la renonce pour ma nièce, et je ne prétends pas aider à tromper personne. Adieu.

LISETTE

Nous ferons bien nos affaires sans vous ; ne vous mettez pas en peine.

MADAME BERTRAND

Je crois que ce sera quelque belle alliance.

LISETTE

Ce sera un mariage dans toutes les formes ; et quand il sera fait, vous serez trop heureuse de nous faire la cour, et d'être la tante de votre nièce.

SCÈNE II : MERLIN, LISETTE.

MERLIN

Bonjour, ma chère enfant. Qui est cette vieille madame avec qui tu étais en conversation?

LISETTE

Quoi ! tu ne connais pas madame Bertrand, la tante de ma maîtresse?

MERLIN

Si fait vraiment, je ne connais autre[1] ; je ne l'avais pas bien envisagée[2].

LISETTE

C'est une femme fort à son aise, qui a de bonnes rentes sur la ville, des maisons à Paris. Lucile est fort bien apparentée, au moins.

MERLIN

Oui, mais elle n'en est pas plus riche.

LISETTE

Il ne faut désespérer de rien ; cela peut venir. S'il lui mourait trois oncles, deux tantes, trois couples de cousins germains, deux paires de neveux et autant de nièces, elle se trouverait une fort grosse héritière.

MERLIN

Comment diable ! Mais sais-tu bien qu'en temps de peste, cette fille-là pourrait devenir un très gros parti?

LISETTE

Le parti n'est pas mauvais dès à présent ; et la beauté...

MERLIN

Tu as raison, sa beauté tient lieu de tout, et mon maître est absolument déterminé à l'épouser.

LISETTE

Et elle, absolument déterminée à épouser ton maître.

MERLIN

Il y aura peut-être quelque tribulation à essuyer au retour de notre bonhomme de père ; mais il ne reviendra pas sitôt, nous aurons le temps de nous préparer ; et mon maître ne sera pas malheureux, s'il n'a que ce chagrin-là de son mariage.

LISETTE

Comment donc? que veux-tu dire?

MERLIN

Le mariage est sujet à de grandes révolutions.

---

1. *Autre* : autre personne. Nous dirions aujourd'hui : Je ne connais qu'elle. — 2. *Envisagée* : dévisagée.

LISETTE

Ah ! ah ! tu es encore un plaisant visage de croire que Clitandre puisse jamais se repentir d'avoir épousé Lucile, une fille que j'ai élevée !

MERLIN

Tant pis.

LISETTE

Une fille belle, jeune, et bien faite.

MERLIN

Il n'y a pas là de quoi se rassurer.

LISETTE

Une fille aisée à vivre !

MERLIN

La plupart des filles ne le sont que trop !

LISETTE

Une fille sage et vertueuse !

MERLIN

Et c'est toi qui l'as élevée?

LISETTE

Parle donc, maraud ; que veux-tu dire?

MERLIN

Tiens, veux-tu que je te parle franchement? cette alliance ne me plaît point du tout ; et je ne prévois pas que nous y trouvions notre compte ni l'un ni l'autre. Clitandre fait de la dépense, parce qu'il est amoureux : l'amour rend libéral ; le mariage corrige l'amour. Si mon maître devenait avare, où en serions-nous?

LISETTE

Il est d'un naturel trop prodigue pour devenir jamais trop économe. A-t-il donné de bons ordres pour le régal d'aujourd'hui?

MERLIN

Je t'en réponds. Trois garçons de la Guerbois viennent d'arriver avec tout leur attirail de cuisine ; Camel, le fameux Camel, marchait à leur tête. L'illustre Forel[1] a envoyé six douzaines de bouteilles de vin de Champagne comme il n'y en a point : il l'a fait lui-même.

1. *Forel* : cabaretier célèbre à l'enseigne de l'Alliance. Il était tout près de la porte de l'Hôtel des Comédiens.

LISETTE

Tant mieux ; j'aime la bonne chère.

SCÈNE III : CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

LISETTE, *à Merlin.*

Mais voici ton maître.

CLITANDRE

Hé ! bonjour, ma chère Lisette. Comment te portes-tu, mon enfant? Que fait ta belle maîtresse?

LISETTE

Elle est chez elle avec Cidalise.

CLITANDRE

Va, cours, ma chère Lisette, la prier de se rendre au plus tôt ici ; je n'ai d'heureux moments que ceux que je passe avec elle.

LISETTE

Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre ! Elle s'ennuie à la mort quand elle ne vous voit point ; elle ne tardera pas, je vous en réponds.

SCÈNE IV : CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN

Eh bien ! monsieur, vous allez donc épouser? Vous voici, grâce au ciel, bientôt à la conclusion de votre amour, et à la fin de votre argent. C'est vraiment bien fait de terminer ainsi toutes ses affaires. Mais, s'il vous plaît, qu'allons-nous faire en attendant le retour de monsieur votre père, qui est en Espagne depuis un an pour les affaires de son commerce, et que ferons-nous quand il sera revenu?

CLITANDRE

Que tu es impertinent avec tes réflexions ! Hé ! mon ami, jouissons du présent ; n'ayons point de regret au passé, et ne lisons point des choses fâcheuses dans l'avenir. N'as-tu pas reçu de l'argent pour moi ces jours passés?

MERLIN

Il n'y a que trois semaines que j'ai touché une demi-année d'avance de ce fermier à qui vous avez donné quittance de l'année entière.

CLITANDRE

Bon.

MERLIN

J'ai reçu, l'autre semaine, dix-huit cents livres de ce curieux pour ces deux grands tableaux dont votre père avait refusé deux mille écus quelque temps avant que de partir.

CLITANDRE

Bon.

MERLIN

Bon? J'ai encore eu deux cents louis d'or de ce fripier, pour cette tapisserie que monsieur votre père avait achetée, il y a deux ans, cinq mille francs, à un inventaire.

CLITANDRE

Bon.

MERLIN

Oui, oui, nous avons fait de bons marchés pendant son absence, n'est-ce pas?

CLITANDRE

Voilà un petit rafraîchissement qui nous mènera quelque temps, et nous travaillerons ensuite sur nouveaux frais.

MERLIN

Travaillez-y donc vous-même ; car pour moi je fais conscience d'être l'instrument et la cheville ouvrière de votre ruine : c'est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mille écus, sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams, usuriers ou notaires (c'est presque la même chose), qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.

CLITANDRE

Celui qui m'embarrasse le plus, c'est ce persécutant monsieur André ; et si[1] je ne lui dois que trois mille cinq cents livres.

MERLIN

Il ne vous a prêté que cela ; mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a, depuis quatre jours, obtenu contre vous une sentence des consuls ; et il ne serait pas plaisant que, le jour de la noce, il vous fît coucher au Châtelet[2].

---

1. *Si* : cependant. — 2. La tour du Châtelet était encore à cette époque la prison pour les débiteurs insolvables.

CLITANDRE

Nous trouverons des expédients pour nous parer de cet inconvénient.

MERLIN

Hé ! quel expédient trouver? Nous avons fait argent de tout; les revenus sont touchés d'avance ; la maison de la ville est démeublée à faire pitié; nous avons abattu les bois de la maison de campagne, sous prétexte d'avoir de la vue. Pour moi, je vous avoue que je suis à bout.

CLITANDRE

Si mon père peut être encore cinq ou six mois sans venir, j'aurai le temps de réparer, par mon économie, les premiers désordres de ma jeunesse.

MERLIN

Assurément. Et monsieur votre père, de son côté, ne travaille-t-il pas à reboucher tous ces trous-là?

CLITANDRE

Sans doute.

MERLIN

Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces sottises-là de son vivant qu'après sa mort ; il ne serait plus en état d'y remédier.

CLITANDRE

Tu as raison, Merlin.

MERLIN

Allez, monsieur, vous n'avez pas tant de tort qu'on dirait bien. Monsieur votre père fera un gros profit pendant son voyage; vous aurez fait une grosse dépense pendant son absence ; quand il reviendra, de quoi aura-t-il à se plaindre? Ce sera comme s'il n'avait bougé de chez lui ; et, au pis aller, ce sera lui qui aura eu tort de voyager.

CLITANDRE

Que tu parles aujourd'hui de bon sens, mon pauvre Merlin!

MERLIN

Entre nous, ce n'est pas un grand génie que monsieur votre père ; je l'ai mené autrefois par le nez, comme vous savez ; je lui fais accroire ce que je veux : et quand il reviendrait présentement, je me sens encore assez de vigueur pour vous tirer

des affaires les plus épineuses. Allons, monsieur, grande chère et bon feu ; le courage me revient. Combien serez-vous à table aujourd'hui?

CLITANDRE

Cinq ou six.

MERLIN

Et votre bon ami le marquis, soi-disant tel, qui vous aide à manger si généreusement votre bien, et qui n'est qu'un fat au bout du compte, y sera-t-il?

CLITANDRE

Il me l'a promis.

SCÈNE V : LUCILE, CIDALISE, CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

CLITANDRE, *à Merlin.*

Mais voici la charmante Lucile et sa cousine.

LUCILE

Les démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent être justifiées que par le succès qu'elles vont avoir ; et je serais entièrement perdue dans le monde, si le mariage ne mettait fin à toutes les parties de plaisir où je me laisse engager tous les jours.

CLITANDRE

Je n'ai jamais eu d'autres sentiments, belle Lucile ; et voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CIDALISE, *à Clitandre.*

Je suis caution de la bonté de votre cœur, et vous touchez au moment de la justifier par vous-même. Mais moi qui n'entre pour rien dans l'aventure, et qui n'ai point en vue de conclusion, quel personnage est-ce que je fais dans tout ceci? et que dira-t-on, je vous prie?

MERLIN, *à Cidalise.*

On dira qu'on se fait pendre par compagnie ; et par compagnie il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser : mon maître a tant d'amis ! vous n'avez qu'à dire.

LISETTE, *à Cidalise.*

Prenez-en quelqu'un, madame : plus on est de fous, plus on rit. Allons, déterminez-vous[illegible]

MERLIN

Je me donne au diable, pendant que nous sommes en train, il me prend envie d'épouser Lisette aussi par compagnie, moi. C'est une chose bien contagieuse que l'exemple.

CLITANDRE, *à Lucile.*

Je voudrais que le nôtre la pût engager à nous imiter ; et, j'ai un jeune homme de mes amis qui s'est brouillé depuis quelques jours avec sa famille.

MERLIN, *à Cidalise.*

Voilà le vrai moyen de le raccommoder. Le cœur vous en dit-il?

CIDALISE

Non ; ces sortes d'alliances-là ne me plaisent point. Je ne dépends de personne ; je veux prendre un mari aussi indépendant que moi.

MERLIN

C'est bien fait ; il n'est rien de tel que d'avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voici votre marquis qui vient au rendez-vous. Je vais voir si tout se prépare pour votre souper.

SCÈNE VI : LE MARQUIS, CLITANDRE, LUCILE, CIDALISE, LISETTE.

LE MARQUIS

Serviteur, mon ami. Ah ! mesdames, je suis ravi de vous voir. Vous m'attendez, c'est bien fait ; je suis l'âme de vos parties, j'en conviens ; le premier mobile de vos plaisirs, je le sais. Où en sommes-nous? Le souper est-il prêt? Épouserons-nous? Aurons-nous du vin abondamment? Allons, de la gaieté ; je ne me suis jamais senti de si belle humeur, et je vous défie de m'ennuyer.

CIDALISE

En vérité, monsieur le marquis, vous vous êtes bien fait attendre !

LISETTE

Cela serait beau qu'un marquis fût le premier au rendez-vous ! On croirait qu'il n'aurait rien à faire.

LE MARQUIS

Je vous assure, mesdames, qu'à moins de voler, on ne peut pas faire plus de diligence: il n'y a pas, en vérité, trois quarts d'heure que je suis parti de Versailles. Vous connaissez ce cheval barbe et cette jument arabe que je mets ordinairement à ma chaise : il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vitesse.

CLITANDRE, *au marquis.*

Quelle affaire si pressée...?

LE MARQUIS

Et un postillon... un postillon qui n'est pas plus gros que le poing, et qui va comme le vent. Si nous n'avions pas, nous autres, de ces voitures volantes-là, nous manquerions la moitié de nos occasions.

LUCILE

Et depuis quand, monsieur le marquis, vous mêlez-vous d'aller à Versailles? Il me semble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

LE MARQUIS, *à Clitandre.*

Eh bien ! qu'est-ce, mon cher? Te voilà au comble des plaisirs ; tu vas nager dans les délices : tu sais l'intérêt que je prends à tout ce qui te touche. Quelle félicité, lorsque deux cœurs bien épris approchent du moment attendu,... là, qu'on se voit à la queue du roman !

(*Il chante.*)

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

CLITANDRE

Je ressens mon bonheur dans toute son étendue. Mais, dis-moi, je te prie, as-tu passé, comme tu m'avais promis, chez ce joaillier, pour ces diamants?

LE MARQUIS, *à Cidalise.*

Et vous, la belle cousine, qu'est-ce? le cœur ne vous en dit-il point? Il faut que l'exemple vous encourage. Ne voulez-vous point, en vous mariant, payer vos dettes à l'amour et à la nature? Fi ! que cela est vilain d'être une grande inutile dans le monde !

CIDALISE

L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

LE MARQUIS

Ce sera quand il vous plaira, au moins, que nous ferons quelque marché de cœur ensemble : je suis fait pour les dames ; et les dames, sans vanité, sont aussi faites pour moi. Je veux être déshonoré, si je ne vous trouve fort à mon gré ; je me sens même de la disposition à vous aimer un jour à l'adoration, à la fureur : mais point de mariage au moins, point de mariage ; j'aime les amours sans conséquence : vous m'entendez bien?

LISETTE

Vraiment ce discours-là est assez clair ; il n'a pas besoin de commentaire. Quoi ! monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *à Clitandre.*

Il n'est pas connaissable depuis qu'il me hante, ce petit homme. Il est vrai que je n'ai pas mon pareil pour débourgeoiser un enfant de famille, le mettre dans le monde, le pousser dans le jeu, lui donner le bon goût pour les habits, les meubles, les équipages. Je le mène un peu raide ; mais ces petits messieurs-là ne sont-ils pas trop heureux qu'on leur inspire les manières de cour, et qu'on leur apprenne à se ruiner en deux ou trois ans?

LUCILE, *au Marquis.*

Avez-vous bien des écoliers?

LE MARQUIS

A propos, où est Merlin? je ne le vois point ici : c'est un joli garçon ; je l'aime ; je le trouve admirable pour faire une ressource, pour écarter les créanciers, amadouer des usuriers, persuader des marchands, démeubler une maison en un tour de main. (*A Clitandre.*) Que ton père a eu de prévoyance, d'esprit, de jugement, de te laisser un gouverneur aussi sage, un économe aussi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente, comme un sou, à[1] un enfant de famille.

SCÈNE VII : MERLIN, LUCILE, CIDALISE, LE MARQUIS, CLITANDRE, LISETTE.

MERLIN

Messieurs et mesdames, quand vous voudrez entrer, le souper est tout prêt.

1. *A* : pour.

LE MARQUIS

Oui, c'est bien dit ; ne perdons point de temps. Je vous disais bien que Merlin était un joli garçon. Je me sens en disposition louable de bien boire du vin : vous allez voir si j'en tiens raisonnablement. Allons, mesdames, qui m'aime me suive !

CLITANDRE

Les moments sont trop chers aux amants ; n'en perdons aucun.

SCÈNE VIII : MERLIN, *seul.*

Voilà, Dieu merci, les affaires en bon train : nos amants sont en joie : fasse le ciel que cela dure longtemps !

SCÈNE IX : JAQUINET, MERLIN.

MERLIN

Mais que vois-je? Voilà, je crois, Jaquinet, le valet de notre bonhomme.

JAQUINET

A la fin me voilà. Hé ! bonjour, Merlin ; soyez le bien retrouvé. Comment te portes-tu?

MERLIN, *à part.*

Et vous le mal revenu. (*Haut.*) Monsieur Jaquinet, comment t'en va[1]?

JAQUINET

Tu vois, mon enfant, le mieux du monde. A la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

MERLIN

Comment ! vous avez fait un bon voyage ! Tu n'es donc pas venu tout seul !

JAQUINET

La belle question ! Vraiment non ; je suis arrivé avec mon maître ; et pendant qu'il est allé avec le carrosse de voiture faire visiter à la douane quelques ballots de marchandises, il

1. Comment cela va-t-il ?

m'a fait prendre les devants pour venir dire à monsieur son fils qu'il est de retour en parfaite santé.

MERLIN

Voilà une nouvelle qui le réjouira fort. (*A part.*) Qu'allons-nous faire?

JAQUINET

Qu'as-tu? Il semble que tu ne me fais guère bonne mine, et tu ne me parais pas trop content de notre arrivée.

MERLIN, *à part.*

Je ne suis pas celui qu'elle chagrinera le plus. Tout est perdu ! (*Haut.*) Et, dis-moi, le bonhomme a-t-il affaire pour longtemps à cette douane?

JAQUINET

Non ; il sera ici dans un moment.

MERLIN, *à part.*

Dans un moment ! Où me fourrerai-je?

JAQUINET

Mais que diable as-tu donc? Parle.

MERLIN

Je ne saurais. (*A part.*) Ah ! le maudit vieillard ! Revenir si mal à propos, et ne pas avertir qu'il revient encore ! Cela est bien traître !

JAQUINET

Te voilà bien intrigué ! Ce retour imprévu ne dérangerait-il point un peu vos petites affaires?

MERLIN

Oh ! non ; elles sont toutes dérangées, de par tous les diables !

JAQUINET

Tant pis.

MERLIN

Jaquinet, mon pauvre Jaquinet, aide-moi un peu à sortir d'intrigue, je te prie.

JAQUINET

Moi? que veux-tu que je fasse?

MERLIN

Va te reposer ; entre au logis, tu trouveras bonne compagnie : ne t'effarouche point, on te fera boire de bon vin de Champagne.

JAQUINET

Cela n'est pas bien difficile.

MERLIN

Dis à mon maître que son père est de retour, mais qu'il ne s'embarrasse point : je vais l'attendre ici, et tâcher de faire en sorte que nous puissions... (*A part.*) Je me donne au diable, si je sais comment m'y prendre. (*Haut.*) Dis-lui qu'il se tienne en repos ; et toi, commence par t'enivrer, et tu t'iras coucher. Bonsoir.

JAQUINET

J'exécuterai tes ordres à merveille, ne te mets pas en peine.

SCÈNE X : MERLIN, *seul.*

Allons, Merlin, de la vivacité, mon enfant, de la présence d'esprit. Ceci est violent : un père qui revient en impromptu d'un long voyage ; un fils dans la débauche, sa maison en désordre, pleine de cuisiniers, les apprêts d'une noce prochaine! Il faut se tirer d'embarras pourtant.

SCÈNE XI : GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN

Ah ! le voici. Tenons-nous un peu à l'écart, et songeons d'abord aux moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

GÉRONTE, *à lui-même.*

Enfin, après bien des travaux et des dangers, voilà, grâce au ciel, mon voyage heureusement terminé ; je retrouve ma chère maison, et je crois que mon fils sera bien sensible au plaisir de me revoir en bonne santé.

MERLIN, *à part.*

Nous le serions bien davantage à celui de te savoir encore bien loin d'ici.

GÉRONTE

Les enfants ont bien de l'obligation aux pères qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

MERLIN, *à part.*

Oui ; mais ils n'en ont guère à ceux qui reviennent si mal à propos.

GÉRONTE

Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi, et à donner à mon fils le plaisir que lui doit causer mon retour : je crois que le pauvre garçon mourra de joie en me voyant.

MERLIN, *à part.*

Je le tiens déjà plus que demi-mort. Mais il faut l'aborder. (*Haut.*) Que vois-je? juste ciel ! suis-je bien éveillé? est-ce un spectre?

GÉRONTE

Je crois, si je ne me trompe, que voilà Merlin.

MERLIN

Mais vraiment, c'est monsieur Géronte lui-même, ou c'est le diable sous sa figure. Sérieusement parlant, serait-ce vous, mon cher maître?

GÉRONTE

Oui, c'est moi, Merlin. Comment te portes-tu?

MERLIN

Vous voyez, monsieur, fort à votre service, comme un serviteur fidèle, gai, gaillard, et toujours prêt à vous obéir.

GÉRONTE

Voilà qui est bien. Entrons au logis.
(*Il va pour entrer chez lui.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Nous ne vous attendions point, je vous assure ; et vous êtes tombé des nues pour nous, en vérité.

GÉRONTE

Non ; je suis venu par le carrosse de Bordeaux, où mon vaisseau est heureusement abordé depuis quelques jours... Mais nous serons aussi bien...
(*Il va pour entrer chez lui.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Que vous vous portez bien ! Quel visage ! quel embonpoint ! Il faut que l'air du pays d'où vous venez soit merveilleux pour

les gens de votre âge. Vous y deviez bien demeurer, monsieur, pour votre santé (*A part.*) et pour notre repos.

GÉRONTE

Comment se porte mon fils? A-t-il eu grand soin de mes affaires, et mes deniers ont-ils bien profité entre ses mains?

MERLIN

Oh ! pour cela, je vous en réponds ; il s'en est servi d'une manière... Vous ne sauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent ; il a mis vos affaires dans un état... dont vous serez étonné, sur ma parole.

GÉRONTE

Que tu me fais de plaisir, Merlin, de m'apprendre une si bonne nouvelle ! Je trouverai donc une grosse somme d'argent qu'il aura amassée?

MERLIN

Point du tout, monsieur.

GÉRONTE

Comment, point du tout !

MERLIN

Eh ! non, vous dis-je : ce garçon-là est bien meilleur ménager que vous ne pensez ; il suit vos traces, il fatigue son argent à outrance ; et, sitôt qu'il a dix pistoles, il les fait travailler jour et nuit.

GÉRONTE

Voilà ce que c'est de donner aux enfants de bonnes leçons et de bons exemples à suivre. Je me meurs d'impatience de l'embrasser : allons, Merlin.

MERLIN

Il n'est pas au logis, monsieur ; et si vous êtes pressé de le voir...

SCÈNE XII : M. ANDRÉ, GÉRONTE, MERLIN.

M. ANDRÉ

Bonjour, monsieur Merlin.

MERLIN

Votre valet, monsieur André, votre valet. (*A part.*) Voilà un

coquin d'usurier qui prend bien son temps pour venir demander de l'argent.

M. ANDRÉ

Savez-vous bien, monsieur Merlin, que je suis las de venir tous les jours sans trouver votre maître, et que, s'il ne me paye aujourd'hui, je le ferai coffrer demain, afin que vous le sachiez.

MERLIN, *bas.*

Nous voilà gâtés.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Quelle affaire avez-vous donc?

MERLIN, *bas à Géronte.*

Je vous l'expliquerai tantôt : ne vous mettez pas en peine.

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Une affaire de deux mille écus qui me sont dus par son maître, dont j'ai le billet, et, en vertu d'icelui, une bonne sentence par corps, que je vais faire mettre à exécution.

GÉRONTE

Qu'est-ce que cela veut dire, Merlin?

MERLIN

C'est un maraud qui le ferait comme il le dit.

GÉRONTE, *à M. André.*

Clitandre vous doit deux mille écus?

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Oui, justement, Clitandre, un enfant de famille, dont le père est allé je ne sais où, et qui sera bien surpris, à son retour, quand il apprendra la vie que son fils mène pendant son absence.

MERLIN, *à part.*

Cela va mal.

M. ANDRÉ

Autant que le fils est joueur, dépensier et prodigue, autant le père, à ce qu'on dit, est un vilain, un ladre, un fesse-mathieu.

GÉRONTE

Que voulez-vous dire avec votre ladre et votre fesse-mathieu.

M. ANDRÉ

Ce n'est pas de vous dont je veux parler ; c'est du père de Clitandre ; qui est un sot, un imbécile.

GÉRONTE

Merlin...

MERLIN, *à Géronte.*

Il vous dit vrai, monsieur ; Clitandre lui doit deux mille écus.

GÉRONTE

Et tu dis qu'il a été d'une si bonne conduite !

MERLIN

Oui, monsieur ; c'est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-là.

GÉRONTE

Comment, emprunter deux mille écus d'un usurier ! car je vois bien, à la mine, que monsieur est du métier.

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Oui, monsieur ; et je vous crois aussi de la profession.

MERLIN, *à part.*

Comme les honnêtes gens se connaissent !

GÉRONTE, *à Merlin.*

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite?

MERLIN, *bas à Géronte.*

Paix, ne dites mot. Quand vous saurez le fond de cette affaire-là, vous serez charmé de monsieur votre fils ; il a acheté une maison de dix mille écus.

GÉRONTE

Une maison de dix mille écus !

MERLIN, *bas à Géronte.*

Qui en vaut plus de quinze ; et comme il n'avait que vingt-quatre mille francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un si bon marché, il a emprunté les deux mille écus en question de l'honnête fripon que vous voyez. Vous n'êtes plus si fâché que vous étiez, je gage?

GÉRONTE

Au contraire, je ne me sens pas de joie. (*A M. André.*) Oh ! çà, monsieur, ce Clitandre, qui vous doit de l'argent, est mon fils.

MERLIN, *à M. André.*

Et monsieur est son père, entendez-vous?

M. ANDRÉ

J'en ai bien de la joie.

GÉRONTE, *à M. André.*

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus ; j'approuve l'emploi que mon fils en a fait. Revenez demain, c'est de l'argent comptant.

M ANDRÉ

Soit. Je suis votre valet.

SCÈNE XIII : GÉRONTE, MERLIN.

GÉRONTE

Et, dis-moi un peu, dans quel endroit de la ville mon fils a-t-il acheté cette maison?

MERLIN

Dans quel endroit?

GÉRONTE

Oui. Il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres : celui-ci, par exemple...

MERLIN

Mais vraiment, c'est aussi dans celui-ci qu'il l'a achetée.

GÉRONTE

Bon, tant mieux. Où cela?

MERLIN

Tenez, voyez-vous bien cette maison couverte d'ardoises, dont les fenêtres sont reblanchies depuis peu?

GÉRONTE

Oui. Eh bien?

MERLIN

Ce n'est pas celle-là ; mais un peu plus loin, à gauche, là... cette grande porte cochère qui est vis-à-vis de cette autre qui est vis-à-vis d'elle, là... dans cette autre rue.

GÉRONTE

Je ne saurais voir cela d'ici.

MERLIN

Ce n'est pas ma faute.

GÉRONTE

Ne serait-ce point la maison de madame Bertrand?

MERLIN

Justement, de madame Bertrand ; la voilà : c'est une bonne acquisition, n'est-ce pas?

GÉRONTE

Oui, vraiment. Mais pourquoi cette femme-là vend-elle ses héritages?

MERLIN

On ne prévoit pas tout ce qui arrive. Il lui est survenu un grand malheur ; elle est devenue folle.

GÉRONTE

Elle est devenue folle !

MERLIN

Oui, monsieur. Sa famille l'a fait interdire ; et son fils, qui est un dissipateur, a donné sa maison pour moitié de ce qu'elle vaut. (*A part.*) Je m'embourbe ici de plus en plus.

GÉRONTE

Mais elle n'avait point de fils quand je suis parti.

MERLIN

Elle n'en avait point?

GÉRONTE

Non, assurément.

MERLIN

Il faut donc que ce soit sa fille.

GÉRONTE

Je suis fâché de son accident. Mais je m'amuse ici trop longtemps ; fais-moi ouvrir la porte.

MERLIN, *à part.*

Ouf ! nous voilà dans la crise.

GÉRONTE

Te voilà bien consterné ! Serait-il arrivé quelque accident à mon fils?

MERLIN

Non, monsieur.

GÉRONTE

M'aurait-on volé pendant mon absence?

MERLIN

Pas tout à fait... (*A part.*) Que lui dirai-je?

GÉRONTE

Explique-toi donc ; parle.

MERLIN

J'ai peine à retenir mes larmes. N'entrez pas, monsieur. Votre maison, cette chère maison que vous aimez tant... depuis six mois...

GÉRONTE

Eh bien ! ma maison, depuis six mois...

MERLIN

Le diable s'en est emparé, monsieur ; il nous a fallu déloger à mi-terme.

GÉRONTE

Le diable s'est emparé de ma maison?

MERLIN

Oui, monsieur : il y revient des lutins si lutinants... C'est ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maison ; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

GÉRONTE

Tu te moques de moi ; cela n'est pas croyable.

MERLIN

Il n'y a sorte de niches qu'ils ne m'aient faites : tantôt ils me chatouillaient la plante des pieds, tantôt ils me faisaient la barbe avec un fer chaud ; et, toutes les nuits régulièrement, ils me donnaient des camouflets qui puaient le soufre...

GÉRONTE

Mais, encore une fois, je crois que tu te moques de moi.

MERLIN

Point du tout, monsieur : qu'est-ce qu'il m'en reviendrait? Nous avons vu là-dessus les meilleures devineresses de Paris, la Duverger même ; il n'y a pas moyen de les faire déguerpir. Ce diable-là est furieusement tenace ; c'est celui qui possède

ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.

GÉRONTE

Une frayeur soudaine commence à me saisir. Et, dis-moi, je te prie, n'ont-ils point été dans ma cave?

MERLIN

Hélas ! monsieur, ils ont fourragé partout.

GÉRONTE

Ah ! je suis perdu : j'ai caché en terre un sac de cuir où il y a vingt mille francs.

MERLIN

Vingt mille francs ! Quoi ! monsieur, il y a vingt mille francs dans votre maison?

GÉRONTE

Tout autant, mon pauvre Merlin.

MERLIN

Ah ! voilà ce que c'est ; les diables cherchent les trésors, comme vous savez. Et en quel endroit?

GÉRONTE

Dans la cave.

MERLIN

Dans la cave? Justement, c'est là où ils font leur sabbat. (*A part.*) Ah ! si nous l'avions su plus tôt... (*Haut.*) Et de quel côté, s'il vous plaît?

GÉRONTE

A gauche en entrant, sous une grande pierre noire qui est à côté de la porte.

MERLIN

Sous une grande pierre noire ! vingt mille francs ! Vous deviez bien nous en avertir : vous nous eussiez épargné bien de l'embarras. C'est à gauche en entrant, dites-vous?

GÉRONTE

Oui ; l'endroit n'est pas difficile à trouver.

MERLIN, *à part.*

Je le trouverai bien. (*Haut.*) Mais savez-vous bien, monsieur, que vous jouiez là à nous faire tordre le cou? Et toute la somme est-elle en or?

GÉRONTE

Toute en louis vieux.

MERLIN, *à part.*

Bon, elle en sera plus aisée à emporter. (*Haut.*) Oh çà, monsieur, puisque nous savons la cause du mal, il ne sera pas difficile d'y remédier ; je crois que nous en viendrons à bout : laissez-moi faire.

GÉRONTE

J'ai peine à me persuader tout ce que tu me dis : cependant on fait tant de contes sur ces matières-là que je ne sais qu'en croire. Je m'en vais au-devant de mes hardes, et je reviens sur mes pas pour voir ce qu'il faut faire en cette occasion. Qu'il y a de traverses dans la vie ! On ne saurait avoir un peu de bien que les hommes ou le diable ne cherchent à vous l'attraper.

SCÈNE XIV : MERLIN, *seul.*

Le diable n'aura pas celui-ci.

SCÈNE XV : LISETTE, MERLIN.

LISETTE

Ah ! mon pauvre Merlin, est-il vrai que le père de ton maître est arrivé ?

MERLIN

Cela n'est que trop vrai : mais, pour nous en consoler, j'ai trouvé un trésor.

LISETTE

Un trésor !

MERLIN

Il y a dans la cave, en entrant, à gauche, sous une grande pierre noire, un sac de cuir qui contient vingt mille francs.

LISETTE

Vingt mille francs !

MERLIN

Oui, mon enfant : je te dirai cela plus amplement : cours au sac, au sac ; c'est le plus pressé.

LISETTE

Mais si...

MERLIN

Que le diable t'emporte avec tes si et tes mais ! J'entends M. Géronte qui revient sur ses pas : sauve-toi au plus vite. Au sac, au sac...

SCÈNE XVI : MERLIN, *seul.*

Nous voilà dans un joli petit embarras ! et vogue la galère !

SCÈNE XVII : MERLIN, GÉRONTE.

GÉRONTE

Je n'ai pas tardé, comme tu vois. J'ai trouvé mes gens à deux pas d'ici, et je les ai fait demeurer, parce qu'il m'est venu en pensée de mettre mes ballots dans cette maison que mon fils a achetée.

MERLIN, *à part.*

Nouvel embarras !

GÉRONTE

Je ne la remets pas bien, viens-t'en m'y conduire toi-même.

MERLIN

Je le veux bien ; monsieur ; mais...

GÉRONTE

Quoi ! mais?

MERLIN

Le diable ne s'est pas emparé de celle-là ; mais madame Bertrand y loge encore.

GÉRONTE

Elle y loge encore !

MERLIN

Oui, vraiment. On est convenu qu'elle achèverait le terme ; et, comme elle a l'esprit faible, elle se met dans une fureur épouvantable quand on lui parle de la vente de cette maison : c'est là sa plus grande folie, voyez-vous.

GÉRONTE

Je lui en parlerai d'une manière qui ne lui fera pas de peine. Allons, viens.

MERLIN, *à part.*

Oh ! pour le coup tout est perdu.

GÉRONTE

Tu me fais perdre patience. Je veux absolument lui parler, te dis-je.

SCÈNE XVIII : MADAME BERTRAND, GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN

Eh bien ! monsieur, parlez-lui donc ; la voilà qui vient heureusement[1] : mais souvenez-vous toujours qu'elle est folle.

MADAME BERTRAND

Comment ! voilà monsieur Géronte de retour, je pense !

MERLIN, *bas à madame Bertrand.*

Oui, madame, c'est lui-même ; mais il est revenu fou ; son vaisseau a péri, il a bu de l'eau salée un peu plus que de raison ; cela lui a tourné la cervelle.

MADAME BERTRAND, *bas.*

Quel dommage ! le pauvre homme !

MERLIN, *bas à madame Bertrand.*

S'il s'avise de vous accoster par hasard,ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira; nous allons le faire enfermer. (*Bas à Géronte.*) Si vous lui parlez, ayez un peu d'égard à sa faiblesse ; songez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

GÉRONTE, *bas à Merlin.*

Laisse-moi faire.

MADAME BERTRAND, *à part.*

Il a quelque chose d'égaré dans la vue.

GÉRONTE, *à part.*

Comme sa physionomie est changée ! elle a les yeux hagards.

MADAME BERTRAND, *haut.*

Eh bien ! qu'est-ce, monsieur Géronte? vous voilà donc de retour en ce pays-ci?

---

1. *Heureusement* : à propos.

GÉRONTE

Prêt à vous rendre mes petits services.

MADAME BERTRAND

J'ai bien du chagrin, en vérité, du malheur qui vous est arrivé.

GÉRONTE

Il faut prendre patience. On dit qu'il revient des esprits dans ma maison : il faudra bien qu'ils en délogent, quand ils seront las d'y demeurer.

MADAME BERTRAND, *à part.*

Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire : cela redoublerait son mal.

GÉRONTE

Je voudrais bien, madame Bertrand, mettre dans votre maison quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

MADAME BERTRAND, *à part.*

Il ne se souvient pas que son vaisseau a péri : quelle pitié ! (*Haut.*) Je suis à votre service, et ma maison est plus à vous qu'à moi-même.

GÉRONTE

Ah ! madame, je ne prétends point abuser de l'état où vous êtes. (*A part, à Merlin.*) Mais vraiment, Merlin, cette femme-là n'est pas si folle que tu disais.

MERLIN, *bas à Géronte.*

Elle a quelquefois de bons moments, mais cela ne dure pas.

GÉRONTE

Dites-moi, madame Bertrand, êtes-vous toujours aussi sage, aussi raisonnable qu'à présent?

MADAME BERTRAND

Je ne pense pas, monsieur Géronte, qu'on m'ait jamais vue autrement.

GÉRONTE

Mais si cela est, votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire.

MADAME BERTRAND

De me faire interdire ! moi, de me faire interdire !

GÉRONTE, *à part.*

Elle ne connaît pas son mal.

MADAME BERTRAND

Mais si vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à présent, je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

GÉRONTE

Me faire enfermer ! (*A part.*) Voilà la machine qui se détraque. Çà, çà, changeons de propos. (*Haut.*) Eh bien ! qu'est-ce, madame Bertrand ? êtes-vous fâché qu'on ait vendu votre maison ?

MADAME BERTRAND

On a vendu ma maison ?

GÉRONTE

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre, et que nous profitions du bon marché.

MADAME BERTRAND

Mon pauvre monsieur Géronte, ma maison n'est point vendue, et elle n'est point à vendre.

GÉRONTE

Là, là, ne vous chagrinez point ; je prétends que vous y ayez toujours votre appartement comme si elle était à vous, et que vous fussiez dans votre bon sens.

MADAME BERTRAND

Qu'est-ce à dire, comme si j'étais dans mon bon sens ? Allez, vous êtes un vieux fou ; un vieux fou, à qui il ne faut point d'autre habitation que les Petites-Maisons ; les Petites-Maisons[1], mon ami.

MERLIN, *à part, à madame Bertrand.*

Etes-vous sage de vous emporter contre un extravagant ?

GÉRONTE

Oh ! parbleu, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous sortirez de ma maison ; elle m'appartient, et j'y ferai mettre mes ballots malgré vous. Mais voyez cette vieille folle !

MERLIN, *à part à Géronte.*

A quoi pensez-vous, de vous mettre en colère contre une femme qui a perdu l'esprit ?

---

1. Les Petites-Maisons, asile d'aliénés au XVIIe siècle.

MADAME BERTRAND

Vous n'avez qu'à y venir ; je vais vous y attendre. Hom ! l'extravagant ! (*A Merlin.*) Hâtez-vous de le faire enfermer : il devient furieux, je vous en avertis.

SCÈNE XIX : GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN, *à part.*

Je ne sais pas comment je me tirerai de cette affaire.

SCÈNE XX : LE MARQUIS, *ivre*, GÉRONTE, MERLIN.

LE MARQUIS

Que veut donc dire tout ce tintamarre-là? Vient-on, s'il vous plaît, faire tapage à la porte d'un honnête homme, et scandaliser toute une populace?

GÉRONTE, *bas à Merlin.*

Merlin, qu'est-ce que cela veut dire?

MERLIN, *bas à Géronte.*

Les diables de chez vous sont un peu ivrognes ; ils se plaisent dans la cave.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Il y a ici quelque fourberie ; je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS, *à Géronte.*

Il nous est revenu que le maître de ce logis vient d'arriver d'un long voyage : serait-ce vous, par aventure?

GÉRONTE

Oui, monsieur, c'est moi-même.

LE MARQUIS

Je vous en félicite. C'est quelque chose de beau que les voyages, et cela façonne bien un jeune homme : il faut savoir comme monsieur votre fils s'est façonné pendant le vôtre ; les jolies manières... Ce garçon-là est bien généreux : il ne vous ressemble pas ; vous êtes un vilain, vous.

GÉRONTE

Monsieur, monsieur !...

MERLIN, *bas à Géronte.*

Ces lutins-là sont d'une insolence...

GÉRONTE

Tu es un fripon.

LE MARQUIS

Nous avons eu bien du chagrin, bien du souci, bien de la tribulation de votre retour ; je veux dire de votre absence. Votre fils en a pensé mourir de douleur, en vérité ; il a pris toutes les choses de la vie en dégoût ; il s'est défait de toutes les vanités qui pouvaient l'attacher à la terre, richesses, meubles, ajustements. Ce garçon-là vous aime, cela n'est pas croyable.

MERLIN

Il serait mort, je crois, de chagrin pendant votre absence, sans cet honnête monsieur-là.

GÉRONTE, *au Marquis.*

Hé ! que venez-vous faire chez moi, monsieur, s'il vous plaît?

LE MARQUIS

Ne le voyez-vous pas bien sans que je vous le dise? J'y viens de boire du bon vin de Champagne, et en fort bonne compagnie. Votre fils est encore à table, qui se console de votre absence du mieux qu'il est possible.

GÉRONTE

Le fripon me ruine. Il faut aller...

(*Il va pour rentrer chez lui.*)

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Halte-là, s'il vous plaît ! je ne souffrirai pas que vous entriez là-dedans.

GÉRONTE

Je n'entrerai pas dans ma maison?

LE MARQUIS

Non ; les lieux ne sont pas disposés pour vous recevoir.

GÉRONTE

Qu'est-ce à dire?

LE MARQUIS

Il serait beau, vraiment, qu'au retour d'un voyage, après une si longue absence, un fils qui sait vivre, et que j'ai façonné, eût l'impolitesse de recevoir son très cher et honoré père dans une maison où il n'y a que les quatre murailles !

Dessiné par J. M. Moreau le jeune. Gravé par L.-M. Halbou.

Halte-là, s'il vous plaît! je ne souffrirai pas que vous entriez là-dedans.

(Scène XX.)

GÉRONTE

Que les quatre murailles ! Et ma belle tapisserie, qui me coûtait près de deux mille écus, qu'est-elle devenue?

LE MARQUIS

Nous en avons eu dix-huit cents livres ; c'est bien vendre.

GÉRONTE

Comment, bien vendre ! une tenture comme celle-là !

LE MARQUIS

Fi ! le sujet était lugubre ; elle représentait la brûlure[1] de Troie : il y avait là-dedans un grand vilain cheval de bois qui n'avait ni bouche ni éperons ; nous en avons fait un ami.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Ah ! pendard !

LE MARQUIS

N'aviez-vous pas aussi deux grands tableaux qui représentaient quelque chose?

GÉRONTE

Oui vraiment ; ce sont deux originaux d'un fameux maître, qui représentent l'enlèvement des Sabines.

LE MARQUIS

Justement : nous nous en sommes aussi défaits, mais par délicatesse de conscience.

GÉRONTE

Par délicatesse de conscience !

LE MARQUIS

Un homme sage, vertueux, religieux comme monsieur Géronte ! Ah ! il y avait là une immodeste Sabine, décolletée, qui... Fi ! ces nudités-là sont scandaleuses pour la jeunesse.

SCÈNE XXI : MADAME BERTRAND, GÉRONTE, LE MARQUIS, MERLIN.

MADAME BERTRAND

Ah ! vraiment, je viens d'apprendre de jolies choses, mon-

1. *Brûlure* : l'incendie.

sieur Géronte ; et votre fils, à ce qu'on dit, engage ma nièce dans de belles affaires !

GÉRONTE

Je ne sais ce que c'est que votre nièce ; mais mon fils est un coquin, madame Bertrand.

MERLIN

Oui, un débauché, qui m'a donné de mauvais conseils, et qui est cause...

LE MARQUIS, *à Merlin.*

Ne nous plaignons point les uns des autres, et ne parlons point mal des absents ; il ne faut point condamner les personnes sans les entendre. Un peu d'attention, monsieur Géronte. Il est constant que si... vous prenez les choses du bon côté... quand vous serez content, tout le monde le sera... D'ailleurs, comme dans tout ceci il n'y a pas de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire.

GÉRONTE

Allez au diable, avec votre galimatias.

SCÈNE XXII : LES MÊMES, LUCILE, CIDALISE, LISETTE.

Lisette sort de la maison de Géronte, tenant un sac de louis ; elle est suivie de Lucile et de Cidalise, qui traversent la scène et se retirent.

GÉRONTE

Mais que vois-je? mon sac et mes vingt mille francs qu'on emporte !

MADAME BERTRAND

C'est cette coquine de Lisette et ma nièce.

SCÈNE XXIII : CLITANDRE, GÉRONTE, LE MARQUIS, MERLIN, MADAME BERTRAND.

GÉRONTE

Et mon fripon de fils ! Ah ! misérable !

CLITANDRE

Il ne faut pas, mon père, abuser plus longtemps de votre

crédulité. Tout ceci est un effet du zèle et de l'imagination de Merlin pour vous empêcher d'entrer chez vous, où j'étais avec Lucile, dans le dessein de l'épouser. Je vous demande pardon de ma conduite passée ; consentez à ce mariage, je vous prie : on vous rendra votre argent ; et je promets que vous serez content de moi dans la suite.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Ah ! pendard, tu te moquais de moi !

MERLIN

Cela est vrai, monsieur.

MADAME BERTRAND

Lucile est ma nièce ; et si votre fils l'épouse, je lui donnerai un mariage[1] dont vous serez content.

GÉRONTE

Pouvez-vous donner quelque chose, et n'êtes-vous pas interdite?

MERLIN

Elle ne l'est que de ma façon[2].

GÉRONTE

Quoi ! la maison...

MERLIN, *se touchant le front.*

Tout cela part de là.

GÉRONTE

Ah ! malheureux ! Mais... qu'on me rende mon argent, je me sens assez d'humeur à consentir à ce que vous voulez : c'est le moyen de vous empêcher de faire pis.

LE MARQUIS

C'est bien dit ; cela me plaît. Touchez là, monsieur Géronte, vous êtes un brave homme ; je veux boire avec vous : allons nous remettre à table. Cela est heureux que vous soyez venu tout à propos pour être de la noce.

---

1. *Un mariage* : un cadeau de mariage. — 2. *De ma façon* : parce que je l'ai dit.

LES FOLIES AMOUREUSES.

COMEDIE.

Par M. R***

A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, à la descente du Pont-Neuf, prés des Augustins, à l'Image S. Loüis.

M. DC. XCCIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE 1704.

PERSONNAGES

ALBERT, jaloux, et tuteur d'Agathe.
ÉRASTE, amant d'Agathe.
AGATHE, amante d'Éraste.
LISETTE, servante de M. Albert.
CRISPIN, valet d'Éraste.

La scène est dans une avenue, devant le château d'Albert.

LES FOLIES AMOUREUSES

Comédie en trois actes, en vers

Représentée pour la première fois
le 15 janvier 1704

NOTICE

*L'intrigue qui fait le fond de la pièce est celle de l'*École des Femmes, *du* Médecin malgré lui, *de* l'Amour peintre *ou de* l'Amour médecin. *Elle est empruntée au théâtre latin, et a été reprise bien des fois, en particulier par Beaumarchais, dans le* Barbier de Séville.

Regnard semble avoir puisé plus directement dans une pièce italienne, la Finta Piazza (*la Folle supposée*). *Il a rajeuni le sujet au moyen d'une intrigue, peu vraisemblable à la vérité, mais bien charpentée, alerte, mouvementée et remplie d'une extrême gaieté. Albert, pour mieux garder Agathe, sa pupille, qu'il veut épouser, prend le parti de faire griller son château. Il est confirmé dans son dessein par l'arrivée de deux inconnus qui l'inquiètent, sans qu'il sache, cependant, que l'un est Eraste, amant d'Agathe, et l'autre, Crispin, valet d'Eraste. Agathe est mise au courant de tout par sa suivante, Lisette. Elle se fait passer pour folle : elle feint d'être mélomane pour glisser à Eraste un billet doux, puis de se croire une vieille plaideuse pour arracher de l'argent à Albert, qui craint d'irriter sa folie. Crispin prétend pouvoir la guérir magiquement en faisant passer son délire dans un autre sujet. Eraste se propose, et, tandis qu'Agathe paraît reprendre son bon sens, il simule à son tour la folie furieuse et met en fuite Albert, qui va chercher un calmant. Pendant ce temps, les amants se sauvent. La pièce était précédée d'un prologue et suivie d'un divertissement intitulé le* Mariage de la folie, *tous deux en vers libres.*

Sainte-Beuve écrit à propos des Folies amoureuses : « *Cette*

charmante pièce, restée si jeune au théâtre, est d'une verve continuelle et toujours recommençante. Cette Lisette, ce Crispin nous enlèvent par leur feu roulant d'esprit sans effort ; ils ont coup sur coup des poussées de veine. Agathe, dans ses déguisements, est le plus ravissant lutin. Cette pièce est celle où Regnard a le plus développé peut-être sa qualité dominante : l'imagination dans la gaieté. ■

LES FOLIES AMOUREUSES

— 1704 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : AGATHE, LISETTE.

LISETTE

Lorsqu'en un plein repos chacun encor sommeille,
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hasarder de sortir si matin ?

AGATHE

Paix, tais-toi, parle bas ; tu sauras mon dessein.
Éraste est de retour.

LISETTE

Éraste?

AGATHE

D'Italie.

LISETTE

D'où savez-vous cela, madame, je vous prie?

AGATHE

J'ai cru le voir hier paraître dans ces lieux ;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'est un guide excellent que l'amour.

AGATHE

J'étais à ma fenêtre, en attendant le jour,

Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte,
J'ai saisi promptement l'occasion offerte,
Tant pour prendre le frais que pour flatter l'espoir
Qui pourrait attirer Éraste pour me voir.

LISETTE

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le soir ; et vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter son amour :
C'est perdre peu de temps. Mais si, par aventure,
Albert, votre tuteur, jaloux de sa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous?

AGATHE

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux :
J'ai trop longtemps langui sous son cruel empire :
Je lève enfin le masque ; et, quoi qu'il puisse dire,
Je veux, sans nul égard, lui montrer désormais
Comme je prétends vivre, et combien je le hais.

LISETTE

Que le ciel vous maintienne en ce dessein louable !
Pour moi, j'aimerais mieux cent fois servir le diable.
Oui, le diable : du moins, quand il tiendrait sabbat,
J'aurais quelque repos. Mais, dans mon triste état,
Soir, matin, jour et nuit, je n'ai ni paix ni trêve :
Si cela dure encore, il faudra que je crève.
Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :
« Fais ceci, fais cela ; va, viens ; monte, descends ;
« Fais bien la guerre à l'œil ; ferme porte et fenêtre ;
« Avertis, si de loin tu vois quelqu'un paraître. »
Il s'arrête, il s'agite, il court sans savoir où ;
Toute la nuit il rôde ainsi qu'un loup-garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle ;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait sentinelle ;
Il n'a ri de sa vie ; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerais mieux chercher mon pain de porte en porte
Que servir plus longtemps un maître de la sorte.

AGATHE

Lisette, tous nos maux vont finir désormais.
Qu'Éraste est différent du portrait que tu fais

Dès mes plus tendres ans chez sa mère nourrie,
Nos cœurs se sont trouvés liés de sympathie ;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmants,
De nous unir encor par ses engagements.
Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps et me gêne et m'accable,
Je serais fille à prendre un parti violent ;
Et, sous un habit d'homme, en chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert et de ses lois si dures,
J'irais par le pays chercher des aventures[1].

LISETTE

Oh ! sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE

Tu ne sais pas encor quel est mon caractère,
Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire.
J'ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs ;
La contrainte où je suis irrite mes désirs.
Présentement qu'Éraste à m'épouser s'apprête,
Mille vivacités me passent par la tête.
J'ai du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison ;
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte est-elle ouverte?

LISETTE

Bon ! votre vieux Cerbère est à la découverte ;
Faut-il le demander ? Il rôde dans les champs :
Il fait toute la nuit sentinelle en dedans,
Et sur le point du jour il va battre l'estrade[2].
S'il pouvait, par bonheur, choir en quelque embuscade,
Et que des égrillards, avec de bons bâtons...
Mais paix ; j'entends du bruit ; quelqu'un vient : écoutons.

SCÈNE II : ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'ai fait dans mon château, toute la nuit, la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.

---

1. Cette scène est inspirée de Molière, l'*Amour médecin* (a. I, sc. IX). — 2. *Battre l'estrade* : aller à la découverte.

Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grâce au ciel tout va bien. Une terreur secrète,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiète.
Je vis hier rôder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinait ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;
Et, pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'âme, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles[1] ;
Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entends quelque bruit ; et, dans le crépuscule,
J'entrevois quelque objet qui marche et qui recule.
Approchons. — Qui va là? — Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, *bas.*

Je tremble.

ALBERT

C'est Lisette : Agathe est avec elle.

AGATHE

Est-ce donc vous, monsieur, qui faites sentinelle?

ALBERT

Oui, oui, c'est moi, c'est moi. Mais, à l'heure qu'il est,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît?

AGATHE

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette et moi, monsieur, nous avons fait partie[2]
D'être devant[3] le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore et respirer le frais.

LISETTE

Oui.

---

1. Comparer à Molière, *l'Ecole des maris* (a. I, sc. II). — 2. *Faire partie* : projeter comme distraction. — 3. *Devant* : avant.

ALBERT

Respirer le frais et voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvait faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

LISETTE, *à part.*

Que ce serait bien fait !

ALBERT, *à Lisette.*

Que dis-tu?

LISETTE

Pas le mot.

ALBERT

Des filles sans intrigue, et qui sont retenues[1],
Sont, à l'heure qu'il est, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement et ne vont point sitôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, *à Albert.*

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose?
Chez vous, toute la nuit, on n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille.
Je veux me rendormir, mais point : un juif errant,
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand,
Un lutin, que l'enfer a vomi sur la terre
Pour faire aux gens dormants une éternelle guerre,
Commence son vacarme et nous lutine tous.

ALBERT

Et quel est ce lutin et ce juif errant?

LISETTE

Vous.

ALBERT

Moi?

LISETTE

Oui, vous. Je croyais que ces brusques manières
Venaient de quelque esprit qui voulait des prières ;

1. *Retenues* : modestes, vertueuses.

Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
Si c'était âme ou corps qui faisait ce sabbat,
Je mis, un certain soir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée :
Cela fit tout l'effet que j'avais espéré.
Sitôt que pour dormir chacun fut retiré,
En personne d'esprit, sans bruit et sans chandelle
J'allai dans certain coin me mettre en sentinelle :
Je n'y fus pas longtemps, qu'aussitôt patatras !
Avec un fort grand bruit, voilà l'esprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
Lui font, avec le nez, mesurer les montées.
Soudain j'entends crier : A l'aide ! je suis mort !
A ces cris redoublés, et dont je riais fort,
J'accours, et je vous vois étendu sur la place,
Avec une apostrophe au milieu de la face ;
Et votre nez cassé me fit voir par écrit
Que vous étiez un corps et non pas un esprit.

ALBERT

Ah ! malheureuse engeance ! apanage du diable !
C'est toi qui m'as joué ce tour abominable :
Tu voulais me tuer avec ce trait maudit?

LISETTE

Non ; c'était seulement pour attraper l'esprit.

ALBERT

Je ne sais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage...

AGATHE, *le retenant.*

Eh ! monsieur, doucement.

ALBERT, *à Agathe.*

Vous pourriez bien ici,
Vous, la belle, attraper quelque gourmade aussi.
Taisez-vous, s'il vous plaît.
(*A part.*)
Pour punir son audace,
Il faut que de chez moi sur-le-champ je la chasse.
(*A Lisette.*)
Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE, *feignant de pleurer.*

Juste ciel ! quel arrêt !
Monsieur...

ALBERT

Non ; dénichons au plus tôt, s'il vous plaît.

LISETTE, *riant.*

Ah ! par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triste personne
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur !
Un écolier qui sort d'avec son précepteur ;
Une fille longtemps au célibat liée,
Qui quitte ses parents pour être mariée ;
Un esclave qui sort des mains des mécréants ;
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans ;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'âme ;
Un époux, quand il suit le convoi de sa femme ;
N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT

De sortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

ALBERT

Oui ! Puisqu'il est ainsi, je change de désir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaisir :
Tu resteras ici, pour faire pénitence.
(*A Agathe.*)
Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.
(*Agathe rentre en faisant la révérence, Lisette en fait autant : Albert la retient, et continue.*)
Demeure, toi ; je veux te parler sans témoins.

SCÈNE III : ALBERT, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

Il faut l'amadouer, j'ai besoin de ses soins.
(*Haut.*)
Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fond, et plus que l'on ne pense.

LISETTE

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez !
Mais je pardonne tout, et te donne promesses
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE

Voyons. De quel service est-il donc question?

ALBERT

Tu sais depuis longtemps que sur le fait d'Agathe
J'ai, comme on doit avoir, l'âme un peu délicate.
La donzelle bientôt prendrait le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la dame du bourg jusqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie :
Cette dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre soin, et me la confia.
L'amour, depuis ce temps, s'est glissé dans mon âme,
Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE

Votre femme? fi donc !

ALBERT

Qu'entends-tu par ce ton ?

LISETTE

Fi ! vous dis-je.

ALBERT

Comment?

LISETTE

Eh ! fi ! fi ! vous dit-on.
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise ;
Et j'en appellerais à votre barbe grise.

ALBERT

Je n'ai point eu d'enfants de mon hymen passé ;
Et je veux achever ce que j'ai commencé,
Faire des héritiers, dont l'heureuse naissance
De mes collatéraux détruise l'espérance.

LISETTE

Ma foi, faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira :
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT

Et pourquoi donc?

LISETTE

Que sais-je?

ALBERT

Qui t'a de deviner donné le privilège?
Dis donc, parle, réponds.

LISETTE

Mon Dieu, je ne dis rien :
Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entends, il suffit.

ALBERT

Ne te mets point en peine :
Ce sera mon affaire, et point du tout la tienne.

LISETTE

Ah ! vous avez raison.

ALBERT

Tu sais bien qu'ici bas
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pièges qu'on me tend mon âme est alarmée.
Je tiens une brebis avec soin enfermée :
Mais des loups ravissants rôdent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conserver :
Et, pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie,
Faire avec soin griller mon château tout autour,
Et ne laisser partout qu'un peu d'entrée au jour[1].
J'ai besoin de tes soins en cette conjecture,
Pour faire, à mon désir, attacher la clôture.

LISETTE

Qui? moi !

---

1. Ce sont les précautions que prend pour Agnès l'Arnolphe de l'*Ecole des femmes*.

ALBERT

Je ne veux pas que cette invention
Paraisse être l'effet de ma précaution.
Agathe, avec raison, pourrait être alarmée
De se voir, par mes soins, de la sorte enfermée ;
Cela pourrait causer du refroidissement :
Mais, en fille d'esprit, il faut adroitement
Lui dorer la pilule et lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se défendre,
Et que, la nuit passée, un nombre de bandits
N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE

Mais croyez-vous, monsieur, avec ce stratagème,
Et bien d'autres encor dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

ALBERT

Ce n'est pas ton affaire ; il suffit, je le veux.

LISETTE

Allez, vous êtes fou de vouloir, à votre âge,
Pour la seconde fois tâter du mariage ;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans,
Encore plus fou d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux Petites-Maisons.

ALBERT

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE

Pour moi, grâce aux effets de la bonté céleste,
J'ai, jusqu'à présent, eu de la vertu de reste ;
Mais si j'avais amant ou mari de ce goût,
Ils en auraient[1] parbleu sur la tête et partout !
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins :
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

1. Ils en auraient... des cornes.

ALBERT

Sais-tu qu'après avoir employé la prière,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire?

LISETTE

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudrait de bon cœur voir à cent pieds sous terre ;
Qu'il n'est rien plus hideux ; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres messieurs habitants de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmants, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels et moins insupportables
Que certains jaloux tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCÈNE IV : ALBERT, *seul.*

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie :
On dirait qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Lisette ne vaut rien ; mais, de crainte de pis,
Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.
Je ne laisserai pas, quoi qu'on dise et qu'on glose,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCÈNE V : ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Mon maître, qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour sonder le terrain.
Voilà, je crois, notre homme ; il faut feindre de sorte...

ALBERT

Que faites-vous ici seul, et devant ma porte?

CRISPIN

Bonjour, monsieur.

ALBERT

Bonjour.

CRISPIN

Vous portez-vous bien ?

ALBERT

Oui[1].

CRISPIN

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT

Content, ou non content, quel sujet vous attire?
Et quel homme êtes-vous?

CRISPIN

J'aurais peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeler un homme universel.
J'ai couru l'univers ; le monde est ma patrie :
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
Comme bien d'autres font ; selon l'occasion,
Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.
J'ai servi volontaire un an dans la marine ;
Et, me sentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois flibustier,
Un mien parent me fit apprenti maltôtier[2].
J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne ;
Et j'étais miquelet[3] dans les guerres d'Espagne.

ALBERT

Voilà bien des métiers !
(*A part.*)
Du bas jusques en haut.
Cet homme me paraît avoir l'air d'un maraud.
(*Haut.*)
Que faites-vous ici? Parlez.

CRISPIN

Je me retire.

ALBERT

Non, non ; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

---

1. Toute cette scène rappelle celle de l'*Ecole des maris* (a. I, sc. v) entre Valère et Sganarelle. — 2. *Maltôtier* : percepteur d'impôt. — 3. *Miquelet* : soldat irrégulier, sorte de franc-tireur.

ALBERT

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons
Qui rôdent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN

Vous me connaissez mal ; j'ai d'autres soins en tête.
Tandis que le hasard dans ce séjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT

Des simples?

CRISPIN

Oui, monsieur, tout le temps de ma vie,
J'ai fait profession d'exercer la chimie.
Tel que vous me voyez, il n'est guère de maux
Où je ne sache mettre un remède à propos ;
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mère :
On m'a même accusé d'avoir un caractère[1].
Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur
Pour être de mon temps le plus heureux souffleur[2].

ALBERT

Cet habit cependant n'est pas de compétence.

CRISPIN

Vous savez que l'habit ne fait pas la science ;
Et je ne serais pas réduit d'être valet,
Si je n'avais eu bruit avec le Châtelet[3].
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT

Vous avez, dites-vous...

CRISPIN

Voyez la médisance !
Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moi troisième, et le jour étant sur son déclin,
En un certain bourbier j'aperçus certain coche :
En homme secourable aussitôt je m'approche ;
Et, pour le soulager du poids qui l'arrêtait,
J'ôtai des magasins les paquets qu'il portait.

---

1. *Caractère* : talisman. — 2. *Souffleur* : alchimiste. — 3. *Avoir bruit avec le Châtelet* : avoir des démêlés avec la justice.

On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre responsable :
Le prévôt s'en mêlait ; c'est pourquoi mes amis
Me conseillèrent tous de quitter le pays.

ALBERT

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,
Et batailler un jour, seul, contre un parti bleu.
J'ai, dans le Milanais, payé de ma personne.
Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Crémone[1]?

ALBERT

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi?

CRISPIN

Ce que je veux?

ALBERT

Oui.

CRISPIN

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raisonne,
Se promener ici, sans offenser personne.

ALBERT

Oui : mais il ne faut pas trop longtemps y rester.
Serviteur.

CRISPIN

Serviteur. Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, à qui peut être
Le château que voilà?

ALBERT

Mais... il est à son maître.

CRISPIN

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien
Que l'on ne peut sitôt quitter votre entretien.

---

1. *Crémone* avait servi de quartier d'hiver au maréchal de Villeroi en 1702.

Nous devons à la ville aller ce soir au gîte :
Y serons-nous bientôt?

ALBERT

Si vous allez bien vite.

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les conversations[1].
(*Haut.*)
Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars ; et dites-moi quelle heure il pourrait être.

ALBERT

La demande est plaisante ! A ce qu'on peut connaître ;
Vous me croyez ici mis, comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux passants ;
Allez l'apprendre ailleurs ; partez ; je vous conseille
De ne pas plus longtemps étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu : bonjour.

SCÈNE VI : CRISPIN, *seul.*

Cet homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
Le vieillard me paraît un peu sujet à l'ire[2];
Pour en venir à bout, il faudra batailler :
Tant mieux ; c'est où je brille, et j'aime à ferrailler.

SCÈNE VII : ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN

Mais j'aperçois mon maître.

ÉRASTE

Eh bien ! quelle nouvelle,
Cher Crispin? Dans ces lieux as-tu vu cette belle?
As-tu vu ce tuteur? et vois-tu quelque jour
Quelque rayon d'espoir qui flatte mon amour?

---

1. Souvenir de l'*Amphitryon* de Molière (a. II, sc. II). — 2. *Ire* : colère, fureur.

CRISPIN

A vous le dire vrai, ce n'était pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du même train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah ! que ce mont Cenis est un pas[1] ridicule !
Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule
Me jeta par malice en ce trou si profond?
Je fus près d'un quart d'heure à rouler jusqu'au fond.

ÉRASTE

Ne badine donc point ; parle d'autre manière.

CRISPIN

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,
Je vous dirai, monsieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ÉRASTE

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il dise et qu'il fasse ;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'amour de ce brutal vaincra la résistance.

CRISPIN

J'aurais pour le succès assez bonne espérance
Si de quelque argent frais nous avions le secours :
C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours[2].

ÉRASTE

Ne te mets point en peine ; Agathe, en mariage,
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'aurait rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui séduirait tes yeux.
Dès ses plus tendres ans chez ma mère élevée,
Son image en mon cœur est tellement gravée
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs, qui semblaient l'un pour l'autre être faits,
Goûtaient de cet amour l'heureuse intelligence,
Quand ma mère mourut. Dans cette décadence[3],

---

1. *Pas* : passage. — 2. Cf. Molière, *Ecole des femmes* (a. I, sc. VI). — 3. *Décadence* ruine.

Albert, ce vieux jaloux que l'enfer confondra,
Par avis de parents, d'Agathe s'empara.
Je ne le connais point ; et lui, comme je pense,
De moi, ni de mon nom, n'a nulle connaissance.
On m'a dit qu'il était d'un très fâcheux esprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN

Et l'on vous a bien dit.
Il faut savoir d'abord si dans la forteresse
Nous nous introduirons par force ou par adresse ;
S'il est plus à propos, pour nos desseins conçus,
De faire un siège ouvert ou former un blocus.

ÉRASTE

Tu te sers à propos des termes militaires ;
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN

En toutes les affaires,
La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats :
J'ai même déserté deux fois dans la milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siège réussisse,
Il faut, premièrement, s'emparer des dehors,
Connaître les endroits, les faibles et les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait brèche : aussitôt
On avance en bon ordre, et l'on donne l'assaut ;
On égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille.
C'est de même à peu près quand on prend une fille :
N'est-il pas vrai, monsieur?

ÉRASTE

A quelque chose près.
La suivante Lisette est dans nos intérêts.

CRISPIN

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.
Il la faut avertir que, sans bruit, sans tambours,
Il est toute la nuit arrivé du secours ;
Lui faire des signaux pour lui faire comprendre...

ÉRASTE

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre ;
Et, pour ne point donner des soupçons dangereux,
Évitons de rester plus longtemps en ces lieux.

SCÈNE VIII : CRISPIN, *seul.*

Moi, comme ingénieur[1] et chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie
Pour battre en brèche Albert, et l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ALBERT, *seul.*

Un secret confié, dit un excellent homme
(J'ignore son pays et comment il se nomme)[2],
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder.
Cependant, n'en déplaise à ce docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeler, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier, libre et seul, puisse agir à loisir.
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Holà ! quelqu'un.

SCÈNE II : AGATHE, LISETTE, ALBERT.

ALBERT

Venez, sous ces arbres épais,
Pendant quelques moments, prendre avec moi le frais.

---

1. *Ingénieur* : officier du génie. — 2. Il s'agit sans doute de La Fontaine (*les Femmes et le Secret*).

LISETTE, *à Albert.*

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil si doux et l'humeur si traitable?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,
Nous sortons aujourd'hui pour la première fois.

ALBERT

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie :
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.

AGATHE, *à Albert.*

Sous quelque autre climat que je sois avec vous,
L'air n'y sera pour moi ni meilleur, ni plus doux.
Je ne sais pas pourquoi ; mais enfin je soupire,
Quand je suis près de vous, plus que je ne respire.

ALBERT, *à Agathe.*

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE

Les filles, d'ordinaire assez dissimulées,
Font, au seul nom d'époux, d'abord les réservées,
Masquent leurs vrais désirs et répondent souvent
N'aimer d'autre parti que celui du couvent :
Pour moi, que le pouvoir de la vérité presse,
Qui ne trouve en cela ni crime ni faiblesse,
J'ai le cœur plus sincère, et je vous dis sans fard
Que j'aspire à l'hymen, et plus tôt que plus tard.

LISETTE

C'est bien dit. Que sert-il, au printemps de son âge,
De vouloir se soustraire au joug du mariage,
Et de se retrancher du nombre des vivants?
Il était des maris bien avant des couvents ;
Et je tiens, moi, qu'il faut suivre, en toute méthode,
Et la plus ancienne, et la plus à la mode.
Le parti d'un époux est le plus ancien,
Et le plus usité ; c'est pourquoi je m'y tien[1].

ALBERT

En personnes d'esprit vous parlez l'une et l'autre.
Mes sentiments aussi sont conformes au vôtre :

1. Tout ce passage rappelle l'*Amour médecin* (a. I, sc. IV).

Je veux me marier. Riche comme je suis,
On me vient tous les jours proposer des partis
Qui paraissent pour moi d'un très grand avantage :
Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'engage
(*A Agathe.*)
Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi seule soupire, et que, de ton côté
Tu n'adores que moi.

AGATHE

Comment donc !

ALBERT

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE

Vous avez, s'il vous plaît, dit...

ALBERT

Qu'au fond de ton cœur
Pour moi tu nourrissais une sincère ardeur.

AGATHE

Votre discrétion vraiment ne paraît guère.

ALBERT

On ne peut être heureux, belle Agathe, et se taire.

AGATHE

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT

Et pourquoi, mon enfant?

AGATHE

C'est que rien n'est si faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT

Vous ne m'aimez donc pas?

AGATHE

Non : mais, en récompense[1],

1. *En récompense* : en compensation.

Je vous hais à la mort.

ALBERT

Et pourquoi?

AGATHE

Qui le sait?
On aime sans raison, et sans raison on hait [1].

LISETTE, *à Albert.*

Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins sincère.

ALBERT, *à Agathe.*

Après ce que j'ai fait, basilic, pour vous plaire !

LISETTE

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable et fraîche ;
Elle a l'esprit bien fait, et vous l'humeur revêche ;
Elle n'a pas seize ans, et vous êtes fort vieux
Elle se porte bien, vous êtes catarrheux ;
Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle ;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la première toux :
A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous?

ALBERT

Si j'ai pris pour lui plaire une inutile peine,
Je veux, par la sambleu [2], mériter cette haine,
Et mettre en sûreté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous damoiseaux, où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire pénitence.
Allons, vite, marchons.

AGATHE

Où voulez-vous aller?

ALBERT

Vous le saurez tantôt ; marchons, sans tant parler.

---

1. Ce vers est imité du poète latin Catulle (86e épigramme). — 2. *Par la sambleu*, ou palsambleu : juron aujourd'hui vieilli et qui signifie : par le sang de Dieu ; comme *sapristi* ou sacristi : sang du Christ.

SCÈNE III : ÉRASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

(*Eraste entre comme un homme qui se promène. Il aperçoit Albert et le salue.*)

ALBERT, *à part.*

Quel triste contretemps dans cette conjoncture !
Au diable le fâcheux, et sa sotte figure !
(*Haut à Eraste.*)
Souhaitez-vous, monsieur, quelque chose de moi?

LISETTE, *bas à Agathe.*

C'est Éraste.

AGATHE, *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toi.
(*Eraste continue à saluer.*)

ALBERT

A quoi servent, monsieur, les façons que vous faites?
Parlez donc ; je suis las de toutes ces courbettes.

ÉRASTE

Étranger dans ces lieux, et ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue :
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aspect et le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT

Vous vous trompez, monsieur ; l'air qu'ici l'on respire
Est tout à fait malsain : je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer longtemps,
Et qu'il est dangereux et mortel aux passants.

AGATHE

Hélas ! rien n'est plus vrai : depuis que j'y respire,
Je languis nuit et jour dans un cruel martyre.

CRISPIN

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,

Et je défie ici toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie

ÉRASTE

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.

ALBERT

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ÉRASTE

Cet objet que le ciel a pris soin de parer,
Cette vue où mon œil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards ; et jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi ;
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée :
Votre chaise à présent doit être accommodée ;
Votre présence ici ne fait aucun besoin :
Partez ; vous devriez être déjà bien loin.

ÉRASTE

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
(*A Agathe et à Lisette.*)
Rentrez ! rentrez.

LISETTE

Monsieur.

ALBERT

Eh ! rentrez, vous dit-on !

ÉRASTE

Je me retirerai plutôt que d'être cause
Que madame, pour moi, souffre la moindre chose.

AGATHE

Non, monsieur, demeurez, et, jusques à demain,
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin,

Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal sûrs.

ALBERT

Que de cérémonie !
(*Agathe rentre.*)

SCÈNE IV : ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Lisette.*

Allons, vite, rentrons.

LISETTE

Oui, oui, je rentrerai :
Mais, devant ces messieurs, tout haut je vous dirai
Que le ciel enverra quelque honnête personne
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce cloître nouveau,
Nous n'avons aperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite :
Tout, dans cette maison, est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'est du genre féminin :
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT, *lui mettant la main sur la bouche, et la faisant rentrer.*

Ah ! je t'arracherai ta langue de vipère !

SCÈNE V : ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

Je ne veux point sitôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient mis.
Leurs plaintes et leurs cris me toucheraient peut-être.
(*Haut.*)
Çà, de quoi s'agit-il? Parlez, vous voilà maître :
Mais surtout soyez bref.

ÉRASTE

Je suis fâché, vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT

Qu'est-ce à dire, ma fille?

ÉRASTE

Est-ce donc votre femme?

ALBERT

Cela sera bientôt.

ÉRASTE

J'en suis ravi dans l'âme.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devraient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes !...

ALBERT

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends
Ne suive la manière et le train de ce temps.

CRISPIN

Ah ! que vous ferez bien ! Je suis si soûl des femmes !...
Et je suis si ravi, quand quelques bonnes âmes
Se servent de mainmise un peu de temps en temps...

ALBERT, *à part.*

Ce garçon-là me plaît, et parle de bon sens.

ÉRASTE

Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme ;
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu ;
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidèle.
Il faut faire soi-même, en tout temps, sentinelle ;
Suivre partout ses pas ; l'enfermer, s'il le faut ;
Quand elle veut gronder, crier encore plus haut.
Et, malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.

ALBERT

Nous sommes un peu Grecs sur ces matières-là ;
Qui pourra m'attraper bien habile sera.
Chaque jour, là-dedans, j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse et leur finesse.

Ma foi, vous aurez beau, messieurs leurs partisans,
Débonnaires maris, doucereux courtisans,
Abbés blonds et musqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile,
Publier que je suis un brutal, un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ÉRASTE

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible et tendre?
Sans être un peu jaloux on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle :
Sans relâche, agité de fureur et d'ennui,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.
Insupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudrait qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
C'est, dans le monde, ainsi qu'on parle d'ordinaire :
Mais, pour moi, je soutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, et qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,
Céder à ce penchant, et qu'il faut, dans la vie,
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT

Certes, vous me charmez, monsieur, par votre esprit ;
Je voudrais, pour beaucoup, que cela fût écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma manière.

CRISPIN

Entrons chez vous, monsieur : là, pour vous satisfaire,
Je vous l'écrirai tout, sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Je vous suis obligé ; je m'en souviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire :
Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
Que le ciel vous maintienne en ces bons sentiments ;
Et ne demeurez pas en ce lieu plus longtemps.

SCÈNE VI : LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE

Au secours ! aux voisins ! Quel accident terrible !
Quelle triste aventure ! Ah ! ciel ! est-il possible?
Pauvre seigneur Albert, que vas-tu devenir?
Le coup est trop mortel ; je n'en puis revenir.

ALBERT

Qu'est-il donc arrivé?

LISETTE

La plus rude disgrâce...

ALBERT

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

LISETTE

Agathe...

ÉRASTE

Eh bien ! Agathe?

LISETTE

Agathe, en ce moment
Vient de devenir folle, et tout subitement.

ALBERT

Agathe est folle[1] !

ÉRASTE

Ah ! ciel !

ALBERT

Cela n'est pas croyable.

LISETTE

Ah ! monsieur, ce malheur n'est que trop véritable.
Quand, par votre ordre exprès, elle a vu travailler
Ce maudit serrurier, venu pour nous griller ;
Qu'elle a vu ces barreaux et ces grilles paraître,
Dont ce noir forgeron condamnait sa fenêtre,
J'ai, dans le même instant, vu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.

---

1. Cette péripétie est inspirée par la pièce italienne la *Folle supposée*.

Elle tient des discours remplis d'extravagance ;
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse.
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout à l'heure elle a mis, dans votre garde-robe,
Votre large calotte et votre grande robe ;
Puis, prenant sa guitare, elle a, de sa façon,
Chanté différents airs en différent jargon.
Enfin c'est cent fois pis que je ne puis vous dire :
On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

ÉRASTE

Qu'entends-je? juste ciel !

ALBERT

Quel funeste malheur !

LISETTE

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur ;
Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles !

ALBERT

Maudite prévoyance, et malheureuses grilles !

LISETTE

J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer ;
C'était des hurlements qu'on ne peut exprimer :
De rage elle battait les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, et qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCÈNE VII : AGATHE, ALBERT, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE

Hélas ! à tout moment
Elle change de forme et de déguisement.

AGATHE, *en habit de Scaramouche, avec une guitare, faisant le musicien, chante :*

Toute la nuit entière,
Un vieux vilain matou
Me guette sur la gouttière.
Ah ! qu'il est fou !

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

ÉRASTE, *bas à Crispin.*

Malgré son mal, Crispin, l'aimable et doux visage !

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerais encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE *chante.*

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

Vous êtes du métier, musiciens, s'entend ;
Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant;
Je suis, ainsi que vous, membre de la musique,
Enfant de *g ré sol* ; et de plus, je m'en pique ;
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *duo*, que je trouve excellent,
Parce qu'il est de moi, je veux, sans complaisance,
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT

Ah ! ma chère Lisette, elle a perdu l'esprit.

LISETTE

Qui le sait mieux que moi? Ne vous l'ai-je pas dit?
(*Agathe chante un petit prélude.*)

CRISPIN

Ce qui m'en plaît, monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT

Elle a les yeux troublés, et la mine hagarde.

AGATHE

J'aime les gens de l'art.
(*Elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement, et laisse baiser l'autre à Eraste.*)
Touchez là, touchez là.
L'air que vous entendez est fait en *a mi la* ;
C'est mon ton favori : la musique en est vive,
Bizarre, pétulante, et fort récréative ;
Les mouvements légers, nouveaux, vifs et pressés.
L'on m'envoya chercher, un de ces jours passés,

Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès longtemps au lit paralytique :
Dès que j'eus mis en chant un certain rigodon[1],
Trois sages médecins, venus dans la maison,
Le garde, le malade, un vieil apothicaire
Qui venait d'exercer son grave ministère,
Sans respect du métier, se prenant par la main,
Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN, *à Eraste.*

Voir une faculté faire en rond une danse,
Et sortir dans la rue ainsi tout en cadence,
Cela doit être beau, monsieur.

ÉRASTE, *bas à Crispin.*

Quoi ! malheureux,
Tu peux rire, et la voir en cet état affreux !

AGATHE

Attendez... doucement... mon démon de musique
M'agite, me saisit... Je tiens du chromatique.
Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur...
Ne troublez pas le dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tons heureux ma verve se dégorge.
(*Elle tousse beaucoup, et crache au nez d'Albert.*)
Pouah ! c'est un diésis[2] que j'avais dans la gorge.
Or donc, dans le *duo* dont il est question,
Vous y verrez du vif et de la passion :
Je réussis des mieux et dans l'un et dans l'autre.
(*Elle donne un papier de musique à Albert, et une lettre à Eraste.*)
Voilà votre partie ; et vous, voilà la vôtre.
(*Elle tousse pour se préparer à chanter.*)

CRISPIN

Écartons-nous un peu ; je crains les diésis.

LISETTE, *à part.*

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.
Je suis seigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

---

1. *Rigodon* : danse ancienne d'un mouvement vif. — 2. *Diésis* : dièse.

AGATHE

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT

Eh bien ! je chanterai ;
Et, si c'est ton désir encor, je danserai.

ÉRASTE, *ouvrant son papier à part.*

Une lettre, Crispin.

CRISPIN, *bas à Eraste.*

Ah ! ciel ! quelle aventure !
Le maître de musique entend la tablature[1].

AGATHE

Çà, comptez bien vos temps, pour partir ; cette fois,
C'est vous qui commencez. Allons, vite : un, deux, trois.
(*Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure sur la tête d'Albert, et frappe du pied sur le sien avec colère.*)
Partez donc, partez donc, musicien barbare,
Ignorant par nature, ainsi que par bécarre.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ses joncs,
T'a donné de ton art les premières leçons?
Sais-tu, dans un concert, ou croasser, ou braire?

ALBERT

Je vous ai déjà dit, sans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être musicien.

AGATHE

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne sachant rien,
Interrompre un concert où ta seule présence
Cause des contretemps et de la discordance?
Vit-on jamais un âne essayer des bémols,
Et se mêler au chant de tendres rossignols?
Jamais un noir corbeau, de malheureux présage,
Troubla-t-il des serins l'agréable ramage?
Et jamais, dans les bois, un sinistre hibou,
Pour chanter un concert, sortit-il de son trou?
Tu n'es et ne seras qu'un sot toute ta vie.

CRISPIN, *à Agathe.*

Mon maître, comme il faut, chantera sa partie ;

---

1. Terme de musique ; la *tablature* est un tableau qui indique comment jouer d'un instrument à vent.

J'en suis sa caution.

AGATHE

Il faut que, dès ce soir,
Dans une sérénade il montre son savoir ;
Qu'il fasse une musique et prompte, et vive, et tendre,
Qui m'enlève.

LISETTE, *à Crispin.*

Entends-tu?

CRISPIN

Je commence à comprendre.
C'est... comme qui dirait une fugue[1].

AGATHE

D'accord.

CRISPIN

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup.
(*Bas à Agathe.*)
Nous n'avons pas un double.

AGATHE, *bas à Crispin.*

Nous pourvoirons à tout ; qu'aucun soin ne vous trouble.

ÉRASTE, *à Agathe.*

Vous verrez que je suis un homme de concert,
Et que je sais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE *chante.*

L'ucelletto,
No, non è matto,
Che, cercando di quà, di là,
Va trovando la liberta :
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa sol, fa sol la.

Al dispetto
D'un vecchio bruto,
Et cercando di quà, di là,
L'uccelletto si salverà :
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa sol, fa sol la[2].

(*Elle sort en chantant et en dansant autour d'Eraste.*)

1. Crispin continue le jeu de mots d'Agathe (une musique qui m'enlève) et prend *fugue* (composition musicale dans laquelle les parties semblent se fuir les unes les autres) au sens de fuite. — 2. *Traduction* : Le petit oiseau, non, n'est pas fou, qui, cherchant de-ci de-là, va trouver la liberté, etc. En dépit d'un vieux brutal, et cherchant de-ci de-là, le petit oiseau se sauvera, etc.

SCÈNE VIII : ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT

Lisette, suivons-la ; voyons s'il est possible
D'apporter du remède à ce malheur terrible.

SCÈNE IX : LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE

Ma pauvre maîtresse ! Ah ! j'ai le cœur si saisi !
Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.
(*Elle sort en chantant et en dansant autour de Crispin.*)

SCÈNE X : ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *ouvrant la lettre.*

Il est entré. Lisons...
« *Vous serez surpris du parti que je prends ; mais l'esclavage où je me trouve devenant plus dur chaque jour, j'ai cru qu'il m'était permis de tout entreprendre. Vous, de votre côté, essayez tout pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime.* »
Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, et de cette folie?

CRISPIN

J'admire les ressorts de l'esprit féminin,
Quand il est agité de l'amoureux lutin.

ÉRASTE

Il faut que, cette nuit, sans plus longue remise[1],
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN

Vous voulez l'enlever?

ÉRASTE

Ce serait le plus sûr
Et le plus prompt.

CRISPIN

D'accord. Mais, vous rendant service,

1. *Remise* : délai.

Je crains après cela...

ÉRASTE

Que crains-tu?

CRISPIN

La justice.

ÉRASTE

C'est pour nous épouser.

CRISPIN

C'est fort bien entendu.
Vous serez épousé ; moi, je serai pendu.

ÉRASTE

Il me vient un dessein... Tu connais bien Clitandre?

CRISPIN

Oui-dà.

ÉRASTE

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :
Son château n'est pas loin ; c'est chez lui que je veux
Me choisir un asile en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le dépit et la rage,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie et le plaisir règnent dans ce séjour,
Et nous y conduirons et l'Hymen et l'Amour.

SCÈNE XI : ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Eraste.*

Ah ! monsieur, excusez l'ennui qui me possède.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remède.
Cet homme est à vous?

ÉRASTE

Oui.

ALBERT

De grâce, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE

Et que peut-il pour vous? Parlez.

ALBERT

De sa science
Il a daigné tantôt me faire confidence :
Il a mille secrets pour guérir bien des maux[1] ;
Peut-être en a-t-il un pour les faibles cerveaux.

CRISPIN

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet salutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une manière...

ALBERT, *à Crispin.*

Ah ! monsieur !

CRISPIN

Refuser, lorsqu'on vous en priait,
De dire le chemin, et l'heure qu'il était !

ALBERT

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT

Pourrez-vous, sans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet si charmant sans lui donner secours?
(*A Eraste.*)
Monsieur, parlez pour moi.

ÉRASTE

Crispin, je t'en conjure,
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.
(*A Albert.*)
Oui, je veux la guérir, et radicalement.

ALBERT

Quoi ! vous pourriez...

CRISPIN

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le remède qu'il est plus à propos de suivre...

---

1. C'est le subterfuge employé dans l'*Amour médecin* et le *Médecin malgré lui.*

Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT

Je ne puis exprimer mon obligation ;
Mais aussi soyez sûr que mon bien et ma vie...

CRISPIN

Allez, je ne veux rien qu'elle[1] ne soit guérie.

SCÈNE XII : ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE

Que veut dire cela? Par quel heureux destin
Es-tu donc à ses yeux devenu médecin?

CRISPIN

Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que tantôt, sa vue ayant su m'interdire,
Pour cacher mon dessein et me déguiser mieux,
J'ai dit que je cherchais des simples dans ces lieux ;
Que j'avais pour tous maux des secrets admirables,
Et faisais tous les jours des cures incurables ;
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

ÉRASTE

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'espérance et la joie.
Allons nous consulter, et voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art et tes secrets.

CRISPIN

Moi, je suis prêt à tout ; mais il est inutile
D'entreprendre un projet sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent : qui nous en donnera?

ÉRASTE, *montrant sa lettre.*

L'amour y pourvoira.

SCÈNE XIII : CRISPIN, *seul.*

L'amour y pourvoira !
Il semble à ces messieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour soient des lettres de change.

1. *Qu'elle* : avant qu'elle.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ÉRASTE, *seul.*

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour, une fois s'emparant de son âme,
Lui peut communiquer son génie et sa flamme !
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le doi,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous serait nécessaire.

SCÈNE II : ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT, *à part.*

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours ; tout accroît mon tourment.
Près d'elle mon esprit, comme le sien, se trouble ;
Son accès de folie à chaque instant redouble.
(*A Eraste.*)
Ah ! monsieur, suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis?
Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science
Veut-il de ses secrets faire l'expérience?
En l'état où je suis, je dois tout accorder ;
Et lorsque l'on perd tout, on peut tout hasarder.

ÉRASTE

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne pas vous donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre ;
J'ai voulu sur le mal le sonder et l'entendre.
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
En me développant la cause et les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en sait plus qu'un autre.

ALBERT

Quel service, monsieur, peut-être égal au vôtre !

Comme le ciel envoie ici, sans y songer,
Cette honnête personne exprès pour m'obliger !

ÉRASTE

Je ne garantis point sa science profonde ;
Vous savez que ces gens, venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des trésors ;
C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts,
Mais si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme est votre affaire :
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le souhaitez, vous en ferez l'essai.
D'un office d'ami simplement je m'acquitte.

ALBERT

Je suis persuadé, monsieur, de son mérite.
Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre, en voyageant, des secrets surprenants.

SCÈNE III : LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE

Ah ciel ! vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

SCÈNE IV : AGATHE (*en vieille*) ; LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

AGATHE

Bonjour, mes doux amis ; Dieu vous gard', mes enfants !
Eh bien ! qu'est-ce? comment passez-vous votre temps?
Que le ciel pour longtemps la santé vous envoie,
Vous conserve gaillards, et vous maintienne en joie !
Le chagrin ne vaut rien et ronge les esprits ;
Il faut se divertir : c'est moi qui vous le dis.

ÉRASTE

Je la trouve charmante ; et, malgré sa vieillesse,
On trouverait encor des retours de jeunesse.

AGATHE

Ho ! vous me regardez ! vous êtes ébaubis
De me trouver si fraîche avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, et je lis sans lunettes.
Je sirote mon vin, quel qu'il soit, vieux, nouveau ;
Je fais rubis sur l'ongle[1], et n'y mets jamais d'eau.
Je vide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE

Peste !

AGATHE

Oui vraiment, du champagne encor, sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE

La jeunesse est complète.

AGATHE

Tout autant : mais je suis encore verdelette ;
Et je ne laisse pas, à l'âge où me voilà,
D'avoir des serviteurs, et qui m'en content, dà !
Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te dise?
Les hommes d'aujourd'hui, c'est piètre marchandise,
Ils ne valent plus rien ; et, pour en ramasser,
Tiens, je ne voudrais pas seulement me baisser[2].

ÉRASTE, *bas à Albert.*

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée?

ALBERT, *bas à Eraste.*

Hélas ! jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
Les enfants cependant m'ont beaucoup fait de tort :
Je ne paraîtrais pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avait mise à treize ans en ménage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,

1. *Faire rubis sur l'ongle* : vider son verre. — 2. « Comme tout cela brille et pétille, et sans rien de cherché (Sainte-Beuve) ! »

Que la mettre sitôt en un péril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
A vous dire le vrai, j'étais assez gentille.
A vingt-sept ans, j'avais déjà quatorze enfants.

LISETTE

Quelle fécondité? quatorze?

AGATHE

Oui, tout grouillants,
Et tous garçons encor ; je n'en avais point d'autres,
Et n'en voyais aucun tourné comme les nôtres.
Mais ce sont des fripons, et qui finiront mal :
Les malheureux voudraient me voir à l'hôpital.
Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur père,
Ils m'ont, jusqu'à présent, chicané mon douaire?
Un douaire gagné si légitimement !

ALBERT, *à part.*

Hélas ! peut-on plus loin pousser l'égarement?

LISETTE, *à part.*

La friponne, ma foi, joue, à charmer, ses rôles.

AGATHE, *à Albert.*

J'aurais très grand besoin de quelque cent pistoles ;
Prêtez-les-moi, monsieur, pour subvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT

Tu rêves, mon enfant : mais, pour te satisfaire,
J'avancerai les frais, et j'en fais mon affaire.

AGATHE

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours sera le désespoir.

ALBERT

Mais songe, mon enfant...

AGATHE

Vous êtes honnête homme
Ne me refusez pas, de grâce, cette somme.

ALBERT, *bas à Éraste.*

Je veux flatter son mal,

ÉRASTE, *bas à Albert.*

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE, *bas à Albert.*

Si vous lui résistez, elle est fille, peut-être,
A s'aller, de ce pas, jeter par la fenêtre.

ALBERT, *bas.*

D'accord.

LISETTE, *bas.*

Il me souvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis, ou du moins peu s'en faut :
Quel risque à ses désirs de vouloir condescendre?

ALBERT, *bas.*

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai lui reprendre.
(*Haut, à Agathe.*)
Tiens, voilà cet argent : va, puissent au procès
Ces cent louis prêtés donner un bon succès !

AGATHE, *prenant la bourse.*

Je suis sûre à présent du gain de notre affaire ;
Mais ce secours m'était tout à fait nécessaire.
Donne à mon procureur, Lisette, cet argent ;
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE

Il n'y manquera pas.

ÉRASTE

Comptez aussi, madame,
Que je veux vous servir, et de toute mon âme.

AGATHE

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,
Solliciter mon juge et demander justice.
(*A Albert.*)
Adieu. Qu'un jour le ciel vous rende ce service !
Qu'une veuve est à plaindre, et qu'elle a de tourments,
Quand elle a mis au jour de mauvais garnements !

SCÈNE V : LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE, *bas à Eraste, lui remettant la bourse.*

Voilà de quoi, monsieur, avancer votre affaire.

ÉRASTE, *bas à Lisette.*

J'aurai soin du procès ; je sais ce qu'il faut faire.

ALBERT, *à Lisette qui sort.*

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE

N'ayez point de chagrin ;
J'en réponds corps pour corps[1], il est en bonne main.

SCÈNE VI : ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, et je m'impatiente.

ÉRASTE

Je ne sais qui l'arrête : il devrait être ici.
Mais je le vois qui vient ; n'ayez plus de souci.

SCÈNE VII : ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Crispin.*

Eh ! monsieur, venez donc. Avec impatience
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN

Un savant philosophe a dit élégamment :
« Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement[2]. »
J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choses,
Pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes
Réside dans la basse ou haute région :
Hippocrate dit oui, mais Galien dit non ;
Et, pour mettre d'accord ces deux messieurs ensemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

---

1. *J'en réponds corps pour corps* : je m'en porte garant. — 2. Cet antique précepte avait déjà été répété par Boileau (*Art poétique*, chant Ier).

ALBERT

Vous voyez donc, monsieur, d'où procède son mal?

CRISPIN

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT

Tant mieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle :
En ces lieux écartés n'ayant nuls médecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN

Sans doute elle serait beaucoup mieux dans les siennes
Mais j'espère employer utilement mes peines.

ALBERT

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois?

CRISPIN

Moi? si j'en ai guéri? Ah ! vraiment, je le crois.
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots, qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'infante de Congo,
Qui vraiment avait bien un autre vertigo.
Je laisse aux médecins exercer leur science
Sur les maux dont le corps ressent la violence :
Mais l'objet de mon art est plus noble ; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrais qu'à la fois vous fussiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque,
Pour avoir le plaisir de vous rendre, demain,
Sage comme je suis, et de corps aussi sain[1].

ALBERT

Je vous suis obligé, monsieur, d'un si grand zèle.

CRISPIN

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît, monsieur, il n'en est pas besoin ;
Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

---

1. Toinette dans le *Malade imaginaire* (a III, sc. XIV) fait un souhait analogue.

SCÈNE VIII : ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse.
Agathe, en ton absence, avec un tour d'adresse,
A su tirer d'Albert ces cent louis comptants.

CRISPIN

Comment donc?

ÉRASTE

Tu sauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoi sauver Agathe et nous mettre en voyage,
Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert, qui ne la veut quitter.
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne saurions rien faire.

CRISPIN

Reposez-vous sur moi ; je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi-mot.

ÉRASTE

J'imagine un moyen des plus fous ; mais qu'importe?
La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrais la guérir de cette maladie,
Si quelque autre voulait prendre la frénésie.
Je m'offrirai d'abord[1] à tout événement.
Laisse-moi faire après le reste seulement :
Va, si de belle peur le vieillard ne trépasse,
Il faudra, pour le moins, qu'il nous quitte la place.

CRISPIN

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien su, puisse prêter la main?

ÉRASTE

Je l'instruirai de tout, je t'en donne parole.
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle ;

---

1. *D'abord* : tout de suite.

Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le mystère
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire;
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

SCÈNE IX : LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Dieu conduise la barque, et la mette à bon port

ALBERT

Ah ! messieurs, sa folie à chaque instant augmente ;
Un transport martial à présent la tourmente.
De l'habit dont jadis elle courait le bal,
Elle s'est mise en homme, à cet excès fatal.
Elle a pris aussitôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de sang, de combats :
Mon argent doit servir à lever des soldats ;
Elle veut m'enrôler.

SCÈNE X : ALBERT, ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, *en justaucorps, avec un bonnet de dragon.*

Morbleu, vive la guerre !
Je ne puis plus rester inutile sur terre.
Mon équipage est prêt.
(*A Eraste.*)
Ah ! marquis, en ce lieu
Je te trouve à propos, et viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne ;
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT

Ciel ! quel égarement

AGATHE

Parbleu ! les officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux usuriers :
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
Il faut plus s'intriguer, et plus jouer de rôles !

Celui qui m'a prêté son argent, je le tiens
Pour le plus grand coquin, le plus juif, le plus chien
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles :
Je voudrais que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller servir le roi ;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ÉRASTE

Partout où vous irez, je suis de la partie.
(*Bas à Albert.*)
Il faut, avec prudence, entrer dans sa manie.

AGATHE

Je quitte avec plaisir l'étendard de l'Amour.
Je puis, sous ses drapeaux, aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'esprit, des manières ;
Je sais l'art de réduire aisément les plus fières,
Mais quoi ! que voulez-vous? je ne suis point leur fait,
Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire est mon penchant, cette gloire inhumaine
A son char éclatant en esclave m'enchaîne.
Ce pauvre sexe meurt et d'amour et d'ennui,
Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délais : je cours où la gloire m'appelle.
(*A Crispin.*)
Amène mes chevaux. L'occasion est belle ;
Partons, courons, volons.
(*Eraste parle bas à Agathe.*)

CRISPIN, *à Albert.*

Je ne la quitte pas,
Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.
(*Albert surprend Eraste parlant bas à Agathe* [1].)

ÉRASTE, *à Albert.*

J'examinais ses yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent sans doute va la prendre,
Lequel sera suivi d'un assoupissement :
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vivement.

AGATHE

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire !

---

1. Cette scène présente plusieurs points de ressemblance avec l'*Amour médecin* (a. III, sc. v et vi).

D'aller aux ennemis arracher la victoire !
Que de veuves en deuil ! que d'amantes en pleurs !
Enfants, suivez-moi tous ; ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout ressente ici l'horreur et le carnage.
La baïonnette au bout du fusil. Ferme ; bon :
Frappez. Serrez vos rangs ; percez cet escadron.
Les coquins n'oseraient soutenir notre vue.
Ah ! marauds, vous fuyez ! Non, point de quartier ! tue !
(*Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.*)

CRISPIN

En peu de temps, voilà bien du sang répandu.

ALBERT

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN

Tout se prépare bien ; je la vois qui repose.
(*Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Eraste parle bas à Agathe.*)
Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose
Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a saisi son idée.

LISETTE

Comment ! la pauvre fille est-elle possédée?

CRISPIN

Ce démon violent, dont il la faut sauver,
Est bien fort, et pourrait dans peu nous l'enlever.
Si j'avais un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie,
Je vous répondrais bien...

ALBERT

Lisette est un sujet
Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.

LISETTE

Je vous baise les mains, et vous donne parole
Que je n'en ferai rien : je ne suis que trop folle.

ÉRASTE, *à Crispin.*

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant

CRISPIN

Malepeste ! ceci n'est pas un jeu d'enfant.
On ne saurait agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend séance,
Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément ;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ÉRASTE, *à Albert.*

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va la science,
Je veux bien me livrer à son expérience.
Je commence à douter de l'effet ; et je crois
Qu'il s'est voulu moquer et de vous et de moi.
Je veux l'embarrasser.

CRISPIN

Moi, je veux vous confondre
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Eh ! non ; comme cela,
Un genou contre terre, et vous tenez bien là,
Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,
Votre main dans la sienne étroitement serrée.
(*A Albert.*)
Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain?

ALBERT

Oui, je consens à tout.

CRISPIN

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.
(*Il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux amants, en disant* : MICROC, SALAM, HYPOCRATA.)

AGATHE, *se levant de son fauteuil.*

Ciel ! quel nuage épais se dissipe à mes yeux !

ÉRASTE, *se levant.*

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux

AGATHE

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble !

ÉRASTE

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble

Dessiné par J.-M. Moreau le jeune. Gravé par Patas.

Oui, je consens à tout.

(Acte III, scène x.)

Quels abîmes profonds s'entr'ouvrent sous mes pas !
Quel dragon me poursuit ! Ah ! traître, tu mourras :
D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.
(*Il poursuit Albert l'épée à la main.*)

CRISPIN, *se mettant au-devant d'Eraste, à Albert.*

Ah ! monsieur, évitez sa rage furibonde.
Sauvez-vous, sauvez-vous.

ÉRASTE

Laissez-moi de son flanc
Tirer des flots mêlés de poison et de sang.

CRISPIN, *retenant Eraste.*

Aux accès violents dont son cœur se transporte,
Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

ÉRASTE

Je le veux immoler à ma juste fureur !

CRISPIN, *de même.*

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
De bon esprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit et ces vapeurs de guerre?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, *tirant la clef.*

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
Lisette, tiens ma clef ; va, cours vite là-haut ;
Prends la fiole où...

LISETTE

Je crains en ce désordre extrême
De faire un *quiproquo* ; vous feriez mieux vous-même

CRISPIN, *de même.*

Courez donc au plus tôt. Laisserez-vous périr
Un homme qui, pour vous, s'est offert à mourir?

LISETTE, *poussant Albert.*

Allez vite ; allez donc.

ALBERT, *sortant.*

Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XI : ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ÉRASTE

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise ; Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE

Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.

LISETTE

Vive, vive Crispin ! et *vivat* la folie !
Allons courir les champs, pour remplir notre sort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCÈNE XII : ALBERT, *seul, tenant une fiole.*

J'apporte un élixir d'une force étonnante...
Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante?
Lisette ! Agathe ! O ciel ! tout est sourd à mes cris.
Que sont-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?
Au voleur ! à la force ! au secours ! Je succombe.
Où marcher? où courir? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte folie, ils m'ont enfin séduit ;
Et moi seul en ce jour j'avais perdu l'esprit.
Voilà de mon amour la suite ridicule.
Ah ! maudite bouteille, et vieillard trop crédule !
Allons, suivons leurs pas ; ne nous arrêtons plus.
Traîtres de ravisseurs, vous serez tous pendus.
Et toi, sexe trompeur, plus à craindre sur terre
Que le feu, que la faim, que la peste et la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit ;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit[1].

1. Imité de l'*Ecole des maris* (a. III, sc. x).

TABLE

REGNARD 5
Le Joueur 17
Démocrite amoureux 119
Le Retour imprévu 131
Les Folies amoureuses 169

Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.

LIBRARY
FEB
14
1979
UNIVERSITY
OF TORONTO

APR 2 1964

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY